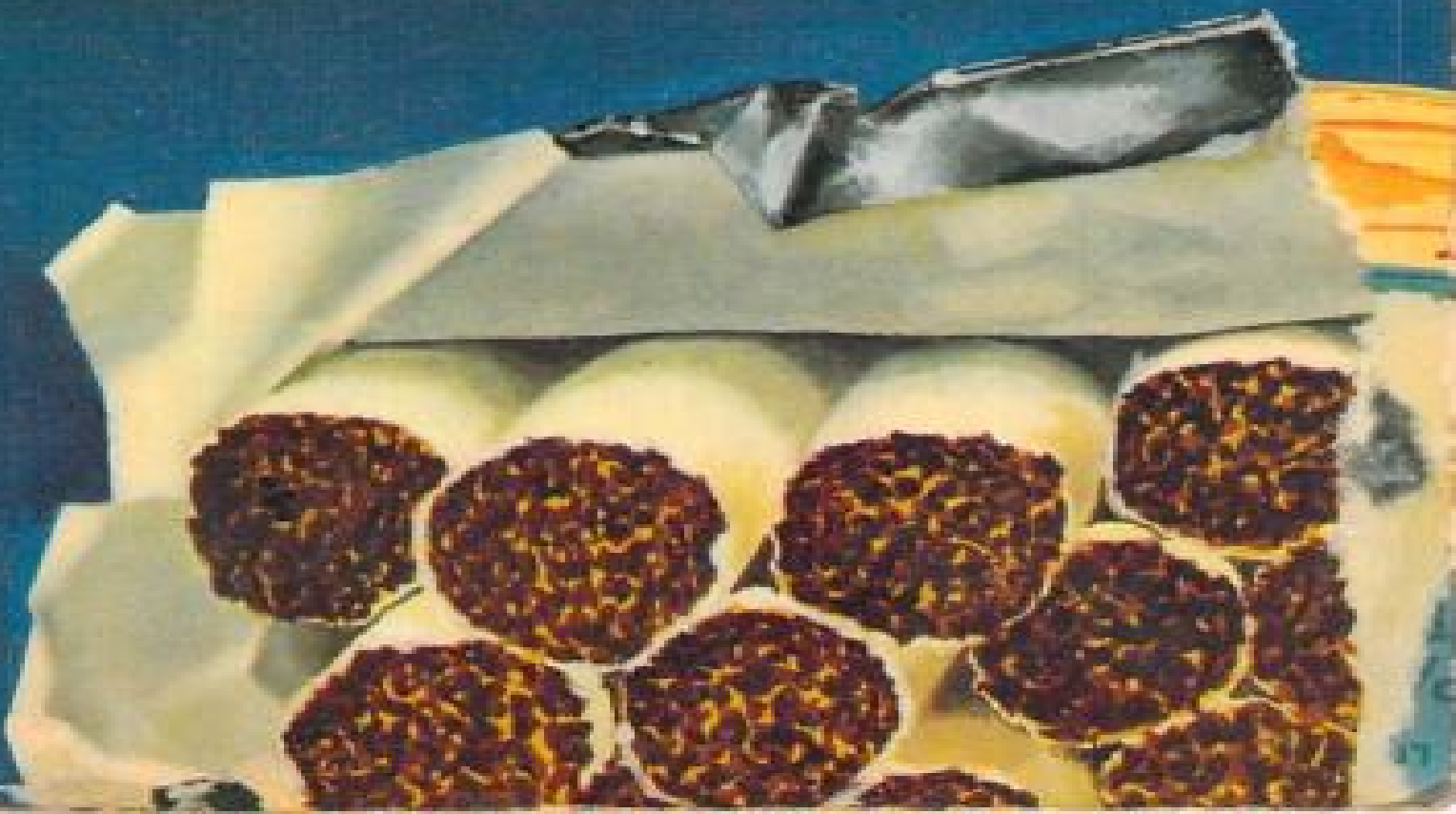


REINER

AIE HEIL

klotz



KLOTZ

AÏE-HEIL

LA TABLE RONDE,
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR
© La Table Ronde, Christian Bourgois, 1974.

OceanofPDF.com

PROLOGUE

La Meuse stagnait là, sous eux, plus verte que les berges vertes.

Reiner roulait capote baissée dans ce soir de septembre finissant, respectant un soixante à l'heure languide et la fraîcheur du crépuscule tombait sur son visage et sur celui de sa compagne.

Bientôt les brumes humides naîtraient de la rivière avec la nuit.

Une tristesse inexplicable enveloppait ce paysage modulé, bourré de chlorophylle et de vertes rainettes ; en réaction, Laurence secoua ses cheveux et mit la radio.

Tandis que la chanson s'élevait, elle sourit. Ç'avait été la scie de l'été, trois millions de disques vendus en un mois, le Tube : « La Ballade de Reiner. »

Une fois de plus, elle écouta les paroles qu'elle connaissait si bien :

King Size filter, Bourbon triplé, c'est ta manière

Passez-lui l'jet, Barracuda, là-bas hier

To-day ici, pour te situer, y'a pas d'repères Reiner.

Elle le regarda du coin de l'œil.

— Au fait, dit-elle, tu ne m'as jamais dit ce que tu en pensais ?

Il tendit le bras et baissa l'intensité.

— Minable, dit-il ; texte faiblard, musique vacillante, et de plus ce type est un faux crooner.

Elle hocha la tête, écoutant toujours. Derrière la voix, l'orchestre montait, une longue plainte coupée par la rafale de la batterie, et dans la retombée des cuivres, le chant reprenait avec dans l'attaque de la note quelque chose qui rappelait Presley mais qui n'avait pas le punch du vieil Elvis.

Dollars et yens, livres et sterling, la belle affaire

Shérifs and flics, braque ton Lüger, faut t'en défaire

La Chesterfield, ta Camaro, c'est ta galère, Reiner.

— Tout de même, murmura-t-elle, ça me ferait quelque chose d'entendre une chanson qui parle de moi...

Il ne sourcilla pas, conduisant d'une main, laissant son regard errer sur les dos vermoulus et verdâtres des collines. Au-dessus de la plus haute scintillait déjà la première étoile.

C'était le couplet à présent, plus rythmé, ils avaient collé des maracas et des tam-tams sur fond de violon.

Dans les tapis du bas Hong Kong
Au fond des tôles d'Arkansas
Dessous les trésors de Golconde
Mangeant ton barreau d'Alcatraz
Sous les chaleurs de fin de monde
Range tes Mauser, t'es plein aux as.

— Enfin quoi, insista-t-elle, à quoi tu penses quand tu entends ça ?

Il rétrograda d'une pichenette, humant les parfums lourds jaillissant des sous-bois humides.

— Aux droits d'auteur, dit-il.

Elle sursauta et se tourna vers lui, le bras sur le dossier de la Puma.

— Comment, s'exclama-t-elle, tu touches du fric là-dessus ? Mais c'est pas toi qui l'as écrite...

— Tu ne crois pas que j'allais laisser ces tocards se servir de mon nom sans toucher ma part ?

— Aucune poésie en toi, bougonna-t-elle.

Il sourit.

— Tu appelles ça de la poésie ? Écoute...

Tu es un tueur un spécialo, malfrat expert
Dans ton costard t'as des pétards qui exagèrent
Woodman Target, Colt 45, Cobra Super Reiner.

— Et alors, dit-elle, ça devrait te faire plaisir, tous les hommes voudraient être les héros d'une chanson.

— Tous les hommes sauf moi, dit-il.

— C'est vrai, et c'est parce que tu n'es pas comme les autres qu'on t'en a fait une.

— La vie est mal faite.

Elle soupira.

— Eh oui, c'est mal foutu.

L'accentuation des cordes et les accords plus prononcés laissaient présager la fin, la voix grimpa d'un ton.

Faites un détour, c'est pas un coin pour les gangsters

Un homme est là, panama blanc et œil gris fer

Sous son tee-shirt, là où qu'est l'odeur, y'a qu'un poker Reiner.

Dans la nuit tombante, le rire de Reiner résonna dominant le bruit huilé du moteur.

— « Panama blanc », murmura-t-il, ça, c'est la meilleure, pourquoi pas lavallière et guêtres à boutons...

Elle s'ébroua et éteignit le poste.

— Tu es injuste, elle n'est pas si mal que ça ta chanson, je ne regrette qu'une chose, c'est qu'on n'y parle pas de moi.

Il lâcha le volant de la main droite, alla pêcher la dernière Baudelaire au fond d'un paquet enfoui dans la poche de poitrine et l'alluma avec une allumette soufrée.

— Je demanderai qu'on ajoute un couplet.

Elle se laissa aller contre la portière capitonnée et bâilla.

— Inutile, les paroliers seraient impuissants à exprimer le dixième de la séduction, de la beauté et de l'intelligence qui se dégagent de ma personne.

— Exact, dit-il, comme nulle musique ne pourra rendre le charme de cette nuit d'été.

Elle sentit ses muscles et ses nerfs se détendre, elle manœuvra le levier du siège et le mit en position relax.

— Les vacances, murmura-t-elle, depuis le temps que je les attendais...

Sur le tableau de bord, le voyant bleu s'illumina soudain, améthyste jaillie du néant.

Reiner décrocha sans se presser.

— Allô...

La voix était lointaine, l'accent allemand, il eut l'impression que son correspondant était un homme âgé, une voix qu'il avait entendue autrefois et qui ressortait du passé.

Reiner arrêta la voiture. Au-dessus de la cime des arbres, des oiseaux lents tournaient très haut, image même du silence.

L'homme parlait toujours et, brusquement, Reiner se rendit compte qu'il n'avait jamais entendu cette voix qu'à travers un appareil, il vit alors le vieux poste avec le cadran minuscule et le bois sculpté devant la toile du haut-parleur. La voix était plus jeune, plus violente, mais c'était la même que celle qu'il entendait en ce moment. Il se tenait sur le balcon d'un chalet à Kartenswald, en basse Silésie, la maison avait été détruite depuis, ainsi que le village, il y avait... oui cela faisait un très grand nombre d'années.

— D'accord, coupa-t-il, où puis-je vous voir ?

Il dut faire répéter le nom trois fois pour le comprendre ?

— O.K., dit-il, Copenhague, faites-moi contacter dès l'aérodrome.

— ...

— J'aurai un panama blanc.

Il raccrocha et se tourna vers Laurence.

— Tu vois, remarqua-t-elle, les chansons finissent toujours par avoir raison, tu vas en porter un finalement. Au fait, et les vacances ?

Il sourit, l'embrassa sur le coin droit de la bouche et enclencha le levier de vitesse.

— Terminées, dit-il.

Laurence soupira. Elle s'attendait à quelque chose comme ça depuis le début, huit jours de balade, c'était trop beau pour être vrai.

Elle se pelotonna sur le siège et, tandis que la voiture prenait de la vitesse, fonçant à travers les Ardennes noires d'eau, de feuillages et de nuit, elle se mit à chanter à pleine voix le couplet de la chanson relatant les voyages de son compagnon, en songeant qu'il allait falloir rajouter Copenhague à la liste.

Dans Nantucket, mer d'Opaline

À Elsingford, sur le Prater

Dans les palais de Taormine

À Gantz, aux couleurs d'hiver

Sous les pluies de Bruges câline

À Rapallo, les matins verts.

Trois cents kilomètres à parcourir, dans moins de trois heures ils franchiraient la frontière du Danemark.

OceanofPDF.com

LIVRE PREMIER

PERSONNAGES

OceanofPDF.com

I

— Herr Reiner, suivez-moi. Laissez trois mètres entre nous.

Le petit rondouillard au panama blanc se retourna brusquement et regarda avec stupéfaction l'homme qui venait de lui chuchoter ces mots.

Le type avec son mètre soixante-dix, ne dépassait pas quarante kilos, ses joues devaient se toucher de l'intérieur, et, mises bout à bout, ses rides auraient fait le tour de l'aérodrome. L'œil droit était en verre fumé. Il ressemblait à un Nosfératu passé par Buchenwald et revu par Bernard Buffet. Quelque chose de flasque dans l'épiderme indiquait qu'il avait dû être très gros autrefois.

— Je ne m'appelle pas Reiner, dit le rondouillard en se dirigeant dignement vers le bureau de douane, je suis citoyen français et, bien que je ne sois pas tenu de vous le dire, je suis natif d'Angoulême, en partance pour la Suède.

Nosfératu pointa un index du diamètre et de la longueur d'un crayon à papier.

— Pourquoi ce panama ?

Le Français porta machinalement sa main replète à son chapeau et sourit.

— Je ne sais pas en quoi cela vous regarde, mais sachez qu'il vient de m'être remis, de façon d'ailleurs fort civile, par un monsieur très gentil qui m'a expliqué que c'était un cadeau que faisait la PANAM à tous les cinq millièmes voyageurs. Vous trouvez qu'il me va ? En tout cas, c'est astucieux comme publicité : PANAM, PANAMA. Pas mal non ? Ah Ah Ah Ah Ah Ah Ah!!!

Le vampire laissa tomber son œil sombre et vitré sur le gros petit monsieur et actionna ses mollets maigrelets en direction de sa Mercedes Benz.

Comme il ouvrait la portière, une main se posa doucement sur son bras.

Il exhuma un sourire fossilisé et sa glotte protubérante fit l'ascenseur lorsqu'il demanda :

— Monsieur Reiner ?

L'homme qui lui tenait toujours le bras restait invisible, silhouette noire que cernait le halo des lampadaires ; il vit le point rouge de la cigarette disparaître.

— C'est moi. Je m'excuse pour le coup du panama mais j'ai une vieille habitude, je préfère reconnaître qu'être reconnu. C'est à ce genre de précautions que l'on doit le fait de rester en vie un peu plus longtemps que ne le désirent vos ennemis.

Ils s'installèrent côte à côte et les doigts de Nosfératu craquèrent lorsqu'il serra le volant.

— Vous m'avez donc reconnu... Totalement ?

Il n'y avait pas de crainte dans sa voix, simplement une surprise un peu peinée, celle d'un homme qui aurait pris d'immenses précautions pour se dissimuler et que l'on découvrirait d'un coup et sans forcer.

— Oui.

Presque avec coquetterie, le squelette cliqueta.

— Bravo. Pourrais-je savoir quels indices vous ont mis sur la voie ?

Reiner regarda les rues sombres qui avaient remplacé les espaces brillamment éclairés du parking de l'aérodrome. Il alluma une Woolf Virginia tobacco.

— Mon mérite s'amointrit considérablement du fait que l'on a émis parfois l'hypothèse que c'est votre sosie qui fut pendu à Nuremberg.

Il tira une bouffée et ajouta :

— En tout cas, mes félicitations pour la cure d'amaigrissement.

L'homme soupira.

— C'est dur, dit-il, surtout que j'ai conservé un bon appétit... J'ai pratiquement perdu soixante kilos.

Il freina au feu et son profil décharné se creusa d'ombres noires sous l'éclairage latéral.

— Et l'œil, demanda-t-il, que pensez-vous de l'œil ?

— Excellent, dit Reiner, la touche de l'artiste.

L'homme caqueta de satisfaction et son dentier claqua comme des ailes membraneuses.

Ils roulèrent encore quelques minutes en silence. Reiner regardait paresseusement à travers les vitres ; ils s'écartaient de plus en plus du port, laissant le cœur de la ville sur la gauche.

Dans la nuit, les toits verts des monuments brillaient sous la lune en lueurs planes et laiteuses. Reiner se rencoigna encore davantage.

— Et lui ? demanda-t-il.

L'ancien ministre hocha la tête.

— Couci-couça. Il se fait vieux, comme nous tous... Il passe des journées entières à rêvasser. Il s'est remis à peindre.

Reiner secoua la cendre.

— On revient toujours à ses premières amours, dit-il.

Son compagnon ne répondit pas et l'autre continua à avancer sur les routes désertes.

Une rivière ultra-véronèse, des coteaux hyperverdâtres qui surplombent et leur reflet régulièrement tremblotant. Des arbres épinards au premier plan et un ciel de faïence avec, au centre, un nuage en coton hydrophile au blanc de zinc. Sous le nuage, une maison au toit rouge brique. Le tout luisant de laque. La signature à gauche, aussi grosse que la maison.

Reiner cligna de l'œil pour éviter les reflets et se détourna discrètement en homme bien élevé.

Il y en avait deux autres au mur du fond, une marguerite dans un verre à dents posé sur une toile cirée à carreaux et un cocotier déplumé jaillissant de dunes jaune paille tandis qu'un chameau à tête de limande-sole marchait, les pattes raides.

Reiner s'assit sur le sofa avec un soupir.

— Et il en fait beaucoup comme ça ?

Sanglé dans une veste chinoise, l'ancien ministre avala son verre de schnaps et le nombre impressionnant de ses rides se multiplia par trois.

— J'en tiens le compte exact, elles sont toutes répertoriées et reposent dans les caves, il y en a pour l'instant 15 600.

Reiner ne tiqua pas et avala l'alcool brûlant. Du pouce, il désigna la verte rivière derrière lui.

— Toutes de la même facture ?

Le ministre opina du chef.

— Toutes.

Il haussa deux épaules pointues et ajouta d'un air d'excuse.

— Elles sont faites évidemment de la main gauche, il ne peut plus se servir du bras droit depuis...

Reiner le laissa chercher trois secondes et acheva pour lui :

— Depuis 1945.

Il leva les yeux et inspecta la voûte de béton.

— Comment l'air arrive-t-il ?

L'autre désigna le poste de télévision encastré dans le mur.

— À intervalles réguliers, l'écran pivote et de l'air est puisé.

Reiner admira l'installation et se reversa une rasade dans le gobelet de fer.

— Et que compte-t-il faire de toutes ces toiles ?

L'ancien ministre s'assit sur un ancien siège de Panzer auquel on avait ajouté un dossier.

— Exposer, dit-il, dans une galerie berlinoise de préférence.

Reiner étendit ses jambes et s'étira.

— Je suppose qu'il prendra un pseudonyme?...

Son interlocuteur eut un bref hoquet, signe d'une hilarité violente.

— Certainement, dit-il ; j'ignore encore lequel. De toute façon, ce projet est lié à votre réussite...

Reiner sourit.

— C'est vrai, dit-il, si on parlait un peu de mon rôle dans cette affaire ? Que me vaut en fait l'honneur de me trouver, après un détour par Copenhague, dans le Holstein, à quarante kilomètres de la frontière de Schleswig, à vingt-cinq mètres de la surface du sol, lui-même recouvert d'un amoncellement de carcasses d'autos.

Le ministre sourit : « Appelez-moi Hermann ». Il offrit un cigare bulgare. Reiner refusa et alluma une Du Bellay.

— Il tient à vous l'expliquer lui-même, mais étant donné les difficultés qu'il a à prononcer certaines syllabes, il vaut mieux que je vous résume brièvement ce qu'il vous dira.

Reiner passa la paume de sa main sur le pilier d'acier soutenant le plafond au blindage apparent.

— Il a été brûlé gravement ?

Hermann eut une moue qui fissura sa face des tempes au menton. Les fanons de son cou battirent l'air, dérisoires drapeaux de chair flasque.

— Très grièvement, quatorze greffes successives. La partie droite, du crâne au nombril, n'était plus qu'une plaie fumante lorsqu'ils l'ont sorti du bunker. Les chirurgiens ont abattu un travail de titan. Il y avait deux fractures ouvertes, l'une de l'humérus, l'autre du péroné, les os avaient crevé la peau et leur extrémité s'était calcinée dans les flammes, il a fallu remplacer tout ça.

— Je vois, dit Reiner, c'est tout ?

Hermann caressa du revers de la main son pectoral osseux, là où se trouvaient autrefois les médailles.

— Non, les centres nerveux commandant les membres inférieurs ont été atteints. Il se déplace debout grâce à un système assez particulier inventé par un ingénieur américain de nos amis. Vous verrez, c'est assez surprenant. Il entendra parfaitement ce que vous lui direz grâce à un amplificateur de son sous-cutané, un appareil miniaturisé entièrement transistorisé.

Reiner écrasa la Du Bellay.

— Et à part ça, dit-il, je suppose que sa santé est excellente ?

— Des hauts et des bas, reconnut Hermann ; mais le cœur est soutenu par une pile et cela fait deux ans que les incidents cardiaques ont pratiquement disparu.

— J'en suis ravi. Et la moustache ?

Hermann délaissa le schnaps pour prendre une crème de fruit de marque hollandaise ; il avait toujours aimé les douceurs.

— Authentique sur la gauche, sur l'autre profil, elle est peinte sur le masque qui le recouvre, mais vous ne la verrez certainement pas, il se présentera à vous du côté où il est encore vivant.

— Délicate attention, murmura Reiner ; revenons-en à nos affaires ; pourquoi suis-je ici ?

Hermann avala son sirop avec componction et reposa le verre.

— Ma réponse sera brève, dit-il, elle tient en un mot : le trésor.

Reiner se leva ; au-dessus de sa tête se trouvait l'orifice d'entrée : un escalier de fer vertical qui débouchait au bout de trente mètres d'escalade à l'intérieur d'une vieille Ford déglinguée qui reposait les roues en l'air au

sommet d'une colline de tirs à la casse. Personne ne venait jamais dans ce coin déshérité, à vingt-cinq kilomètres du plus proche village et à l'écart de tout, seules poussaient les orties, des mousses ferreuses, et sous les pluies, les tôles s'encastraient en un magma rouillé que trouaient les cuirs pourris des sièges défoncés. C'était le refuge des rats et des mouches vertes, une de ces zones que la civilisation rogne à la nature en l'ensevelissant sous l'amas de ses déchets. Et là, sous le tas des mécaniques mortes, s'étendait la demeure souterraine, sous-marin immobile, figé dans les couches géologiques, immense vaisseau enterré, cylindre de métal, introuvable cachette.

Reiner ne fit aucune remarque concernant ce qui venait de lui être révélé, « Le Trésor ».

Cela était d'ailleurs parfaitement inutile ; dans le cas présent, il ne pouvait s'agir de ces galions enfouis depuis le XVI^e siècle au large d'une île dans la mer des Sargasses ou sur les plages de la Tortue ; étant donné l'identité des personnages qui l'entouraient, il ne pouvait s'agir que d'une chose bien plus réelle et plus palpable : le trésor du Troisième Reich.

Les groupes électrogènes surpuissants installés dans la partie basse de la caverne métallique auraient pu fournir une lumière normale mais le maître des lieux préférait sans doute la pénombre car, dans la salle où ils pénétrèrent, tout baignait dans une ambiance crépusculaire.

Cela formait une sorte de piste de cirque, et les sièges des visiteurs étaient disposés tout autour, unique rang attendant les spectateurs. Le plafond était très bas, surbaissé au centre.

Hermann posa sa main froide sur l'épaule de Reiner.

— Asseyons-nous, chuchota-t-il.

Reiner obéit. Une lueur verdâtre émanait du métal, des sièges et des parois.

Il y eut un grincement dans la partie la plus obscure de la salle et Reiner distingua un cliquetis puis un ronronnement ténu comme celui d'une machine qui se mettrait en marche, une mécanique soigneusement réglée.

— Le voilà, souffla Hermann.

Presque immédiatement, ils le virent.

Sur la piste ronde venait d'apparaître le clown le plus funèbre de toute l'histoire du cirque.

Les deux pieds joints reposaient sur un socle muni d'invisibles roulettes, du col de la veste sortait une tige flexible comme une antenne de radio dont l'extrémité touchait le plafond, produisant parfois des étincelles bleuâtres. Dans la main droite, l'apparition tenait un appareil de la grosseur d'une boîte d'allumettes dont elle manœuvrait sans arrêt les boutons, ce qui lui permettait de choisir sa direction.

C'était le principe des autos tamponneuses.

L'homme était devenu un gadget roulant, seuls les doigts manœuvrant la boîte directionnelle semblaient vivants.

Reiner reconnut vaguement les traits, bien que la moitié du visage recouverte d'un plastique trop brillant reflétât violemment la lumière.

À un mètre de lui, le semi-automate appuya de l'index sur « stop » et les roulettes s'immobilisèrent, tandis qu'une dernière étincelle parcourait le plafond en un zigzag éclair.

Il s'était arrêté de profil par rapport au visiteur. Le ronronnement s'était tu.

Immobile sur son piédestal, il ressemblait à sa propre statue, soldat de plomb grandeur nature. Reiner le regardait, impassible, attendant que le fantoche se décidât.

Soudain, avec un déclic reptilien, la partie droite de la lèvre supérieure s'anima.

Il parla.

— Ienvenue, Herr Einer.

— Bienvenue, Herr Reiner, traduisit Hermann.

— Ça va, dit Reiner, je comprendrai tout seul.

Hermann disparut dans la pénombre et Reiner se tourna vers l'homme sur la piste.

— Heil, dit-il.

Dans l'œil fixe, un émoi sembla passer, une fumée de mémoire, comme une buée de souvenir lorsque au bout de la longue cuillère des années, on remue la vieille soupe du bon vieux temps.

Reiner crut un instant qu'il allait se tourner vers lui mais le mannequin se reprit. Sa narine frémit et la voix nasale articula avec un effort de vieux gramophone.

— Heil.

Il remit l'appareillage en route et repartit en marche arrière de façon à se trouver dans la zone d'ombre.

Arrivé à bonne distance, il s'immobilisa à nouveau.

— Le Feld-maréchal a dû vous expliquer la raison de votre présence ici ?

Hermann se raidit et la pointe de son pied chercha celle de son voisin, mais cela n'était pas nécessaire.

— Non, dit Reiner ; je l'ignore totalement.

— Je vais donc vous l'apprendre.

Reiner perçut le soupir de soulagement à côté de lui. Ainsi, bien que réduit au rang d'attraction foraine, monté sur roulettes, farci de transistors, recouvert de plastique, véritable publicité orthopédique, il faisait encore peur !

Figé dans son garde-à-vous de mécanique, au centre de la piste, l'homme parla.

— Il s'agit du trésor. De mon trésor. Bien entendu, vous en avez entendu parler ?

— Bien sûr.

Les mâchoires claquèrent à vide comme si une vis quelque part se coinçait sur son écrou.

— Je suis venu vous demander de le retrouver.

Reiner décroisa les jambes.

— J'ignorais que vous l'avez perdu...

— Le Feld-maréchal va vous raconter dans quelles circonstances.

Il y eut un borborygme comme un engrenage cabotant et la voix reprit, plus sèche.

— Je me fatigue vite, je ne dispose plus que du tiers de mes muscles buccaux et d'une unique corde vocale. Excusez-moi.

Reiner s'inclina légèrement.

— Je vous en prie.

Près de lui, le ministre avait déjà embrayé.

— Comme vous ne l'ignorez pas, une partie de l'argent nous a suivis et ne nous a plus quittés à partir du moment où nous avons eu l'intuition que la victoire ne serait pas certaine, disons pour fixer une date : avril 1943.

— Il était donc avec vous lorsque les Alliés ont envahi le bunker ?

— Une partie seulement, c'est Himmler qui l'avait fait apporter par deux de ses hommes.

— Au fait, coupa Reiner ; je m'étonne qu'il ne soit pas des nôtres ce soir.

Hermann sursauta et il y eut un chuintement du côté de la piste, à l'endroit où se dressait le maître de céans.

— Vous savez beaucoup de choses, Monsieur Reiner, constata le ministre.

— Pas particulièrement, mais le coup de la capsule de strychnine avalée devant une vingtaine d'officiers américains m'a toujours paru assez invraisemblable.

Hermann s'inclina.

— Très justement observé, Herr Reiner. Pourtant sa mort figure en bonne place dans tous les manuels d'histoire.

— Cela prouve peut-être que tous les manuels d'histoire sont faux.

Un crépitement les avertit de l'approche du troisième interlocuteur.

Un muscle sous l'œil gauche battait avec une régularité de pendule.

— Nous avons dès 1940 dominé toutes les techniques de mort, nous avons su également dominer celles de vie.

La voix coassante s'arrêta brusquement et le socle opéra un quart de tour. L'oreille factice accrocha un rayon.

— Cela suffit sur Himmler, continuez Feld-maréchal.

Hermann claqua des talons osseux et se rassit avec une grimace. Entre le coccyx et le siège, il n'y avait que l'épaisseur d'un derme tanné.

— Ce que le monde ignore, c'est que la prise du bunker a eu lieu en deux temps. Toutes les armées du monde procèdent de la même façon : elles envoient une avant-garde.

Il s'arrêta.

— Continuez, dit Reiner, je vous suis.

Lentement, la statue vivante appuya sur l'un des boutons de commande, et sans heurt, elle se mit à tourner, immobile, autour de la piste en une ronde régulière, promenade dérisoire, jeu lugubre et désolé.

— Personne dans l’abri n’avait, bien entendu, l’intention de se tuer, pas plus Eva que les autres, ils savaient déjà, des contacts avaient été pris, qu’ils pourraient traiter avec les autorités alliées.

Hermann eut un petit rire.

— On n’a pas envie de mourir lorsque l’on possède la fortune la plus fabuleuse de tous les temps.

Il baissa son crâne plissé et ses joues fripées ondulèrent.

— Il est étrange que personne n’ait soupçonné que toutes les éventualités étaient prévues sauf...

Le halètement du Feld-maréchal et le ronronnement du moteur électrique se confondirent un instant.

— Racontez, dit Reiner, à partir du moment où les premiers éléments de l’avant-garde sont entrés.

— Deux hommes, jeta Hermann, deux officiers. Gherart qui était l’interprète leur a proposé l’affaire en un discours concis, nous avons préparé le texte, supprimant toutes les inutilités. Ils ont rengainé tout de suite les revolvers. Il y avait quatre valises bourrées de dollars qui leur étaient réservées, c’était leur part.

Ils ont compris tout de suite la mise en scène ; les ossements calcinés étaient déjà disposés dans la dernière pièce, les plus grands spécialistes en dentisterie avaient reconstitué la mâchoire de...

Un rapide regard d’enfant craintif vers la silhouette mouvante.

— ... du principal occupant, d’autres corps étaient disposés et...

Reiner se pencha.

— Ils ont accepté tout de suite cette mascarade ?

— Tout de suite. Ils ont entassé les valises dans leur jeep et ont lancé une fusée pour prévenir que le chemin était libre, qu’il n’y avait eu aucune résistance. Alors, ce fut la ruée, l’État-Major, les journalistes...

— Et pendant ce temps, compléta Reiner, tous les habitants étaient planqués dans une cache secrète.

— Exact.

Hermann chercha un cigare dans sa poche et n’en trouva pas.

— Exact, répéta-t-il. Les deux officiers devaient simplement fournir le véhicule.

Il eut un mouvement vers la silhouette tourbillonnante.

— Ils avaient tout : des uniformes américains, les papiers, les cartes, les armes... Tout.

Il baissa la voix.

— Personne n'aurait pu le reconnaître, il avait un maquillage impeccable. Avec leurs laissez-passer, ils revenaient en France et, à Besançon, la filière les menait jusqu'à Madrid, tout était réglé comme du papier à musique.

Reiner fixa entre ses lèvres le filtre d'une Saint-John Perse.

— Seulement, dit-il, c'était compter sans l'astuce de deux officiers américains.

— Un commandant et un lieutenant, poursuivit Hermann. Ils devaient ouvrir à minuit la porte de la cache au bas de la colline. Ils recevaient deux autres valises et ils n'avaient plus qu'à se traîner le restant de leur vie d'un palace à l'autre. Seulement voilà...

Le silence tomba comme un couteau de guillotine. Là-bas, dans l'ombre, le moteur s'était arrêté.

— Ils ont voulu plus, soupira Hermann.

— Ils ont voulu tout, dit Reiner.

Il y eut un roulement rapide et l'infirmier jaillit vers eux, s'immobilisant de face pour la première fois. Alors que la partie gauche était celle d'un homme âgé, l'autre, celle du masque, n'avait pas vieilli : le même visage d'un homme à deux époques de sa vie. Les mots grincèrent hors des lèvres immobiles.

— C'est cela, ils ont voulu tout. Ils nous ont repoussés et sont entrés avec le lance-flammes. Et là, j'ai dû leur remettre le carnet où étaient indiquées les 310 caches où mes services avaient dispersé le Trésor depuis 1935.

L'œil cligna trois fois et devint fixe.

— Dix ans d'effort réduits à néant par deux gangsters, deux assassins... Je n'ai pas pu résister.

Il haleta brusquement et passa une main ridée sur son demi-masque. Une armature le maintenait debout sur le socle mouvant, sans elle il serait tombé.

— Je vois, dit Reiner, ils vous ont piqué le carnet, passé au lance-flammes et se sont enfuis quand ils vous ont cru mort.

— Ya.

Reiner détendit ses jambes.

— Et ils ont fait de fructueuses virées aux adresses indiquées.

— Ils se sont approprié le contenu des trois huitièmes des caches. Les autres ont été pillées par d'autres qu'eux, soit qu'elles aient été découvertes par hasard ou qu'elles l'aient été par des chercheurs professionnels.

Reiner fixa le plafond.

— À combien évaluez-vous le montant des sommes dérobées ?

Hermann et son maître eurent le même raidissement de nuque.

— Nous n'avons jamais pu évaluer exactement à combien se montait le Trésor, personne au monde n'était, et n'est sans doute encore capable de le faire.

— Pourquoi ?

— Les origines étaient trop diverses, les montants trop différents, cela allait de la boucle d'oreille d'une juive polonaise jusqu'à l'équivalent en marks de douze usines en Silésie ; les œuvres d'art posaient aussi des problèmes d'appréciation, des collections de timbres, des livres, des statues, il y eut même des lots de cinquante pianos à queue, des voitures, de l'or, des diamants, des parures de perles, des alliances par sacs de 100 kilos, il y avait même des meubles authentiques, de tous les pays, de toutes les époques, des barres de platine, des camions de montres, des cantines remplies de pierres précieuses... Je ne peux pas dire... La tête tourne devant ces richesses. Dans une des caches, il n'y avait que de la vaisselle, en vermeil et or massif, dans une autre, de l'argent français, par malles entières, l'équivalent actuel des réserves de toutes les banques nationalisées, toutes nos prises de guerre, les dons des sympathisants...

— Les pillages...

Hermann battit des bras.

— Quelle guerre n'a pas connu de pillages...

— Résumons, dit Reiner, vous m'engagez pour retrouver un trésor qui vous a échappé puis été volé depuis près de trente ans, je suppose qu'entretiens, vous avez essayé de le récupérer ?

— Nous n'avons jamais arrêté nos recherches.

Reiner se tourna vers la voix cliquetante. Finalement, les prothèses avaient du bon, l'homme ne paraissait pas son âge, il avait l'inaltérabilité d'une plaque d'acier : ni jeune, ni vieux. Pourtant il devait avoir plus de quatre-vingts ans aujourd'hui.

— Sans succès apparemment.

Le Feld-maréchal intervint.

— Sans succès. La raison en est simple : les deux hommes qui nous ont spoliés sont devenus très puissants, vous vous en doutez, ils ont pu depuis ce temps s'entourer d'une protection efficace. Quant à nous, pour des raisons évidentes, nous sommes condamnés à la clandestinité. La difficulté se trouve donc accrue. Notre proposition sera simple : voulez-vous nous aider à récupérer notre bien ? tout au moins ce qu'il en reste...

Un quart de sourire souleva la lèvre de Reiner.

— Monsieur le Ministre, vous êtes trop au courant des réalités pour ne pas savoir qu'une affaire de ce genre ne se traite pas aussi rapidement. Il faut en particulier que nous trouvions des modalités d'accord concernant ma part dans l'opération.

— Pouvons-nous cependant espérer votre collaboration ? Nous y tenons beaucoup, votre... comment dire... votre renommée est parvenue même dans ce coin perdu du Schleswig. Votre présence ici prouve d'ailleurs la confiance que nous avons en vous.

— Flatté, dit Reiner ; il reste entendu que vous représentez pour moi deux sordides crapules mais vous avez mon accord de principe. Je vous retrouverai votre trésor.

Le socle se mit en mouvement et l'épouvantail oscilla vers lui.

— Vous n'arriverez pas à atteindre ces deux hommes, ils sont constamment surveillés, protégés, ils ne sortent pratiquement jamais, vivent dans de véritables camps retranchés et ne se déplacent qu'avec une véritable armée. Ma voiture blindée était une précaution dérisoire en comparaison de celles que prennent ces deux voleurs ; personne n'y arriverait, vous pas plus que les autres, j'ai eu tort de vous écouter, Feld-maréchal, j'ai eu tort et...

La voix monta subitement en flèche, devint une sirène suraiguë.

Hermann se leva d'un bond et enclencha une manette située près de son siège. Aussitôt, les lumières baissèrent et, des haut-parleurs invisibles, les premières notes stéréophoniques du *Crépuscule des dieux* retentirent.

Le ministre se pencha vers l'oreille de Reiner.

— Wagner, murmura-t-il, il n'y a plus que cela qui le calme lorsque ses crises le prennent.

En effet, il s'était arrêté de crier, puis, après un instant d'immobilité absolue, les roulettes repartirent doucement et le socle entraînant l'homme se mit à tracer des huit, des cercles, des figures au rythme de la musique lourde.

Reiner, avant de sortir, se retourna sur le fascinant spectacle : seul dans la salle souterraine, sur la piste nue, au centre d'une rangée de fauteuils vides, son œil unique fermé sur une émotion de mélomane, l'ancien maître du monde dansait, talons joints, dans la lumière agonisante.

II

Kléber Court les regarda et réprima un soupir de désespoir et de lassitude.

Comment espérer qu'un projet quelconque puisse sortir de ces quatre crânes tournés vers lui ! C'était toujours la même chose : dès qu'il était dans ce bureau, le volume encéphalique des gens lui paraissait diminuer dans des proportions considérables et il régnait de nouveau comme un chef jivaro sur des têtes réduites.

Pourtant, il faudrait bien qu'avant la fin de la séance, ils lui fournissent ne serait-ce que l'embryon d'une idée originale car le besoin s'en faisait sacrément sentir.

Près de son coude gauche, il avait le dossier gris. En fait, il aurait plutôt dû prendre une couverture noire, cela aurait mieux correspondu au contenu. Ce contenu était sans appel : jamais les indices d'écoute n'avaient été aussi bas. Ils avaient atteint la cote d'alarme. On lui avait même rapporté que, dans certaines banlieues, des gens avaient balancé des postes en bon état sur des tas d'ordures. Des feuilles à scandales avaient publié les photos.

En tout cas, la grande presse produisait de temps en temps de courts articles navrés sur l'indigence des émissions proposées. Certains demandaient des têtes, d'autres des réformes, d'autres encore des mesures ; de toute façon, il allait falloir que, de cette réunion au sommet de ce matin, quelque chose de neuf jaillisse, quelque chose qui fasse éclater cette chape d'ennui qui recouvrait tout depuis trop longtemps.

Mais étaient-ils capables de faire du neuf ? Bien sûr, ils avaient des collaborateurs, des équipes de types jeunes ; il devait bien y avoir dans tout cela un lascar qui avait eu une étincelle... Il promena son regard lassé sur les quatre visages.

Chantier – soixante-treize ans à la mi-août – la boutonnière rouge, le costard sombre strict, président d'une trentaine de jurys littéraires, directeur de collections enfantines dans des maisons d'éditions religieuses (« La Bonne pensée », « Jacques et Jacqueline », etc.), candidat perpétuel à

l'Académie française, habitué des cocktails du faubourg Saint-Germain, auteur de « Un tombeau pour le Maréchal », ouvrage paru par souscriptions dans les milieux pétainistes de la capitale et dont le produit de la vente devait servir à édifier un mausolée en forme de francisque à côté de la croix de Lorraine de Colombey. Amant de ce que le Tout-Paris féminin pouvait comprendre d'éléments dont l'âge se situait entre la ménopause et la sénilité. Responsable des jeux télévisés.

C'est à ce titre qu'il siégeait au haut bout de la table devant Kléber Court qui le lorgnait d'un œil sans illusions.

À côté de lui, pincée comme une corde à linge, se dressait Amande de Billebot, munie de ses lunettes scaphandre qui masquaient sous le bombage des verres des yeux hypermétropes et chassieux. Âgée de vingt-cinq ans, diplômée de quatre universités, auteur de trois thèses dont l'une, intitulée « Culture et mass media », avait été jugée à ce point soporifique qu'il avait été question un moment de la vendre en pharmacie ; elle avait contracté un mariage blanc avec un dominicain défroqué qui s'était enfui à Katmandou le lendemain des noces. Responsable des émissions culturelles.

L'œil de Kléber Court glissa sur elle le plus rapidement possible, il avait toujours l'impression qu'elle allait lui sauter sur les genoux et la possibilité de ce geste lui collait la chemise au creux des omoplates. Son regard s'arrêta sur Robert. Hubert Robert.

C'était le costaud de l'équipe, ce qui était naturel, son domaine étant l'émission sportive. Bâti en semi-remorque, fils d'un maniaque du sport, il avait pratiqué successivement ou en même temps, le football, la boxe, le tennis, la lutte libre, le rugby à XV et le jeu à XIII, le basket, le hand-ball, l'escrime au sabre, la savate, l'athlétisme, le water-polo, le cyclisme, le ping-pong, le badminton, le ski de fond, l'haltérophilie et le karaté. Mais Hubert Robert, bossué de muscles, le torse en V, les cuisses tarzanesques, le cou de centaure, les abdominaux quadrillés, n'avait qu'une passion : l'étude des coléoptères.

Après une jeunesse sur les stades ou dans les salles d'entraînement, après trente-cinq ans de journalisme sportif qui l'avaient amené à côtoyer les plus grands champions qu'il avait toujours considérés comme les gens les plus stupides et les plus insupportables qui soient au monde, on lui avait flanqué pour couronner sa carrière, ce titre de responsable des sports dont il n'avait jamais cessé d'avoir l'horreur profonde.

Il avait ce matin-là l'œil tellement triste que Kléber Court l'abandonna presque aussitôt pour fixer le dernier élément de la collection : Jacques Francis Antoine Berthouzeau, responsable de l'information.

Rien à dire sur Berthouzeau, tout le monde dans l'Office savait qu'on ne le voyait qu'une seule fois par mois, et dans un seul endroit : à la comptabilité, le jour de la paye, où il venait réclamer le règlement de ses heures supplémentaires. Il partageait le reste du temps entre sa ferme en Touraine et le Fouquet's et ne regardait jamais le petit écran. Parti de l'idée qu'il y avait des mécontents et qu'il y en aurait toujours, il considérait tout projet d'amélioration ou de changement comme fallacieux et utopique. Une émission d'actualités à midi, une autre à huit heures et ça allait bien comme ça. Pour le contenu, les journalistes étaient là.

Après ce tour de table, le moral de Kléber Court baissa d'une bonne longueur et il commença son speech de présentation avec une absence totale d'allégresse. Sa voix retentit comme dans une nécropole.

— La situation, Madame, Messieurs, ne s'est guère améliorée depuis notre dernière entrevue. Il semble que nous n'ayons pas su trouver encore la solution idéale ou tout au moins le moyen d'attirer à nous une masse plus importante de...

Comme indépendante de lui, sa voix continuait à aligner les phrases. Il avait une telle habitude de ces réunions qu'il était capable de parler pendant une heure tout en résolvant, durant le même temps, un problème d'échecs ou en pensant aux prochaines vacances.

— ... Et pour conclure, ce qu'il nous faut à l'heure présente, ce n'est pas une refonte générale de nos programmes ni de nos méthodes, c'est simplement, dans chacun des domaines qui vous est imparti, une nouvelle émission, originale, convaincante et populaire. C'est en ce sens que je vous ai demandé d'orienter vos recherches et de m'apporter vos propositions.

Chantier pelota sa Légion d'honneur et s'apprêta à plonger. Doyen d'âge, il s'était attribué le privilège de parler en premier.

— Je crois pouvoir dire, Monsieur le Président, que je vous apporte aujourd'hui quelque chose de tout à fait nouveau.

Kléber Court soupira ; le vieux disait cela à chaque fois.

— J'en suis heureux, mon cher Chantier, et nous vous écoutons.

Le vieillard déplia sa serviette et brandit deux feuilles dactylographiées.

— Voici, dit-il, l'émission qui va amuser le pays.

— Pas trop tôt, murmura la mère Billebot.

Chantier se leva et pointa sa tête vers sa voisine dans une position vipérine.

— À quand votre émission sur les dominicains à Katmandou ? siffla-t-il.

Les yeux grenouillesques grenouillèrent, mais avant qu'elle ait pu répliquer, Kléber Court avait levé les bras.

— Je vous en prie, pas aujourd'hui, la situation est trop sérieuse. Continuez Chantier.

D'une voix encore vibrante, le responsable variétés reprit.

— Nous avons mis au point, mes collègues et moi-même, une vaste émission-jeu qui pourrait être hebdomadaire et d'une durée d'une heure trente à deux heures. Je vous résume le principe brièvement. Vous avez pu constater que dans tous les jeux télévisés, on pose des questions aux candidats qui doivent trouver la réponse.

Il s'arrêta, quêtant une approbation qui fut longue à venir.

— Oui, dit Kléber Court.

Triomphal, Chantier lissa sa tempe argentée.

— Eh bien, dit-il, nous allons apporter du neuf dans tout cela, nous allons faire exactement le contraire : le présentateur donnera la réponse et ce sera au candidat de trouver la question.

Kléber Court parut vieillir de dix ans.

— Vous voulez donner un exemple pour que ce soit plus clair ? murmura-t-il.

Chantier sourit.

— Rien de plus simple. Je vous donne la réponse suivante : « Napoléon oui, mais pas Henri IV. » Quelle est la question ?

Kléber Court pâlit.

— Continuez, gémit-il.

— Rien de plus simple, la question était : « Napoléon et Henri IV sont-ils nés tous les deux à Ajaccio ? » Si vous la trouvez, vous marquez un point qui s'inscrira sur un tableau magnétique placé au centre du studio et...

Il s'interrompit en voyant la tête de Kléber Court.

— Mon projet n'a pas l'air de vous enthousiasmer, Monsieur le Président ?

Kléber Court se secoua et sa main se cramponna au bureau comme un nageur épuisé saisit une épave.

— Je n'ai pas dû bien vous suivre. Donnez un autre exemple.

Chantier consulta brièvement ses feuilles.

— « Non, c'est la Garonne. »

Il y eut une minute de silence horrifié. Kléber Court serra les poings.

— Voulez-vous répéter ?

Avec une bonne volonté évidente, le vieux monsieur tira sur ses manchettes et précisa :

— Je vous donne une réponse : « Non, c'est la Garonne », donnez-moi la question.

Billebot eut un ricanement lointain. Les cerveaux fonctionnaient à plein régime.

Voyant que rien ne venait, Chantier lança joyeusement.

— Eh bien, rien de plus simple, la question était : « La Loire est-elle le plus court des fleuves français ? »

— Non, c'est la Garonne, dit Hubert Robert.

— Ça, je l'ai déjà dit, coupa Chantier.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? demanda le sportif.

— Que c'était la Garonne le plus court.

— Alors pourquoi demandez-vous si c'est la Loire ?... jeta Berthouzeau languissamment.

— Mais enfin, geignit Chantier, c'est pas moi qui le demande.

— Alors, ne dites pas que c'est la Garonne, postillonna Billebot.

Kléber Court leva ses deux poings, les abattit sur la table et se dressa d'un bond.

— Fermez-la bon Dieu ! hurla-t-il, et cessez de présenter des projets stupides, je veux du concret, du neuf, du solide, de l'inédit, à vous Madame.

Il se rassit, haletant et Amande, pétrissant les agates de son collier, prit la parole.

— Je pense que le public est lassé car son niveau culturel est aujourd'hui suffisant pour qu'on lui présente des œuvres difficiles et que

l'on sorte un peu des sentiers battus, aussi mes collaborateurs et moi-même avons-nous pensé proposer aux téléspectateurs une série d'émissions mensuelles dont les quatre premières seraient une vie de Vauvenargues, une vie de Théophile de Viau, une vie de Saint Jean d'Angély et une du général Gallieni. Par la suite, nous pourrions enchaîner sur...

— Suivant, coupa Kléber Court.

Amande rengaina son discours et se pinça encore davantage.

Hubert Robert remua sa masse musculaire.

— Je pensais, commença-t-il, que l'on pourrait faire alterner des films de compétition avec des séquences représentant la vie des insectes, par exemple des sauteurs à la perche avec des vues sur les sauterelles ou les puces et montrer combien les coléoptères sont plus...

— Suivant, râla Kléber Court.

Berthouzeau battit des paupières.

— C'est-à-dire que... je n'ai pas eu... enfin je veux dire que ma santé, actuellement peu florissante, ne m'a pas permis de...

Kléber Court parut se liquéfier et, lorsqu'il s'adossa au fauteuil présidentiel, il semblait avoir maigri dans d'importantes proportions.

Foutu, pensa-t-il, c'était d'ailleurs fatal avec ces quatre larves imbéciles. La suite n'était pas difficile à deviner: sans projet sérieux, l'actuel marasme allait se prolonger et, au prochain conseil des ministres au cours duquel le problème de la télévision serait évoqué, il y aurait bien quelques voix fielleuses pour suggérer son remplacement. Il n'avait plus qu'à mettre la clef sous la porte.

Le téléphone sonna sur le bureau directorial.

Kléber Court décrocha.

Au fur et à mesure qu'il écoutait, son visage semblait augmenter de volume. Lorsqu'il reposa le combiné, il était parfaitement épanoui.

Les quatre autres devant lui le contemplaient sans comprendre.

— Eh bien, dit Kléber Court en égrenant les syllabes, je tiens mon émission.

Chantier réagit le premier.

— Mais qui était à l'appareil?

Kléber Court gonfla ses joues.

— Je m'en fous totalement, dit-il, mais il se manifestera sûrement.

Dans le gymnase de leur villa, Laurence, en collant violine et rayures bouton d'or, posa ses pieds sur le tapis, après un double saut périlleux arrière.

— Et tu crois qu'il ne va pas chercher d'où lui vient ce coup de fil ?

Reiner, accoudé au trapèze, alluma une Cendrars et repoussa le téléphone.

— Il s'en fout totalement, dit-il, il pense que je me manifesterai sûrement.

III

Extrait de presse au lendemain de la première émission « Les plus... ».

« Hier soir, la télévision nous a fourni un de ses nouveaux produits, c'était en effet la première d'une série intitulée curieusement: « Les plus... »

« Disons tout de suite que, malgré les hésitations du journaliste présentateur, malgré les inévitables temps morts dus à l'absence de rodage de l'équipe, la soirée ne fut pas sans intérêt.

« Le principe de l'émission est simple: il s'agit de réunir sur un même plateau trois personnes qui sont « les plus... » quelque chose. Hier soir, ce furent les plus rapides. Il nous fut donc donné d'assister à un débat où se rencontraient, pour la première fois, Rodriguez, recordman du monde du 100 mètres plat, Jacky Stewart, champion du monde des coureurs automobile formule 1 et Morelon également champion olympique de vitesse cycliste sur piste.

« En plus de l'intérêt de faire parler des spécialistes et de faire mieux connaître des champions, l'émission, coupée d'extraits de films, a été attrayante et il semble qu'un avenir... etc. »

Extrait de presse au lendemain de la deuxième émission de la même série.

« Nous avons dit, il y a quinze jours, tout le bien que nous pensions de la première émission « Les plus... ». Hier soir, nous avons pu, grâce à la deuxième, passer un agréable moment. Il s'agissait, cette fois, des plus savants. Trois hommes avaient le redoutable privilège de se présenter comme étant les têtes les plus pleines de notre temps; il s'agissait d'Anton Volodograd, physicien analyste soviétique, du mathématicien américain John Burk et du Français Jean Rostand. Chacun sut, avec beaucoup de talent et de discrétion, laisser entrevoir l'immense champ de connaissances qui... etc.

« Pour la prochaine émission, on nous annonce trois personnalités bien différentes: les plus forts. Il est prévu de réunir l'actuel champion du monde

de boxe, poids lourd, le recordman du monde à l'épaulé-jeté et un champion japonais de Sumo.

« Les trois hommes formeraient à eux trois un poids dépassant 400 kilos. »

L'émission eut trois numéros : les plus rapides, les plus savants, les plus forts.

Elle sembla appréciée du public, l'indice d'écoute augmenta dans de larges proportions et, à la grande joie de Kléber Court et des responsables de l'Office, il fut décidé que son quatrième numéro serait diffusé en Eurovision.

Le Président offrit le champagne et la première gorgée avalée eut un sursaut d'inquiétude : quel serait le prochain sujet de l'émission ? Celle-là, il ne s'agirait pas de la louper, il fallait que ce soit un triomphe à tout prix. Il chercha lui-même quelques secondes ce qui pourrait passionner l'Europe. Il y avait des tas de possibilités. Les plus puissants ? On tombait fatalement dans le domaine de la politique et il était tout de même difficile de déplacer Nixon... Il fallait trouver autre chose... Voyons, voyons... Les plus grands ? On pouvait trouver trois géants mais ça n'avait pas un intérêt... Les plus beaux ? non, les plus belles peut-être : on collait trois vedettes : la mère Bardot, une Américaine, une Italienne et... non, ça ferait des histoires, elles seraient capables de s'étriper... Les plus bavards ? Ça pouvait être rigolo mais cela n'avait pas suffisamment d'impact pour une Euro. Il fallait quelque chose qui marque, du brillant, du passionnant... Il restait douze jours.

Au cours des quarante-huit heures qui suivirent, Kléber Court téléphona quatorze fois au réalisateur de l'émission. Celui-ci, entouré de toute l'équipe, travailla quinze heures d'affilée et ils arrivèrent à établir une liste de trente-sept titres. Avec l'aide du service de documentation, ils réunirent les noms des trois personnalités devant participer à ces trente-sept émissions, soit cent onze personnes en tout. On peut extraire de la liste, « les plus drôles » avec Charlie Chaplin, Jerry Lewis et Woody Allen, « les plus horribles » où devaient figurer un opéré de la face, le fils authentique de Frankenstein et Christopher Lee, « les plus vieux » avec un Turc de cent dix-sept ans, un Ukrainien de cent trente-quatre ans et Jean Gabin, « les plus chanceux » avec le dernier gagnant à la loterie nationale, un ancien prématuré de quatre mois et demi et un amputé des deux jambes, unique

rescapé d'un accident de la Swiss Air, « les plus musiciens » avec un homme-orchestre, un prodige de deux ans et trois mois jouant Wagner de mémoire sur un pipeau et Von Karajan, « les plus cruels » avec un ancien condamné pour dissection sur animaux vivants, un tortionnaire patenté et une assistante de la Sécurité Sociale, « les plus bêtes » avec un ancien ministre, un général de division et le représentant du syndicat des producteurs de cinéma, etc.

Kléber Court parcourut la liste trois fois, ferma les yeux et se concentra.

Lorsqu'il les rouvrit, il avait pris sa décision : aucune ne convenait, il fallait chercher encore. Or, l'équipe semblait avoir jeté tout son jus, les types devaient avoir la cervelle complètement vide, il n'en tirerait plus rien. Il restait une solution.

Dans un repli tout proche de sa mémoire, Kléber Court avait un numéro de téléphone que l'on aurait en vain cherché dans ses différents répertoires ou dans les carnets qui encombraient ses tiroirs ; il n'était également signalé dans aucun bottin.

Kléber Court prit une inspiration profonde, demanda à l'interphone qu'on ne le dérange sous aucun prétexte et, pour se donner du courage, il puisa à même une boîte de cachous et, après avoir suçoté quelques secondes, il décrocha.

C'était toujours le même processus depuis la Communale : un bout de réglisse et il repartait tout regonflé.

Il fit le numéro et entendit la sonnerie lointaine à l'autre bout. Que dirait-on si l'on savait que le directeur de l'Office correspondait avec un gangster international, roi du hold-up et du sac d'embrouilles, que toutes les polices recherchaient depuis dix ans ? En tout cas, ce type l'avait dépanné bougrement en lui donnant ce sujet d'émission, il avait reçu depuis un autre coup de fil lui demandant de téléphoner le lendemain de la troisième. Le moment était arrivé et on pouvait espérer que...

— Allô.

Kléber Court sursauta. C'était le genre de voix avec laquelle on ne pouvait pas être bavard ; par elle-même, elle intimait l'ordre d'aller droit à l'essentiel, tout en ne comportant aucun accent impératif.

— Allô, bonjour, ici Kléber Court, vous m'aviez demandé de vous appeler et...

— Je vous attendais en effet. Vous êtes satisfait du déroulement de notre projet ?

Kléber Court avala sa salive, ce type avait un tact incroyable : « notre » projet alors que tout venait de lui !

— Parfaitement, très, je vous suis reconnaissant et...

— Alors je désirerais vous proposer une idée qui me semble intéressante et qui pourrait composer votre quatrième numéro.

Les yeux de Kléber Court fondirent de gratitude.

— Justement, je me demandais quel sujet, mercredi prochain, nous pourrions trouver et...

— Je crois avoir trouvé ce qu'il faut. Notez les noms de vos invités.

Tout en cherchant un stylo, Kléber Court se dit qu'avec un type comme celui-là au bout du fil, il n'arriverait jamais à finir ses phrases.

— Je vous écoute.

Le souffle suspendu, il nota le premier nom tout en le répétant.

— Cheikh Ibn El Khamsas.

— Ensuite, Armstrong W. Carter.

Kléber Court nota, répéta et attendit pour le troisième.

— Et enfin Joe Spinelli.

— Joe Spinelli.

Il y a eu un moment de silence et la voix de Reiner demanda.

— À présent, relisez attentivement ces trois noms et dites-moi lequel est le titre de votre prochaine émission ?

Kléber Court relut à voix basse et la réponse s'imposa à lui avec une évidence aveuglante.

— « Les plus riches », dit-il.

Reiner sourit.

— Mes respects, Monsieur le Directeur.

Il raccrocha.

Les choses commençaient à prendre tournure.

IV

Le lendemain de ce jour, Reiner descendit d'un taxi qui l'avait amené de l'aérodrome de Prague jusqu'au village haut perché de Silvano-Vary.

Le bourg grimpait à l'assaut de la montagne et les encorbellements et les clochetons donnaient aux rues étroites l'allure de la Prague d'autrefois, celle d'avant le déluge. Ses pas résonnèrent sur les pavés disjoints et il franchit l'arche à demi écroulée de la porte Nord. Dans la pierre usée, on pouvait encore retrouver les traces d'anciennes inscriptions. Malgré l'effacement, Reiner distingua les premiers signes du G'tach, la malédiction cabalistique ; parmi les figures, celle du vampire semblait avoir été épargnée par le temps et l'érosion des pluies.

Aucune des rues ne portait de nom, il ne semblait d'ailleurs n'y en avoir qu'une, tortueuse et profonde qui tournait à la façon d'un colimaçon.

Reiner ne vit personne. Un chat seul s'enfuit de derrière l'une des statues grossières qui ornaient quelques dessus de portes, et la rue se transforma en escalier. Tout semblait mort.

Il gravit les dernières marches et s'accouda contre la gargouille d'une fontaine.

Il était parvenu au centre de Silvano-Vary et, du même coup, il se trouvait devant la maison des trois frères.

C'était une énorme bâtisse à l'architecture baroque, surmontée d'une ribambelle de tourelles, poivrières, faux créneaux, linteaux, bas-reliefs, colonnettes, entablements, pas un pouce de pierre qui ne fût sculptée.

Reiner baissa le bord de son feutre, traversa la rue et poussa la porte.

Le hall était immense, un escalier monumental, flanqué de rangées de naïades drapant leurs fesses lourdes sous des plis de calcaire crasseux, montait jusqu'à la pièce centrale.

Reiner grimpa, des araignées sombres et trapues filant sous ses semelles.

Il poussa la porte à double battant qui ne comportait pas de serrure.

Au centre de la pièce gigantesque et vide, assis, pantalon retroussé, les pieds trempant dans une bassine d'eau tiède, Ben lisait « Les Caprices de

Marianne » dans l'édition originale (et reliée en vélin) du chef-d'œuvre de Musset.

Reiner s'accouda au chambranle, lâcha une bouffée de sa Desnos et sourit.

— Salut, dit Ben.

Reiner n'avait pas revu les trois frères depuis cinq ans.

Il avait pour principe de travailler seul, mais lorsque la présence d'équipiers s'avérait nécessaire, ce qui lui était arrivé quelques rares fois, il avait toujours fait appel à Ben, Sam et Lio.

Ils voyageaient beaucoup mais Reiner était toujours sûr d'en trouver au moins un dans le vieux village, dans les immenses pièces désertes de cette étrange maison ignorée du monde, dont ils avaient fait leur quartier général.

Ben était le cadet. Les deux autres l'appelaient le petit. Il ne faisait que quatre-vingt-dix-sept kilos pour 1,99 m mais il compensait cette infériorité de poids par une vitesse exceptionnelle de réflexes soigneusement travaillée. Âgé de dix-huit ans, il avait été pris et tabassé à mort par une bande fasciste commandée par un ancien colonel des troupes du régent Horthy qui l'avait jeté dans une chambre froide pendant quatre jours. Ben avait mis ce temps à profit pour se confectionner une matraque avec ses propres excréments et, lorsqu'ils avaient ouvert la porte du frigo, il avait fait un massacre.

Amateur de complets prince de Galles, de bains de pieds tièdes et admirateur enthousiaste d'Alfred de Musset qu'il adorait à la fois pour la pureté du discours et le brio de l'image, il tendit à Reiner une paume musculeuse et l'invita à s'asseoir dans une bergère serbo-croate.

— Quel bon vent t'amène ?

— Le travail.

Ben ne parut pas surpris. Il savait que, si Reiner était là, ce n'était pas uniquement pour lui faire une visite amicale.

Il remua les pieds doucement, contemplant ses orteils déformés par les reflets.

— Sam est au Venezuela, dit-il, mais le coup semble foireux, il peut être là dans trois jours.

— Et Lio ?

— Encore plus facile, il aide un de ses copains à Clermont-Ferrand qui a monté un petit bistrot, les concurrents avaient l'air un peu turbulents, alors il leur fait un peu de morale, mais il a dû les calmer déjà.

— Parfait, dit Reiner, je vais trouver Lio. Tu te charges de prévenir Sam ?

— O.K.

Ben connaissait Reiner, il savait que l'affaire ne pouvait pas être glandouilleuse, il était le seul homme qu'il suivait de confiance, aussi n'était-ce que par principe qu'il demanda.

— Qu'est-ce qu'on va faire, en gros ?

Reiner prit la bouilloire sur le parquet, se pencha, versa un peu d'eau chaude dans la bassine et la reposa.

— J'expliquerai à Paris, disons qu'on va tourner un film.

Les yeux de Ben pétillèrent.

— Ça me plaît, dit-il, je suis la vraie starlette.

Reiner se leva.

— Dans trois jours, chez moi vers vingt heures.

La tête de Ben s'inclina affirmativement. Il le regarda rêveusement descendre l'escalier. La silhouette du visiteur n'avait rien de particulièrement impressionnant mais il n'aurait su dire pourquoi, c'était le seul homme avec lequel il n'aurait pas aimé se battre.

Il chassa ces pensées déprimantes et, avec un soupir d'aise, se replongea dans les amours précieuses et tourmentées d'Octave et de Célio qui ne cessaient jamais de le charmer.

— Lio est là ?

Le pouce du barman se tendit vers la porte basse.

Reiner baissa la tête pour ne pas heurter la voûte et descendit les deux marches encombrées de bouteilles vides et de serpilières gluantes. Le couloir crasseux formait un angle droit et ouvrait sur la salle d'entraînement. Lio était seul au centre du ring sans corde. Assis en tailleur, le torse fumant, les gouttes de sueur cascadeant de poil en poil à travers la forêt du thorax, le colosse récupérait.

Il se redressa et les couleuvres massives des cuisses ondulèrent sous la peau. Le sourire découvrit des dents courtes et ivoirines.

— Comment va ?

Reiner serra la main tendue et montra le décor.

— Tu entretiens la forme ?

Lio eut une moue et contracta un biceps qui prit le volume d'un ballon de football.

— Pas brillante, dit-il ; je suis à cent vingt-sept et il faut que j'arrive à cent douze, qui est mon poids de lutteur ; j'ai tendance à m'épaissir en ce moment.

La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés ils se trouvaient à Hong Kong chez l'Indien. Face à Lio, il y avait quatre malabars de la police militaire chinoise, armés de casse-tête plombés, de matraques télescopiques et de bambous sertis de lames Gillette.

Lio pratiquait une méthode de combat originaire des Îles de la Sonde, des déplacements d'une invraisemblable lenteur, semblables à une imperceptible danse. Les malabars l'avaient regardé, stupéfaits, incapables de prévoir quand partirait le premier coup. Ils n'avaient pas davantage pu prévoir les suivants, et deux d'entre eux s'étaient trouvés encastrés dans le comptoir, le troisième avait fracassé deux portes d'enfilade avant de se finir sur un matelas de béton armé ; de la bouche du quatrième sortait le manche d'une matraque.

Reiner mit Lio au courant de leur rendez-vous en quelques mots.

Le colosse essuya ses pectoraux crépus, enfila avec peine un tricot et des caleçons thermolactyl et dit :

— Je suis content de revoir mon grand frère.

Sam était en effet parti depuis trois semaines et ils avaient les uns et les autres un très grand esprit de famille.

— Tu peux me ramener sur Paris ? J'ai plus rien à foutre ici ; Clermont-Ferrand me fout le bourdon et il n'y a pas un ciné-club potable.

Reiner connaissait la passion de Lio pour les films muets. Il ne voyait exclusivement que ceux-là et ses deux frères ne se souvenaient pas de l'avoir vu assister à un parlant. Il était sans doute le seul cinéphile de la seconde partie du XX^e siècle pour qui le cinéma n'avait pas encore le son. Reiner n'ignorait pas qu'il était secrètement amoureux de Lilian Gish, vedette de l'après-Première Guerre mondiale.

— O.K., dit Reiner, on remonte.

Une demi-heure après, la Flak 230 quittait les faubourgs de la capitale de l’Auvergne. Reiner regarda sa montre.

— 6 h 25, dit-il, il va falloir rouler un peu si on ne veut pas louper la séance de huit heures : il y a un festival Mack Sennett à la cinémathèque.

Lio eut un large sourire gourmand.

— Fonce, dit-il.

Ils étaient déjà à 180. À la sortie du virage, Reiner passa la cinquième et lâcha les chevaux dans la ligne droite. Lio se rasséra : il savait maintenant qu’il arriverait à l’heure et même en avance.

Évariste Bloux était porteur à Orly depuis la fondation de l’aérodrome. Il était considéré par ses collègues comme étant le plus bête de la profession.

Bête, Bloux l’était au-delà de toute expression, mais de plus, il était farceur, il adorait faire des niches et des calembours stupides dont il riait seul.

Ce dimanche matin là, il se trouvait à la sortie des bagages, attendant les voyageurs en provenance du Venezuela. Soudain, ses yeux s’exorbitèrent et il poussa de ses deux coudes les deux collègues qui l’encadraient.

— Eh, les mecs, souffla-t-il, vous voyez ce que je vois ?

Sam venait d’apparaître dans le hall.

Sam était, d’assez loin, le plus fort des trois frères.

Il portait des surnoms différents, suivant les pays dans lesquels il séjournait : aux U.S.A. on l’appelait Rocky Mountains, en Espagne Sierra de Gredos, au Tibet Annapurna.

Sam tenait dans sa main droite une petite mallette de deux kilos cinq cents et, sans le voir, se dirigea vers le trio des porteurs.

Instantanément, une blague idiote germa dans le cerveau sans force d’Évariste Bloux.

— Vous allez voir, dit-il finaud.

Il se dirigea vers Sam et leva son visage vers celui du géant.

— Porteur ? demanda-t-il.

Proposer ses services à une montagne de chair qui transportait un minuscule cartable lui parut être le couronnement de sa carrière de farceur.

Sam, étonné, baissa les yeux sur le gnome et remarqua l'air de malice imbécile répandu sur le visage de Bloux.

— D'accord, dit-il.

Bloux, surpris, s'empara de la mallette. Alors, Sam s'empara de Bloux et le mit sous son bras. Portant le porteur, il arriva à la sortie, le déposa, lui prit la mallette des mains et lui donna un pourboire.

Tel était Sam.

Il choisit un taxi, calcula qu'il avait le temps de passer dire un petit bonjour à sa tante qui habitait le XVI^e avant le rendez-vous avec Reiner.

Les amortisseurs de la 404 gémirent lorsqu'il s'installa sur le siège arrière. Le taximan le regarda avec respect dans l'attente de l'adresse.

— À Passy, dit Sam d'une voix douce, chez ma Tantine.

V

Ben, Sam et Lio, présenta Reiner.

Les trois frères s'inclinèrent avec beaucoup de grâce et Laurence tendit sa main qu'ils baisèrent successivement par rang d'âge décroissant.

Les deux plus âgés s'installèrent sur les différents sofas qui meublaient le living-room et Ben se dirigea directement vers la bibliothèque où il avait repéré dès l'entrée un « Lorenzaccio » en édition princeps.

Laurence versa un torrent de vodka dans des verres à bière et offrit des entrecôtes grillées d'une livre et demie sur des moitiés de pain de campagne comme amuse-gueule.

— Servez-vous, dit-elle, cela vous fera patienter.

— Excuse-moi, dit Sam, la bouche pleine, à Reiner, mais je viens d'arriver et je ne suis absolument pas au courant... Ça va nous occuper combien de temps ton affaire ?

Reiner termina un cocktail brandy-fine champagne et Angustura avant de répondre.

— Ce sera court ; disons une huitaine.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Lio termina son en-cas d'un coup de mâchoire et lissa sa cravate tissée main.

— Des armes ?

Reiner eut un geste négatif.

— Non, aucune.

Sam hocha la tête.

— Je préfère, dit-il, avec tous ces systèmes automatiques, un malheur est si vite arrivé...

Ben souleva un œil de dessus son livre.

— Et combien cela va-t-il nous faire entrer dans la tirelire ?

Sam eut l'air un peu gêné, il était d'une extrême délicatesse et n'aimait pas que l'on parle argent devant lui. Reiner comprit qu'au retour le petit frère se ferait gronder.

— Attends un peu, dit Lio, Reiner va nous expliquer de quoi il s'agit.

Reiner s'assit près de Laurence, dans l'ombre du spot lumineux éclairant les deux Braque.

— Vous connaissez les studios de la télé, rue Cognacq-Jay ?

Sam opina du chef.

— Je vois où ça se trouve.

— Eh bien, dit Reiner, il s'agit de tenir l'un d'entre eux : personne ne rentre, personne ne sort.

Les trois frères se concertèrent du regard.

— Combien de personnel ?

— Une quarantaine de types en comptant ceux de la régie.

Ils sourirent ensemble.

— Très faisable, dit Lio.

Il réfléchit, regardant son verre vide : Laurence se précipita pour le lui remplir.

— Merci ; mais on nous verra sur les écrans ?

Il y avait un appel d'espoir dans sa question.

— On passe en direct, dit Reiner.

Tous les trois se tortillèrent et le langage des muscles emplît la pièce. Ben avait abandonné son Musset.

— Ça me semble vraiment curieux comme histoire, je n'arrive pas à comprendre à quoi cela peut servir...

— Eh bien, dit Reiner, cela correspond à ta question de tout à l'heure, cela sert à nous rapporter de l'argent. Je peux vous donner un acompte, en avance sur vos parts : vingt briques chacun. Ça vous va ?

Sam s'étira et deux coutures craquèrent.

— J'ai bossé pour moins, dit-il, je suis parlant.

Si l'aîné marchait, les autres suivaient, ce n'était même pas la peine de leur demander quelles étaient leurs décisions.

Ils levèrent leurs verres tous les cinq et se portèrent un toast silencieux. Lorsqu'il eut bu, Reiner reprit la parole.

— Je serai seul à avoir un flingue, mais ne vous inquiétez pas, ce sera pour la parade, je l’ai choisi télégénique.

Il fit pivoter la porte étincelante de l’un des placards d’acier bas sur lesquels reposaient les coussins et en tira un « Strawberry-dreams ». C’était une arme récente employée par les brigades antigangs américaines. Elles n’avaient été utilisées jusqu’ici que contre des pilleurs de banques portoricains ou des tueurs noirs. Les G.I. en avaient touché quelques-unes à la fin de la guerre du Vietnam. Entre 0 et 200 mètres, il n’y avait qu’une chose qu’un Strawberry ne pouvait pas fracasser, c’était le bouclier protecteur d’un autre Strawberry. D’une dimension inférieure de moitié à celle d’un Spandau allemand, il pesait deux fois moins et était dix fois plus meurtrier.

Les frères admirèrent sans toucher ; ils paraissaient d’ailleurs très légèrement dégoûtés, ce genre d’engin n’était pas de leur ressort.

— Très beau, finit par murmurer Lio, un petit bijou.

— On ne s’en servira pas, dit Reiner, mais ça va faire rêver les foutes.

Laurence sourit.

— À table, dit-elle ; je présume que vous devez avoir grand appétit.

Elle portait ce soir-là, en l’honneur de ses invités, un ensemble drapé caramel-pain d’épice en chantoung et points de dentelle de Bruges. Un fard discret pâlisait son teint, lui donnant une carnation très proche de celle de Lauren Bacall dans « Key Largo ».

Reiner lui offrit son bras et ils passèrent dans la salle à manger lambrissée, suivis des kings-kongs. Un vieillard en smoking à veste blanche attendait près de la cheminée. Reiner lui posa la main sur l’épaule.

— Je vous présente Burt Sidmark, c’est un acteur américain d’un grand talent, il a eu son heure de gloire à Hollywood, a fait un grand nombre de télévisions et a bien voulu accepter de tourner pour nous ce soir une petite séquence.

Lio fixa le visage du vieux comédien.

— Vous avez joué avec Lilian Gish ?

Sidmark plissa ses joues et sa bouche fendue s’écarter davantage dans un sourire gargouille.

— Trois fois, mais j’ai travaillé surtout avec Fairbanks, je lui dois la moitié de mes engagements.

— J’aimerais que vous me racontiez tout cela, dit Lio.

— Vous aurez l’occasion de bavarder tout à l’heure, dit Reiner.

Ben plongea dans le coq au vin au Romanée-Conti et s’ébroua.

— Je me demande ce que je vais donner sous les projecteurs, où ça va se passer ?

Reiner but et passa à Sam la terrine de confit d’oie.

— Au sous-sol, dit-il, tout est prêt, le cameraman doit être arrivé.

Ben jeta un œil sur son aîné.

— T’as pas le trac, Sam ?

Sam reposa le squelette de son quatrième perdreau et s’en servit un cinquième.

— Je tremble, dit-il.

Lio termina une bouteille de Château-Margaux 1915 et regarda Reiner d’un air rêveur.

— Je me demande quelle combine tu es en train de manigancer...

Reiner lui sourit et lui tendit le Château-Petrus 1929.

— Je t’accorde que c’est un peu compliqué, mais je crois que nous allons bien nous amuser.

Laurence secoua ses boucles et posa sa main sur l’avant-bras fluët de Burt Sidmark.

— Et après tout, dit-elle, n’est-ce pas l’essentiel, Burt ?

Le vieil acteur hocha la tête avec force, vida son verre et annonça d’une voix grêle, avec un clappement de langue :

— Je n’ai jamais bu d’aussi bon vin, même chez Mary Pickford qui avait pourtant la plus belle cave d’Amérique avec celle de Boris Karlof.

L’œil de Lio s’alluma.

— Racontez-nous ça, Monsieur Sidmark...

Reiner repoussa son assiette de l’index et contempla les quatre hommes qui l’entouraient ; il s’estima satisfait : l’équipe était au complet.

VI

Bourrier arracha le téléphone au passage, lança de sa main libre trois feuilles manuscrites sur le bureau de la dactylo qui tapait en enragée sur une Remington mitrailleuse et hurla :

— Oui, merde, quoi, qu'est-ce que c'est ? Malgré le brouhaha, il comprit que c'était Chérotin et se tourna en furie vers les deux assistants qui s'engueulaient derrière lui.

— Vous allez la fermer, merde, oui ou quoi ?

Il recolla l'écouteur contre son oreille.

— Vas-y coco, je ne t'ai pas entendu... L'interphone crépita : « Monsieur Bourrier sur la deux, un appel en P.C.V. de Mexico. »

— Merde, grinça Bourrier, dans dix secondes, je me paye l'apoplexie...

— Répète encore Chérotin, c'est le bordel ici et je t'entends mal... Où es-tu d'abord ?

La voix à l'autre bout faiblit encore.

— Au Caire... dû faire un détour.

— Alors, parle bon Dieu, explosa Bourrier, où tu en es avec ton Sheik ?

Bourrier écouta et s'assit lourdement, une intense satisfaction subitement empreinte sur ses traits de jeune homme attardé.

— Fameux, dit-il, ça fait deux, Armstrong Carter a accepté aussi...

Chérotin continuait.

— Deux jours de parlote avec les chefs de tribus, enfin il fera le voyage, mais attention, tous frais payés, il veut un étage au Hilton et viendra avec sa suite, les deux favorites et les concubines, ça fera pas loin de 40 personnes...

Bourrier décolla de son siège.

— 40, mais bon Dieu, mais les mecs de la comptabilité vont m'arracher les yeux...

— C'est ça ou rien...

Entre deux respirations, Bourrier prit sa décision : c'était la première en Eurovision, Kléber Court ne pardonnerait pas un échec ou même un semi-échec. La présence du roi du pétrole du golfe Persique était indispensable.

— Ça va, c'est d'accord. Il est prévenu de la répétition ?

— Oui.

— D'accord. Salut Coco, rentre vite.

— Ciao.

Déclic.

Bourrier expédia une bourrade à la dactylo qui avala son stylo à bille.

— Ça y est, dit-il, on avait Carter, on a le Sheik, deux sur trois, c'est déjà bien... Il me faut les fiches les plus précises possible sur ces deux gars-là.

— Monsieur Bourrier sur la deux, en P.C.V. de Mexico.

Bourrier détala brusquement.

— Bon Dieu, ça c'est pour le troisième.

Il fonça sur l'appareil, tenta de rattraper une pile de dossiers, cracha son mégot de Gitane et fourragea dans ses cheveux poivrés.

— Bourrier, vas-y Coco, raconte vite...

Carlotin semblait hors de lui.

— Viendra pas, rien à faire... failli me faire flinguer.

Bourrier se sentit maigrir d'un coup et sa voix trembla.

— Mais enfin, c'est pas possible, tu lui as bien expliqué l'intérêt que cela représentait pour lui-même, pour ses affaires, pour...

— Rien expliqué du tout... impossible à joindre... deux gorilles avec des 45 jusqu'aux oreilles qui me foutent la courette, je rentre, salut.

— M'enfin... Coco.

Raccroché.

— Merde.

Ce salopard de Spinelli.

C'était à prévoir d'ailleurs, cela faisait vingt ans qu'il ne se déplaçait plus, jamais une interview, la dernière photo datait de dix ans...

Bourrier pivota sur le siège et se jeta en affamé sur un autre appareil.

— Passe-moi Grassi eu priorité, vite, c'est pour « Les plus ».

Il pianota rageusement deux mesures de « Cavalleria Rusticana » sur le dessus du bureau lorsque la porte jaillit à la volée et Husson, le deuxième assistant, s'encadra.

— Dassault demande s'il peut en être, il fait remarquer que ce n'est pas obligatoire de se limiter à trois.

Bourrier leva les yeux au ciel en une imploration silencieuse.

— Dassault ! Il gagne bien sa vie, mais s'il se pointe à côté du Sheik et de Carter, ils vont lui donner des sous pour finir sa semaine. Non, rien à faire.

— Même pour remplacer Spinelli, vous ne croyez pas que...

— J'ai dit non, tonna Bourrier, allô, c'est toi Coco ?

La porte se referma sur le sourire revenu de Bourrier.

— Écoute, y'a un pépin, Spinelli refuse. On pouvait s'en douter, alors il faut que tu me dégottes un autre type pour faire le troisième, je t'écoute.

— ...

— Non, impossible pour Rockefeller, c'est un homme politique et le patron ne veut pas d'histoires avec la Maison-Blanche, trouve autre chose.

— ...

Le poing de Bourrier sonna sur la table.

— Mais ils sont gagas les Rothschild ! C'est pas une émission sur le troisième âge que je fais, et puis leurs actions ont sacrément baissé, non, trouve autre chose.

Il y eut un silence que Bourrier meubla avec les 6 premières portées de « Guillaume Tell ». Il s'arrêta brusquement.

— ...

— Qui dis-tu ?

— Attends une seconde, je vais noter...

Il rafla un crayon et écrivit au dos d'une enveloppe froissée.

ATHENAGORE KOBINSKI.

Il se relut et demanda.

— Qui c'est çui-là ?

Son correspondant lui expliqua de qui il s'agissait en le submergeant d'une avalanche de chiffres, de flottes baleinières, de consortiums sidérurgiques, de revenus déclarés et non déclarés, ce qui revenait à dire que

Kobinski était, avant ou après Rockefeller ou Spinelli, l'une des fortunes les plus colossales du globe. De toute manière, aucune précision exacte ne pouvait être obtenue dans ce domaine, les sommes variant à chaque seconde avec les cotations en Bourse, les balances commerciales et les variations de monnaies.

— O.K. pour Kobinski, tu crois qu'on peut l'avoir ?

— ...

— S'il a déjà fait une télé italienne, il peut bien passer chez nous, ciao Coco, et merci.

Bourrier se replongea avec un soupir dans son bureau submergé par une meute de types dont il ne connaissait jamais très bien la fonction et qu'il soupçonnait d'être de sérieux glandouilleurs, habitués de bars et de couloirs. Il aboya deux ou trois fois, parvint à se faire libérer une demi-chaise et un quart de table, donna une quinzaine de coups de téléphone et s'effondra épuisé. Deux heures après : Kobinski en vacances dans un de ses châteaux du Val de Loire donnait son accord.

Un émir, un Américain, un demi-Grec, on devait pouvoir travailler avec ça. En tout cas, le plus gros était fait, les personnages étaient en place.

INTERMÈDE

Tout est prêt.

Kleber Court dort, sommeil sans heurts et sans problèmes, Bourrier l'a prévenu ce soir du refus de Spinelli, mais cela est sans importance, Kobinski vaut lui aussi son poids de diamants. Il sait que le questionnaire type est en train de se taper, que les spécialistes ont fait la chasse aux questions trop personnelles, trop directes... Il n'y aura pas de fausses notes, allons, ce sera un succès, une excellente émission. Kléber Court dort.

Ben relit la « Nuit d'Octobre ». Il est tard et la chambre est silencieuse. De temps en temps, ses lèvres remuent, martelant un alexandrin, il lève alors les yeux au plafond et reste rêveur un court instant.

Derrière la cloison, Sam et Lio jouent au Wung-Da, jeu khmer dans lequel les cartes changent de valeur suivant la position qu'elles occupent les unes par rapport aux autres. Sam gagne et sourit, Lio songe au petit film qu'ils viennent de tourner. Il est un peu déçu : cinq minutes à peine. Le vieux Burt a été impeccable. Lio pense qu'il aurait peut-être pu faire carrière dans le cinoche. Le seul bruit que l'on perçoit est celui des cartes jetées sur le tapis.

La nuit est calme.

L'extrémité de la Mallarmé s'éclaire brusquement et Reiner rejette lentement la fumée bleue qui monte dans le gris de la nuit.

Il fait bon sur ce balcon, Paris est en bas, tout proche, et sa rumeur s'est tue.

Il sait que tous les personnages sont en place. Dans quelques jours, ils vont s'ébranler, marcher, parler, courir, marionnettes dociles dont il tient toutes les ficelles.

Aucun sentiment de puissance en lui, dans la coulisse du drame qui va se jouer, il attend, sans crainte ni orgueil, l'instant précis où il faudra plonger dans la lumière crue des lampes survoltées.

Il fume, derrière lui, Laurence repose, sa tête enfouie au creux de son bras nu.

Reiner referme l'immense fenêtre et, sans hâte, desserre sa cravate dont les couleurs fondues tranchent sur le blanc phosphorescent du plastron.

La ville dort.

OceanofPDF.com

LIVRE II

ACTION I

OceanofPDF.com

I

Bourrier essuie en douce ses paumes moites sur le tissu de sa chemise et reboutonne son veston en creusant le ventre. Les types sont tendus ce soir, plus que d'ordinaire, même Jojo, à la trois, le caméraman le plus crasseux du marché commun, a mis un polo propre et une veste en tweed. Personne ne fume.

— Éclaire un peu derrière le fauteuil central... fais descendre... encore stop, ça va...

Sous les sunlights, Croissard parle avec beaucoup de déférence à Carter qui est à sa gauche et qui paraît très à l'aise. Une belle gueule ce mec, plus anglais qu'américain, le smoking doit dépasser la brique. Il est bronzé, de la nuance chocolat qui ne s'acquiert que sur les plages particulières et les ponts des yachts immaculés.

Sur la droite, Françoise s'occupe de Kobinski qui tend ses joues vers elle avec enthousiasme, la maquilleuse tamponne au kleenex les sourcils bordés de poudre.

Le Sheik n'est pas arrivé encore, mais il reste une bonne demi-heure.

Bourrier enjambe des câbles, pénètre sur le plateau et s'incline devant Armstrong W. Carter.

— Excusez-moi... Quelques recommandations à adresser...

Carter a un geste élégant et bon enfant. Malgré la chaleur, un glaçon surnage encore dans le verre posé près de lui.

Bourrier entraîne Croissard à l'écart des projecteurs.

— Alors, tu as bien compris ? Pas un mot sur le dollar, silence total sur le pétrole et rien sur la politique intérieure grecque.

Croissard ricane.

— Je sais ce qu'est un bon journaliste : c'est un type à qui on interdit de parler de tout et qui tient deux heures devant les micros.

Bourrier tapote l'épaule du collègue.

— Tu sais ce que je pense de tout ça... mais ce soir, c'est le gros morceau, alors sois prudent. Pour toi et pour moi.

Un brouhaha à l'entrée. Bourrier devine à travers les nuques et les épaules le voile blanc d'Ibn El Khamsas. Il y a des hommes avec lui, habillés à l'européenne, l'interprète et des gardes de corps. L'interprète est d'ailleurs parfaitement inutile, le Sheik a montré à la répétition qu'il parle admirablement le français.

Il reste un quart d'heure.

Bourrier sort, du monde dans le couloir. À la porte de la régie, il croise Kléber Court qui, lui aussi, est sur son trente et un.

— Ça ira Bourrier ?

— Ça ira Monsieur le Directeur...

Bourrier réprime l'envie de cracher son mégot de Gitane qu'il mâchouille depuis dix minutes et se trouve devant les cadrans de contrôle. En dessous de lui, par la paroi vitrée, il peut voir le plateau où il se trouvait. Kobinski a rejoint sa place, il plaisante avec Carter. Ce type pourrait faire l'émission à lui tout seul, il a un bagou fabuleux. Le Sheik est pris en main par Françoise.

Bourrier se tourne vers le régisseur.

— Alors, tu fais gaffe, hein ? Tu as le plan de l'émission mais il n'est pas sûr qu'ils respectent ce qui est prévu, alors ne me colle pas les films n'importe où... et puis ne prends pas trop Croissard, c'est pas lui la vedette, et...

Le régisseur pousse doucement Bourrier vers la sortie. C'est un vieux de la vieille, une gueule de terre-neuvas en pleine tempête au large du Cap Horn.

— T'occupe pas Bourrier, tu m'dis ça à chaque coup, on va naviguer droit devant, te casse pas le bonnet.

Bourrier descend, tousse dans la fumée de cigare, regarde sa montre et pique une suée.

Quatre minutes et demie.

Sous les faisceaux des projecteurs, dans le blanc cylindre de lumière, les trois hommes sont à présent installés. Carter à droite, très décontracté, ses vernis accrochent la lumière. Au centre, le Sheik ; vêtu de blanc, les mains brunes posées sur les accoudoirs, impassible. Sur la gauche, Athanagore

sous pression avale des tonnes de salive, grenouille en habit qui va bondir dès le signal du starter.

En face d'eux, Croissard attend, remuant des feuilles.

Bourrier pose la paume de sa main sur le cameraman de la trois. Le type se retourne et montre du menton les trois silhouettes.

— Ça fait un paquet de fric, hein M'sieur Bourrier ?

Il manœuvre sa caméra comme une 12-7 et cadre en plan américain sur les invités.

— Tacatacatatacata, murmure-t-il.

— Calme-toi dit Bourrier, c'est pas un western. N'insiste pas trop sur Kobinski hein, il deviendrait vite obsédant, s'il parle trop, file un panoramique sur les deux autres et abuse du zoom, pour une fois qu'on a des rupins, sers-les en gros plans, c'est pas tous les jours qu'on contemple du milliardaire.

« Les personnes extérieures à l'émission sont priées de quitter le studio, il reste deux minutes. »

Le haut-parleur se tait. Quelques silhouettes s'éloignent en direction des rideaux qui masquent la porte de fer qui va être fermée.

Bourrier jette le dernier coup d'œil du maître : l'éclairage est au poil. Il se colle sur la une et manœuvre le lourd chariot qui tourne et vient se placer au centre. Les hommes mettent les écouteurs.

Une fois de plus, la voix résonne, c'est celle de régisseur là-haut.

« Monsieur Kobinski, pourriez-vous vous déplacer de 5 centimètres sur la gauche ? Lorsque vous vous tournez vers l'opérateur, on ne vous entend pas. »

Kobinski obéit et dit :

— Ça va comme ça ?

Sa voix paraît ridiculement faiblarde, dérisoire à côté de celle jaillie des haut-parleurs.

« Ça ira merci. »

Il y a quelques secondes de silence total et la voix sereine résonne pour la troisième fois.

« Indicatif sur l'antenne, c'est à vous. »

Carter regarde le plafond, indifférent, le Sheik lorgne ses bagues, seul Kobinski fixe l'écran de contrôle.

Bourrier empoigne la manivelle et prend du champ. Dans le mouvement, ses yeux accrochent son poing net et s'arrêtent sur les aiguilles.

20 h 30.

De l'index, Reiner enclenche la première et démarre silencieusement. Il est en habit. Près de lui, Ben regarde les lampadaires défiler. Derrière, Sam et Lio ont les yeux fixés sur l'écran télé.

— Générique, dit Sam.

Reiner ne répond pas. Il a tout le temps ; à cette heure il y a peu d'encombrements et l'avenue Foch est presque déserte... Il fume une Heredia sans filtre. Les troncs des marronniers s'enfoncent dans l'ombre.

Clignotant.

Il tourne rue de Longchamp.

— Comment ça marche ?

Lio mâchouille un chewing-gum et crache par la portière avant de répondre.

— Croissard a l'air tendu, les trois autres sont à l'aise, l'amerlo surtout est en pleine peau.

Ben grogne quelque chose que Reiner n'entend pas.

— Monte le son, dit-il.

« ... question que je ne pouvais pas ne pas vous posez, vous vous en doutez bien ; Monsieur Kobinski, je vous la pose directement, brutalement peut-être : comment vous, fils d'un petit épicier d'une île des Cyclades, êtes-vous devenu l'un des hommes les plus riches du monde ? »

Kobinski démarre mais sa voix est couverte par le rire de Sam. D'un coup d'œil dans le rétro, Reiner regarde le mastodonte qui lui bouche la lunette arrière.

— Ça m'étonnerait qu'il parle des fusils en pièces détachées qu'il a vendus aux Roumains en 43...

Reiner jette le mégot par la portière.

— Il est devenu riche parce qu'il ramassait les trognons de pommes devant le magasin paternel et, avec les sous que son papa lui donnait pour

ce travail, il a acheté sa première usine en Turquie, ce qui lui a permis de démarrer dans la vie...

Lio écoute la télé et se met à rire à son tour.

— C'est à peu près ça, sauf que ce ne sont pas des trognons de pommes mais des pépins de pastèques.

« ... et avec l'argent que me rapportaient ces pépins dont tous les insulaires sont friands, je fis mes premières économies. »

Croissard a un sourire réticent qui a du mal à rester sur sa bouche.

« Monsieur Kobinski, le Sheik Ibn El Khamsas nous a dit tout à l'heure que sa fortune était due à la fois aux richesses du sous-sol de son pays, dont nous bénéficions tous chaque fois que nous mettons de l'essence dans notre moteur, et de plus, à l'héritage transmis par l'Émir son père et qui lui a été légué en tant qu'héritier direct, cet héritage se composant de palais dans le désert, troupeaux de chameaux, tribus versant des impôts, etc. Si nous comprenons pourquoi le Sheik est aujourd'hui un homme riche, nous ne voyons pas si bien comment vous, Monsieur Kobinski... »

— Doucement, doucement, siffle Bourrier, pas si fort, ne le braque pas, laisse-le venir, lâche du fil, donne du mou, tout doux petit, tout doux...

Kobinski se tortille, embarrassé, son regard rencontre celui de Carter et c'est l'Américain qui répond.

— Je comprends que Monsieur Kobinski ait du mal à expliquer, je crois que j'en aurai moi-même lorsque je passerai à l'interrogatoire...

Rires et sourires.

Bourrier s'éponge d'un revers de main : allons, c'est bien parti, touchons du bois.

— C'est que, poursuit Carter, il y a une chose que le public ignore, c'est le sens réel que contient un mot qui est je crois, pour Kobinski et pour moi-même, le mot clef de notre réussite : c'est le mot « Affaires ».

Kobinski rebondit sur son siège.

— Voilà, dit-il, c'est exactement... je remercie Monsieur Carter, et... oui voilà, on fait des affaires et on est riche, très riche, très vite et...

— Un moment, coupa Croissard, est-ce qu'une affaire suffit à rendre un homme riche ?

— La moitié d'une peut suffire, murmure Reiner.

Le volant tourne dans ses mains, il se trouve place du Trocadéro et n'a pas dépassé le 40. La limousine roule sans heurts, sans un son.

Lio touche l'épaule de Ben.

— Eh, dis donc, p'tit père la Province, la tour Eiffel sur ta gauche, ça te plaît ?

Ben ne se donne pas la peine de hausser les épaules.

— Pauvre mec, dit-il.

La Seine, parallèle à eux, se noie sous le poids des péniches, noire de nuit et de gasoil.

— Ce n'est peut-être pas indiscret de nous donner un exemple : Monsieur Armstrong Carter nous a dit, fort justement d'ailleurs, que les personnes n'étant pas du métier ignorent totalement le sens du mot « affaire », je pense alors qu'il serait bon pour les téléspectateurs...

Le Sheik parle d'une voix maigre, la voix d'un homme qui ne s'adresse qu'à des hommes inclinés, pétrifiés d'attention et de respect.

— Une affaire, dit-il, est quelque chose qui viens vers vous, on ne va pas la chercher. On reçoit un message et...

Kobinski a une mimique éloquente : il n'est pas d'accord.

— C'est vrai pour vous, on vient vous apprendre qu'un nouveau puits a jailli dans le désert, alors la Shell ou B.P. ou n'importe qui vient vous offrir des dollars par pétroliers, mais ce n'est pas toujours aussi facile...

Kobinski continue. Le visage du Sheik s'est fermé. Il ne répondra pas. Depuis son arrivée, il n'a pas regardé une fois le Grec, il y a chez le vieillard des sables une antipathie viscérale pour son voisin.

Carter, à son tour, coupe Kobinski.

— Écoutez, dit-il, je crois que nous tournons autour du pot, le public attend de nous des chiffres, des faits ; pour répondre à votre question, Croissard, je vous dirai qu'il y a... cinq ans environ... j'ai fait une affaire qui m'a rapporté... disons huit cents millions de vos anciens francs.

Bourrier exulte ; ça passe, ça passe bien, ils s'accrochent un peu mais pas trop et l'Américain surtout fait un malheur : direct, sympa, il sort des chiffres, c'est bon ça coco, c'est très bon.

— Et cela vous a demandé combien de temps ?

— Quatre minutes.

Silence ; Croissard semble secoué mais se reprend.

— Huit cent millions en quatre minutes...

— Oui, dit Carter, voilà ce que peut être une affaire...

Rire étouffé de Kobinski.

— Je ne citerai pas d'exemples personnels, mais j'ai des amis qui ont perdu le double en moitié moins de temps...

Carter sourit avec condescendance.

— C'est exact, il y a dans les affaires plus de mauvaises que de bonnes...

— Tout de même, dit Croissard, comment avez-vous fait pour...

Le bracelet-montre d'Armstrong Carter accrocha la lumière.

— Cela serait vraiment très long à expliquer, nous recevons des informations et, à partir de ces informations, nous avons parfois des décisions à prendre, très rapides.

Lentement, le Sheik caresse le voile blanc qui protège sa nuque.

— Si je puis me permettre... je ne suis pas toujours d'accord avec les méthodes expéditives des hommes d'Occident, je croirais plus volontiers aux décisions longuement mûries, mais je pense qu'en effet, l'information nous est nécessaire. Un homme bien informé est déjà un homme riche, mais il faut être riche pour être bien informé.

Croissard semble un peu perdu et croise les genoux, signe apparent de décontraction, mais qui traduit chez lui la nervosité montante.

— Mais de quel genre d'informations voulez-vous parler ?

Kobinski est le plus rapide.

— Difficile à expliquer : cela va du renseignement financier, monétaire, à l'actualité politique en passant par une indiscretion qui nous permet de savoir qu'à l'autre bout de la planète, un de nos concurrents a des ennuis familiaux.

Croissard jette un œil sur l'écran qui est rempli par le Sheik, et se mouche en 2/10^e de seconde.

— Pensez-vous que votre rôle financier, économique, politique peut-être, dans chacun de vos pays respectifs, soit absolument nécessaire ?... Je formule mieux ma question : les gens de votre sorte sont-ils indispensables ?

Pont d'Iéna.

La limousine traverse le fleuve, longe les balustrades de pierre grise et s'arrête au feu rouge.

L'air qui entre par la portière baissée est tiède, le ciel au-dessus des toits a des lueurs de néon framboise.

— Les montres, dit Reiner, 20 h 42.

Les quatre chronos ont jailli des manchettes. Les cadrans trouent l'épaisseur de la nuit de leur cercle phosphorescent.

Trois minutes, murmure Sam.

Avant le passage au vert, Reiner lâche le volant et enclenche le chargeur du Strawberry dissimulé sous l'imperméable.

Vert.

L'auto prend la courbe et la rue s'ouvre devant elle, déserte. Les toits des voitures brillent d'humidité. Reiner s'immobilise sur le boulevard.

Les quatre portières claquent ensemble.

De front, les quatre hommes traversent la chaussée.

20 h 44.

Ils avancent côte à côte. Il n'y a aucun vent et le bruit de leurs semelles semble monter jusqu'aux toits.

O.R.T.F.

Ils pivotent ensemble et entrent avec le synchronisme d'un numéro de music-hall, écartant les portes vitrées.

« Renseignements. »

Le préposé a une pile de Buck John sous le comptoir. Il en est au n° 147, celui où les Cheyennes déchargent les wagons d'eau de feu et de Winchester qu'un grand salaud de visage pâle leur refile pour qu'ils attaquent les...

— Studio douze, s'il vous plaît ?

Le type émerge de ses Indiens et lève un œil sur le visage dans l'ombre. Il ne devine que le plastron immaculé d'une chemise. Un type en habit, ça peut être un pont, il faut se méfier, ils sont quatre.

— Il y a une émission en direct en ce moment et on ne peut pas...

— Studio douze, s'il vous plaît ?

La voix n'a pas bougé d'un octave. Inexplicablement, le préposé se sent mal à l'aise.

— Au fond du couloir central, escalier A, mais il y a une émiss...

Les quatre silhouettes sombres ont déjà disparu dans la direction qu'il vient de leur indiquer. Lentement, il retourne à ses Cheyennes, mais l'attention n'y est plus...

Reiner et les trois frères ont atteint le sommet de l'escalier. Il y a un numéro au-dessus de la lourde porte bleue : 12.

20 h 45.

Au-dessus de l'épaule de Kléber Court, l'ambassadeur se penche. L'odeur de l'after-shave se mélange pour un bref instant à celle du whisky qu'il tient à la main.

— Très bon, l'Émir est impérial, vraiment très spectaculaire, Croissard devrait davantage le mettre en valeur, c'est la richesse orientale opposée à...

Le verre se brise sur le tapis. Kléber Court se lève, horrifié.

20 h 45.

Croissard rit avec Armstrong qui enchaîne.

— Il est évident que nous pourrions avoir de fastueux trains de vie, mais le drame est que, pouvant l'avoir, nous n'avons plus guère envie de nous l'offrir.

Le Sheik esquisse un signe de dénégation poli.

Croissard se tourne vers lui.

— Vous ne semblez pas du même avis que votre...

Le Sheik ne bouge plus, semble brusquement aussi immuable que ses déserts de sable et Croissard éprouve la plus étrange sensation de sa vie.

Sur le plateau d'un studio de télévision, devant l'Europe entière, quelqu'un vient de lui taper amicalement sur l'épaule.

Croissard se retourne.

20 h 45.

Le type est gigantesque, un masque cache le haut du visage, il semble sourire.

Le regard de Croissard file vers les caméras. Il y a un autre malabar derrière Bourrier livide. Par réflexe, Croissard lève les yeux vers la régie : il y a un troisième costaud qui le regarde derrière une sorte de loup de soie noire.

Mais le pire c'est le quatrième, il a un flingue abominable et il sait le tenir ; il s'avance, pénètre sous les projecteurs et Croissard s'écroule d'émotion : il vient de s'apercevoir, sur l'écran placé près de lui, que l'émission continue, les caméras enregistrent toujours.

— Excusez-moi.

Reiner, d'un tour de main, débarrasse Armstrong de son micro portatif et se tourne vers Bourrier.

— Cadre sur moi.

Incapable de réfléchir, le réalisateur obéit.

Sous le masque de taffetas bleu nuit, les traits sont impénétrables.

— Ne quittez pas vos postes, mesdames et messieurs, l'émission continue, il est même probable qu'elle durera une grande partie de la nuit. Nous avertissons en effet les techniciens et les responsables de l'Office que, si par un moyen quelconque, nous disparaissions des écrans, cela déclencherait le massacre immédiat des invités de ce soir. Mais, avant de poursuivre, je tiens à vous présenter mes équipiers.

Travelling, Reiner disparaît du champ et Sam apparaît. On le voit murmurer quelque chose que personne n'entend. La trois le quitte et pique Ben près de la porte, sentinelle gigantesque qui incline légèrement le buste lorsqu'il se voit filmé. Reiner réapparaît.

— Et à présent, dit-il, je vais vous expliquer en quelques mots ce qui va se passer.

Pour six cents millions de téléspectateurs, la nuit la plus longue de l'histoire de la Télévision va commencer...

II

Ceux qui étaient devant leur écran allèrent chercher ceux qui n'y étaient pas, il y eut des milliers de coups de téléphone et les standards se bloquèrent, les vendeurs d'appareils rouvrirent leurs boutiques et allumèrent les postes, la foule se rua contre les vitrines ; dans toutes les capitales européennes, personne ne dormit. Les ambassades américaine, grecque, et le consulat de l'émirat de Khamsas alertèrent immédiatement leurs gouvernements.

De toutes les casernes parisiennes, des voitures blindées et des cars de C.R.S. partirent en direction de la rue Cognacq-Jay. Des statistiques démontrèrent par la suite que, pendant les dix premières minutes, une bonne moitié du public crut à une plaisanterie, à une émission surprise. Certains même prétendirent reconnaître des acteurs sous le masque des gangsters.

L'Europe entière se figea, fascinée devant les écrans.

Seule la caméra quatre tourne. Sam a groupé les techniciens de plateau d'un claquement de doigts.

— Vous travaillez comme d'habitude, ça peut durer toute la nuit, je n'en sais rien. Vous êtes des garçons intelligents, vous ferez comme je vous dis, sinon, celui qui fait le petit désobéissant, je le mange.

Les types le regardent, impressionnés par la montagne de muscles que représente l'individu.

Celui qui mitraillait tout à l'heure les invités prend son courage à deux mains et questionne en montrant Carter, le Sheik et Kobinski debout dans un angle de la salle.

— C'est après eux que vous en avez ? C'est pour la rançon ?

Sam met sur ses lèvres un index du volume d'une banane double.

— Chut, dit-il. À vos postes. Faites-moi de belles images.

Les cameramen reviennent ; chez ces hommes, il y a à présent une sorte de jubilation : celle qu'éprouve tout témoin et semi-acteur d'un événement exceptionnel.

Des bruits étouffés à l'entrée. Sam ne bronche pas, c'est le boulot du petit frère.

Ben regarde venir le courtaud rougeaud qui se rue sur lui.

— Bande de voyous, de salopards...

Le courtaud s'élève, plane parallèle au sol, maintenu par le bras tendu de Ben.

— Calme, pépé, on n'est pas là pour jouer.

Le gros s'étrangle, bat des ailes, sent la poigne de fer qui le maintient en l'air et, plus que les mots, c'est cela qui l'apaise.

Doucement, Ben le pose à terre. Maugréant plus discrètement, il se perd au milieu des autres.

Ils sont une quinzaine dont les deux gardes de corps du Sheik, ce sont les plus calmes. Leurs deux coups-de-poing américains et les cordelettes d'étranglement sont dans la poche de Sam. Le plus brun a le poignet endolori, l'autre n'a pas tenté de se défendre.

C'est Lio qui a eu le plus de mal, le Terre-Neuvas a voulu jouer les gros bras d'entrée et saborder le travail. Lio a dû placer une manchette gentille mais ferme, le Terre-neuvas a rebondi sur trois parois avant de s'écrouler sur les cadrans de commande.

Lio a fixé les six techniciens paralysés.

— Régisseur adjoint ?

L'un d'eux s'est détaché et a flûté.

— C'est moi.

Lio n'a pas été bavard.

— T'as des gosses ?

— Trois.

— Alors comme tu veux les revoir, tu vas continuer à bosser et tes copains aussi.

Depuis, tout à la régie fonctionne au petit poil.

Sur le plateau, Reiner a fait rasseoir les trois hommes et a pris la place de Croissant qui a des difficultés à récupérer et s'est assis par terre sur la moquette.

Charitable, Sam lui offre une cigarette que, machinalement, le journaliste accepte.

Carter fume mais il tire trop souvent sur sa cigarette. Kobinski ferme les yeux. Le Sheik regarde à présent toute chose comme une pierre dans le désert.

Reiner a posé le Strawberry près de lui. Il parle.

— Je m'adresse avant tout aux personnes qui ont un intérêt direct à voir maintenir en vie les trois invités de cette émission et, en particulier, aux gérants des différentes banques qui leur appartiennent.

J'ai fixé leur prix respectif à un milliard de nos francs actuels. Dès que cette somme sera réunie pour l'un d'entre eux, elle devra être apportée au studio douze. Mon ami la réceptionnera et le prisonnier sera relâché sur-le-champ. Pour rendre les choses plus rapides, nous accepterons toutes les monnaies, des barres, des lingots, même des napoléons. Il est actuellement 20 h 50, je donne aux intéressés dix heures maximum pour réunir la somme. Si donc demain matin à 7 h 10 aucune somme n'a été versée, Messieurs Carter, Kobinski et le Sheik seront abattus. Durant ces dix heures, nous garderons l'antenne.

« Il est évident que toute tentative d'irruption dans le studio coûterait la vie à ces trois hommes. De même, si nos images disparaissaient des écrans, cela équivaldrait à leur arrêt de mort.

« Pendant que nous attendons, je pense que le plus simple est de continuer l'émission comme si rien ne s'était passé, Monsieur Croissard, reprenez votre place.

Le meneur de jeu, stupéfait, flageole jusqu'à son siège qu'il contourne et s'assoit sur le skaï moelleux comme sur une mine antichar.

— Je crains de... de ne plus être capable...

Reiner sourit et, du canon de l'arme, esquisse un geste indulgent.

— Je comprends votre émotion et, si vous le permettez, c'est moi à présent qui vais poser les questions, si vous m'autorisez à tenir votre place.

La politesse glaciale du ton frigorifie Croissard qui s'écarte des caméras et reflue hors champ.

Reiner se tourne vers Kobinski dont la paupière tombe à intervalles réguliers.

— Monsieur Kobinski, votre anecdote sur les graines de pastèque était émouvante, mais est-il exact que, durant la guerre, vous ayez livré aux troupes allemandes combattant sur le front russe, en particulier à la division

Gross Reich, des tubes de Panzerfaust que vous faisiez fabriquer en Pologne occupée, par des déportés politiques opposés au régime hitlérien ?

Silence. La paupière tombe et se relève à un rythme de plus en plus accéléré.

— Monsieur Kobinski, je suppose que si vous êtes venu à la télévision, c'est pour dire toute la vérité.

La langue du Grec semble plus volumineuse que sa bouche.

— Je ne me fais pas interviewer par un gangster qui...

— Une dernière question, Monsieur Kobinski : comment expliquez-vous que tous les mouvements révolutionnaires clandestins de votre pays vous aient condamné à mort ?

La paupière s'immobilise.

— Ce sont des exaltés, des utopistes, des... des rebelles... ils ne peuvent pas supporter la réussite individuelle et de plus, je n'ai jamais caché mes appartenances et le soutien que j'apporte à des partis d'extrême droite, je n'ai pas à rendre compte ici de mes actes.

Reiner l'abandonne et se tourne vers le Sheik.

Celui-là donne l'impression qu'il ne parlera plus jamais de sa vie, un filet dédaigneux coule des prunelles mi-closes.

— Avant de réussir dans les pétroles, noble vieillard, on s'était déjà fait une jolie pelote avec la contrebande et les ventes d'esclaves, à ce que je me suis laissé dire ?

Armstrong Carter part en croisade :

— Vous n'avez pas le droit d'insulter un homme qui offre devant le danger...

— Je ne vous ai pas demandé d'intervenir, Carter, si vous vous sentez en veine de paroles, vous aurez tout loisir d'intervenir lorsque ce sera votre tour.

Reiner revient au Sheik.

— Il y a cinq ans, vous avez eu pas mal d'histoires avec la découverte, par un journaliste suédois, de quatorze de vos ennemis personnels empalés sur la place publique de votre capitale ; la révélation de ce supplice médiéval ne semblait pas vous plaire, combien lui avez-vous offert pour se taire ?

Le Sheik se tourne avec mépris, offrant son profil à la caméra.

— Quinze mille dollars exactement, continue Reiner, c'est ce que l'on a trouvé sur son cadavre repêché par une dragueuse dans un des ports de la mer Rouge. Vous vous taisez toujours ?

Lentement, les lèvres scellées du vieux chef se séparent et lancent en arabe la vieille malédiction tribale : « Que tes fils fécondent ta mère et que le produit de leurs amours soit à la fois ton père et ton petit-fils. »

Reiner sourit et réplique en arabe : « Et que tous les chameaux du brûlant désert te sodomisent jusqu'à ce qu'Allah coupe le fil de tes jours. »

Le Sheik sursaute violemment et, pour la première fois, regarde son kidnappeur.

— Qui es-tu pour parler notre langue ?

Reiner allume une cigarette dont il cache la marque aux caméras pour éviter la publicité clandestine.

— Un voyageur, dit-il.

Armstrong Carter semble impressionné lui aussi. Imperceptiblement, sa cravate se desserre et, malgré la poudre, la sueur commence à couler sur ses joues.

— Écoutez, dit-il, vous devez comprendre que vous ne vous en sortirez jamais, vous devez vous douter que l'immeuble est entièrement cerné, que vous n'avez aucune chance de vous en tirer vivant... À supposer que la rançon vous soit versée...

— Elle le sera, d'ailleurs vous allez vous-même donner des ordres en ce sens, vos chargés de pouvoir doivent être devant leur poste, alors, demandez d'apporter le fric.

— Jamais, lance Kobinski.

Reiner se tourne vers lui et le cache-flammes de Strawberry miroite sous le projecteur latéral.

— Alors, Monsieur Kobinski, donnez-leur l'ordre de ne pas apporter l'argent.

Athanagore pique une sueur subite.

— Allez-y, poursuit Reiner, vous avez l'air en veine d'héroïsme, alors continuez sur votre lancée et dites à haute et intelligible voix : « J'interdis que l'on apporte l'argent de ma rançon. » Allez-y, on vous écoute.

Le Grec se dresse à demi et retombe, s'essuyant le front de sa manche.

— Quelle chaleur, murmure-t-il.

— Je vous autorise à enlever vos vestes, dit Reiner, nous avons encore des heures devant nous.

Sans un mot, Carter obéit. La chemise immaculée brille et, malgré la soixantaine proche, il ne présente pas le moindre soupçon d'empatement.

Reiner tend son index vers les deux autres.

— Vous pouvez, l'un et l'autre, faire ce que Monsieur Kobinski vient de ne pas faire, c'est-à-dire demander à vos différentes banques de ne pas casquer. Alors ?

Carter cherche nerveusement une cigarette et jette le paquet vide.

Le Sheik se tait également.

Reiner regarde la caméra.

— Je m'adresse ici aux différents fondés de pouvoir et leur fait remarquer que Messieurs Kobinski, Armstrong Carter et Ibn El Khamsas ne leur donnent pas l'ordre d'apporter l'argent mais ne leur donnent pas non plus l'ordre de ne pas l'apporter.

Carter, écarlate, saute sur ses pieds et fonce vers Bourrier.

L'index de Sam s'enfonce dans l'ombilic du milliardaire qui gémit et recule.

— Attention, dit Reiner, un peu plus vous alliez sortir du champ.

Carter revient, tremblant de rage.

— Et si nous décidons, Kobinski, le Sheik et moi, de donner réellement l'ordre de ne pas apporter la rançon, vous nous tuez évidemment ?

— Évidemment.

— Et vous savez très bien qu'à ce moment-là, vous ne sortirez pas vivants de cette pièce, que vous êtes cernés de toutes parts et que...

— Exact, coupa Reiner, vous serez responsables d'une assez belle fusillade, le plus dommage c'est que vous ne serez plus là pour la voir.

Kobinski trépigne et boxe le vide.

— Mais qu'est-ce qui vous fait croire que je puis disposer d'une somme aussi énorme, qu'est-ce qui vous fait croire que je suis aussi riche que vous le pensez ?

Reiner pointe un doigt vers le sol.

— Si vous n'étiez pas très riche, vous ne seriez pas là ce soir, Kobinski, à moins que vous ne vous soyez trompé d'émission.

D'un coup de poignet, Kobinski arrache son col. Pour la première fois, il oublie les caméras.

— Je peux certifier que si vous sortez tous les quatre vivants de cette salle, mes amis vous le feront payer, je vous ferai trancher la gorge comme des porcs...

— Tst, tst, tst... Tout le monde sait que vous êtes un trafiquant et un escroc, ne vous transformez pas en futur assassin.

Kobinski commence à hululer lorsque Reiner l'arrête.

— Doucement Kobinski, pas de crise de nerfs, gardez de la tenue, vous avez sans doute plus de spectateurs ce soir qu'aucune vedette n'en a jamais eu, alors soignez un peu votre personnage.

Carter s'est levé à son tour.

— Je voudrais marcher, ma jambe s'ankylose, c'est une ancienne blessure de guerre.

— Allez-y, mais ne sortez pas du plateau.

Carter commence un lent va-et-vient.

— Au fait, dit Reiner, nous n'avons guère parlé de vous... vous avez des affaires un peu dans tous les domaines mais comment avez-vous démarré dans le business ?

Carter s'arrête au centre devant l'écran de contrôle où il se contemple, un peu lassé. Lentement, il lève ses deux mains et les agite.

— Avec elles, dit-il, avec elles seules.

Carter a recommencé à déambuler. Reiner croise les jambes.

— Si vous le dites, je vous crois, bien que cela infirme mes renseignements.

Carter stoppe. Une mèche s'est détaché du pli gominé et balafre le front d'une ligne sans grâce.

— Et que prétendent vos renseignements ?

— Qu'en 1943, vous n'aviez pas un rond lorsque vous êtes parti à la guerre, vous étiez à ce moment-là assistant à l'université de Yale. Lorsque vous revenez moins de deux ans plus tard, vous achetez une chaîne de supermarchés ; qu'est-ce qui s'est passé pour que vous ayez brusquement tout ce fric ?

Carter hoche la tête avec un sourire attristé.

— Vous apportez des affirmations sans preuve, sans témoin, qui peut vous croire ?

— Vous avez toujours agi de telle façon qu'il n'y ait ni preuve, ni témoin mais êtes-vous sûr d'avoir toujours réussi à les supprimer ?

Ils se regardent. Carter est un battant, il n'a rien d'un jeune garçon impressionnable, mais là, il se retire nettement, noyant sa défaite dans un haussement d'épaules.

— Tout cela ne veut rien dire, murmura-t-il, nous sommes au centre d'une véritable histoire de fous...

Reiner le suit encore un instant des yeux et c'est Kobinski qui prend brusquement la parole.

— Puisque nous sommes prisonniers, dit-il, le mieux est d'oublier tout cela et de dormir. Cela évitera ce vilain jeu de questions oiseuses qui n'ont d'autre but que de tourner en ridicule des hommes qui peuvent mourir d'un instant à l'autre.

— Vous pouvez offrir à l'Europe le spectacle de votre sommeil, je n'y vois pas d'inconvénient, dit Reiner, vous pouvez défaire vos chaussures, j'ai l'impression que vos chevilles gonflent.

Brusquement, le Sheik tourne la tête vers les caméras et lance une courte phrase en arabe.

— Si vous m'autorisez à traduire, dit Reiner, je peux le faire facilement. Le Sheik Ibn El Khamsas vient de donner l'ordre d'apporter l'argent le plus rapidement possible.

Kobinski, qui s'engonçait dans le fauteuil profond, sursaute et se rue sur le Sheik.

— Pourquoi avez-vous dit cela ?

Reiner passe un doigt précautionneux sur son masque.

— Parce que le Sheik a le courage de faire ce que vous mourrez d'envie de faire vous-même depuis le début.

Kobinski tourne au vert tendre.

— C'est faux, je ne donnerai pas cet ordre parce que je ne céderai pas devant la menace.

Carter s'est rassis, a déboutonné sa chemise et fourrage dans sa poitrine.

— Nous avons tort de nous entêter, Kobinski, moi aussi je demande à Brice, Gary et aux autres d'apporter l'argent le plus vite possible. Cela

devrait se faire rapidement en passant par notre agence de Paris.

Kobinski le contemple, hébété.

— Mais enfin, pourquoi cédez-vous aussi facilement ?

Incapable de continuer, il laisse tomber ses bras entre ses jambes.

— Je vais vous aider à comprendre, dit Reiner, le Scheik a saisi le premier, Carter ensuite ; vous êtes le seul à ne pas vous être encore rendu compte que nous ne pouvons sortir, mes amis et moi, qu'en emmenant un otage avec nous.

— Lequel ?

— Celui dont la rançon arrivera en dernier, c'est évident.

Kobinski essuie ses paumes poisseuses sur son pantalon. Sa paupière retombe et il lance vers l'objectif qui le filme : « Apportez l'argent. »

— Voilà, dit Reiner, vous voyez que nous y sommes arrivés, le tout est d'avoir un peu de jugeote. Et maintenant, qui va gagner la course, lequel d'entre vous va être libre le premier ? C'est pas tous les soirs qu'il y a autant de suspense à la télévision.

— Je voudrais sortir, dit Carter, un besoin.

— Désolé, dit Reiner, il va vous falloir ravalier vos envies. Si c'est pour pisser, vous tournez le dos aux caméras mais restez sur le plateau, je ne prends pas de risque.

Carter prend une couleur brique.

— Vous me paierez ça.

— Ça m'étonnerait.

De la porte. Ben brandit un papier.

— Pour toi. Des types l'ont glissé sous la porte.

Reiner se lève, passe entre la deux et la trois, prend le papier, le lit et le froisse.

Retour sur le podium.

— Je viens, dit-il, de recevoir une proposition émanant des autorités françaises qui, se sentant responsables de la mésaventure arrivant à leurs hôtes de marque, proposent de les échanger contre trois personnalités importantes, dont celle du directeur de cette maison et celle de monseigneur l'Archevêque de Paris, avec leur plein accord, bien entendu.

Il se tourne vers les otages.

— Je suppose que vous avez à cœur de remercier ces gens pour leur magnifique dévouement...

Silence.

Le premier, Kobinski grimace. Il tient dans sa main droite son pied gauche dont il masse avec tendresse, à travers la chaussette de soie, le gros orteil comprimé trop longtemps par l'escarpin étroit.

— Cela veut dire que vous n'acceptez pas l'échange ?

On sent qu'il y a au fond de la voix grailonneuse une déception intense.

Cette tonalité n'a pas échappé au Sheik qui toise le Grec, impitoyablement dédaigneux.

— Vous préféreriez être remplacé, n'est-ce pas ?

Kobinski fait front, veines gonflées.

— Et vous, vous ne préféreriez pas ? C'est parce qu'on vous regarde que vous crânez ? Vous avez honte de dire que vous avez la trouille ? Tous ceux qui nous regardent se doutent parfaitement que vous crevez d'envie de voir un archevêque ou n'importe qui à votre place.

— Chien, siffle El Khamsas, que tous les chameaux du brûlant désert...

Reiner lève une main apaisante.

— Du calme. Faites attention, Kobinski, évitez dorénavant les alentours de la mer Rouge où vous allez vous trouver empalé sur une place publique.

Carter se dandine et manifeste à la fois les signes d'une réprobation profonde et d'une intense envie d'uriner.

— Quel spectacle vous offrez, Messieurs...

Kobinski se déchaîne.

— Parce que vous, vous avez de la tenue, rien ne vous trouble jamais, hein ? vous avez la classe parfaite, la distinction, le sang-froid, non mais sans blague ; regardez en ce moment, la peur vous sort par tous les pores.

— Sale juif, braille Carter, je vais te foutre mon poing sur ta gueule de porc...

L'émir crache par terre et s'installe en tailleur près du micro central.

Du fond de la salle, la voix de Ben retentit à nouveau.

— Du courrier...

Reiner s'empare de trois feuilles et lit à haute voix la première :

« La maison « Zéphirin-tout est bien » est heureuse d'apporter sa modeste contribution à la libération de l'une des personnalités au choix sous la forme d'un chèque de 100 francs. Chez Zéphirin, les meilleurs prix, les meilleurs produits, vous qui cherchez... »

Reiner s'interrompt et hausse la voix vers Ben.

— Tu en as beaucoup comme ça ?

— Ça a l'air d'arriver rapidement...

Reiner se plante devant la trois en position de speaker annonçant une cérémonie commémorative.

— Je demande aux forces de police, actuellement massées autour de l'édifice, d'interdire à toute personne d'entrer, à l'exception bien entendu de celles qui apporteront l'argent de la rançon. Soyez vigilants.

À la régie, Lio se marre. Il se familiarise de plus en plus avec les divers appareils et passe une excellente nuit.

Reiner parcourt rapidement le deuxième papier et lève les yeux.

— Nous nous excusons, déclare-t-il, mais il nous est impossible de procéder à des échanges de personnes et surtout pas avec des personnalités politiques appartenant ou n'appartenant pas à la majorité ; cette émission improvisée n'est pas une tribune électorale, je demande donc instamment à Messieurs Tomasini et Servan-Schreiber de bien vouloir rester chez eux et de se mêler de ce qui les regarde.

Il fait le geste de la main pour éloigner les caméras de lui et cadrer sur les prisonniers.

Carter pris dans le zoom grossit jusqu'à ce que son visage seul emplisse l'écran.

Avec un mouchoir humide, il essuie ses tempes ruisselantes.

— Bon Dieu, ahane-t-il, vous ne pouvez pas baisser l'intensité de ces lampes, il fait une chaleur d'enfer.

Kobinski montre son verre vide qu'il a renversé sous le coup de l'émotion lorsque les quatre gangsters sont entrés.

— J'ai soif. Il est possible d'avoir à boire ?

Reiner secoue la tête.

Le bar est de l'autre côté de la porte, il n'est pas question d'y aller.

La voix tremble de rage, râpeuse, la langue d'Athanagore Kobinski râpe un palais ferreux dont la salive est absente.

— Alors, on va crever de soif ?

Reiner sort une Du Bellay et l'allume.

Kobinski grogne et fonce vers le Sheik.

— La chaleur et la soif, vous vous en foutez, vous hein ? Vous avez l'habitude dans votre pays de malheur.

Le vieux chef est à nouveau indifférent. C'est Carter à présent qui cherche la bagarre.

— Dites donc, Kobinski, on vous a posé une question tout à l'heure à laquelle vous n'avez pas répondu, qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire de déportés fabriquant des lance-roquettes pour l'armée allemande ?

Le Grec reste un instant bouche bée mais réagit en force.

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Vous tenez compte des attaques d'un gangster qui vous extorque cinq milliards ? Il vous vole et vous voulez en plus lui répondre ?...

Carter, dans un geste, révèle des aisselles trempées de sueur.

— Cela m'intéresserait dans la mesure où, pendant que vous faisiez ce trafic, je me trouvais moi en première ligne sur le front de l'Est en tant que colonel dans la 14^e division blindée.

— Commandant, dit Reiner.

Carter suffoque. Comment ce type peut-il savoir...

— À ce propos, poursuit Reiner, il y a une légende qui vous entoure : on vous dit inaccessible, est-il exact que vous ne soyez pas sorti pendant une quinzaine d'années ?

— Vous avez employé vous-même le mot « légende » et...

— Vous viviez dans une véritable forteresse au N.-E. du Mexique avec une armée à vos ordres, vous ne vous êtes déplacé en avion spécial qu'en 1962. Votre présence ici ce soir est exceptionnelle, pourquoi ?

— Votre présence à vous prouve que l'on a toujours raison de se méfier pour sa sécurité.

Un coussin traverse l'air et vient s'écraser au pied de Sam qui surveille Bourrier.

Kobinski qui vient de le lancer tremble comme une feuille et postillonne dans son micro :

— Dépêchez-vous d'apporter ce fric, bande de larves, il est plus de dix heures à présent, vous savez pourtant comment vous y prendre, sortez tous nos créanciers du lit, celui qui ne casque pas, je lui coupe les vivres, mais grouillez, je ne veux pas moisir dans cette étuve jusqu'à l'aube.

— Bravo Kobinski, murmure Reiner, bien parlé. Vous n'êtes plus aussi distingué qu'au début de l'émission mais vous êtes plus clair.

La voix de Lio résonne subitement sur le plateau, il utilise le micro d'intervention.

— Un point d'information : les deux autres chaînes ont cessé leurs émissions et ont averti de ce qui se passait sur la nôtre... Terminé.

Reiner regarde sa montre et les trois hommes. Kobinski pelotonné ressemble à un sac plein de cobras. Carter affalé ne fait plus du tout gentleman. Le Sheik est invisible sous ses voiles.

— Nous allons prendre la garde deux par deux, dit Reiner, ce ne sera pas un spectacle très vivant, mais cela nous permettra de nous reposer. Les personnes présentes dans la salle peuvent se coucher par terre et dormir. Une seule caméra fonctionnera désormais et cadrera de telle façon qu'elle ait le plateau en entier : les trois prisonniers et moi-même. C'est possible ?

La caméra de Bourrier recule silencieusement et s'immobilise.

— O.K., dit Bourrier.

— Parfait. Vous pouvez envoyer un peu de musique ? Pas trop fort, quelque chose de tendre...

Quelques secondes et une chanson de Cole Porter emplit les haut-parleurs de trois cents millions de postes.

Reiner s'étire et sourit.

— La nuit commence, dit-il.

10 h 12.

Sur les écrans, il n'y a plus qu'une image fixe : trois silhouettes effondrées et celle d'un homme masqué qui tire sur une cigarette tandis que la fumée monte vers les projecteurs. Rien ne bouge, ce pourrait être une photo si l'homme ne portait pas à intervalles réguliers sa Maldoror à ses lèvres.

Kléber Court regarde et, sans quitter l'appareil des yeux, répond à l'homme qui derrière lui a posé la question.

— Impossible, mon Colonel, un studio est construit comme un véritable coffre-fort, pour des raisons techniques, d'acoustique en particulier, c'est un lieu hermétiquement clos qui ne possède aucune communication avec l'extérieur lorsque les portes sont fermées. Dans le cas du studio douze, il n'y a qu'une porte et il est hors de question que vous lanciez vos hommes à l'assaut, je ne peux pas offrir à trois cents millions de personnes le spectacle d'un carnage.

À côté de Kléber Court, un homme au profil dur enfouit les mains dans les poches de son imperméable. Il est, dessous, en pyjama rayé polyester-coton.

— Tout ce qui pourrait compromettre encore davantage la sécurité des trois hommes est tout à fait hors de question, le Président a été formel à ce sujet. Alors je vous en prie, pas de charge héroïque, nous ne sommes pas à Reichshoffen, contentez-vous de cerner la baraque et de faire des prières.

Le colonel desserre sa jugulaire et claque des talons en un garde-à-vous avachi.

— Mais, Monsieur le Ministre, il ne s'agit pas de foncer bêtement, je suis bien d'accord, nous ne devons pas mettre en danger la vie des otages, mais d'un autre côté, les trois cents millions de personnes dont vous parlez sont en train de se dire que la France n'a pas la sécurité qu'elle devrait posséder, à mon avis, le plan que je vous propose...

Le ministre gratte d'un index à l'ongle douteux un crâne plissé et un tantinet eczémateux.

— Quel est votre plan ?

Le colonel resserre la jugulaire.

— Les gaz, dit-il, des soporifiques surpuissants, il suffirait de creuser un trou dans la paroi qui sépare le studio douze du suivant et d'envoyer la purée, au bout de trente secondes, tout le monde dort et on n'a plus qu'à les cueillir.

Le ministre hausse une épaule ossue.

— Et vous avez la possibilité de percer le mur silencieusement ?

Hésitation.

— Nous pourrions dans le même temps causer une diversion en discutant avec eux par exemple.

Kléber Court observe toujours l'écran.

— Impossible, le type dans la régie a arraché tous les fils de téléphone. Nous n'avons aucun moyen d'entrer en contact, nous ne pouvons que demander une entrevue par écrit.

Le ministre serre des lèvres minces.

— Laissez tomber votre plan, Colonel, nous devons attendre, votre combine de percement ne me dit rien qui vaille.

Desserrement de jugulaire.

— C'est pas la peine d'avoir une brigade antigang, dit l'officier écoeuré, à partir de demain, je vais les entraîner au point de croix.

Le ministre a un sursaut et se gratte furieusement l'entrejambe sous le pyjama.

— Ça suffit. Colonel, je vous interdis pour le moment toute intervention, c'est tout.

Le colonel resserre sa jugulaire et Kléber Court contemple toujours l'écran en pétrissant ses paumes. L'angoisse qu'il dégage est si palpable que le ministre lui balance une bourrue bourrade.

— Ne faites pas cette tête-là mon vieux, de vous à moi, c'est l'émission du siècle, on en parlera encore dans vingt ans, et soit dit entre nous, c'est un peu plus palpitant que d'habitude, car sans vouloir vous vexer, la télé depuis quelques années...

Il agite éloquentement sa main en éventail.

— Pffffff... soporifique, chaque soir, un grand coup de phénergan...

Sourire amer du colonel.

— Monsieur le Ministre est sans doute satisfait des événements de ce soir ? Peut-être même pense-t-il que nous devons nous féliciter de leur tournure ?

— À mon avis, dit le ministre, c'est supérieur à ce qu'a fait la télé américaine pour l'assassinat de Kennedy.

— Je sais, dit distraitement Kléber Court, la Métro Goldwin Mayer vient de téléphoner pour se réserver le droit de tournage d'un film relatant la soirée que nous vivons...

— Eh bien vous voyez, ça s'arrange... Moi, je verrais bien Widmark dans le rôle de Carter...

— Un peu vieux, dit Kléber Court, mais pour le gangster, je ne vois pas bien qui ils pourraient mettre...

Le ministre toussote et enchaîne.

— Et pour le Sheik, vous ne verriez pas Liz Taylor ?

— Désolé de vous interrompre, dit le colonel, mais pourrais-je savoir qui jouerait le colonel chargé de ne pas intervenir ?

Moue dubitative du ministre.

— Sais pas trop, de Funès peut-être.

Desserrement de jugulaire.

— Messieurs, continuez, je rejoins la tête de mes hommes.

— C'est ça, dit le ministre, rejoignez mon vieux, rejoignez.

La porte se referme violemment et les deux hommes fixent l'écran qui éclaire leur face d'une lueur bleutée.

— En tout cas, dit Kléber Court, je me demande comment ça va se passer quand les rançons vont être apportées.

Le ministre pose ses maigres pieds nus sur des coussins et s'enfonce dans le divan avec un soupir de satisfaction.

— Eh bien, dit-il, mon cher nous allons le savoir.

23 h 05.

Bourrier, les genoux ankylosés, pousse un soupir profond et lève vers le géant qui le surveille un regard intimidé. Énorme, une main amicale se pose sur son épaule et, instantanément, il se sent vêtu de culottes courtes et cherche son cerceau au square des Batignolles.

— Repose-toi, dit Sam, la fête n'est pas finie.

Soupir de Bourrier.

— Ça démarrait si bien...

Sensible à la tristesse de la voix, Sam questionne :

— C'est toi qui diriges tout le truc ?

— Oui, dit Bourrier, je suis réalisateur.

— Et... c'est intéressant comme métier ?

L'œil inquiet de Bourrier cherche si un micro traînant dans le secteur ne va pas capter à son insu ce qu'il va dire.

— Ça pourrait l'être, mais si vous saviez parfois dans quelles conditions nous travaillons...

Sam renifle puissamment.

— Et la paye ?

Bourrier renifle petitement.

— Discrète, dit-il, très discrète...

— Si je comprends bien, dit Sam, je gagne plus que toi ?

— Ce soir, certainement.

Bourrier toussote et s'écarte légèrement. Il ne faut pas que les autres le voient trop fraterniser avec ce bandit, que penseraient-ils ? Il y aurait bien des mauvaises langues pour aller raconter qu'il était de mèche avec eux, qu'il a monté tout ça pour faire parler de lui, de son émission, tous les collègues doivent déjà être fous de rage en songeant que cela ne leur est pas arrivé à eux. Sûr qu'il va avoir droit à une flopée d'interviews, peut-être même cela va-t-il aller jusqu'à la conférence de presse... Un frisson de plaisir parcourt le dos humide de Bourrier, cette histoire peut être la chance de sa vie.

— Vous aviez préparé votre coup depuis longtemps ?

La face masquée se tourne vers lui : c'est impressionnant, on dirait qu'une statue vivante le regarde.

— Occupe-toi de ton moulin, dit Sam, faut que ça tourne.

Sam se sent l'âme au calme ; sous les sunlights, Reiner fume comme s'il se trouvait dans son salon, Ben bâille, appuyé contre la porte. Lio, là-haut, bavarde avec les régisseurs ; tout enfant déjà, il avait le chic pour se faire des petits copains.

Sur la scène, Carter bondit comme une marionnette.

— Je pisse, halète-t-il.

Reiner a un geste vague.

— Ne vous gênez pas.

La moquette étouffe la cataracte. L'Américain se secoue, dos aux caméras, donne un coup de fermeture Éclair et revient, se coucher, l'air nettement moins préoccupé.

Kobinski le suit d'un œil d'envie.

— Moi aussi, j'ai une envie, dit-il, mais moi c'est pas si simple.

— Rien n'est jamais simple avec vous, réplique Carter.

Kobinski grommelle des injures et met la main devant ses yeux, cherchant à distinguer parmi les techniciens celui qui a laissé échapper un rire en fusée.

— Même un milliardaire peut avoir la colique, jette-t-il, ça n'a rien de risible.

— Ne leur en veuillez pas, intervient Reiner, c'est nerveux, personne ne songe à se moquer de vous.

Kobinski ne répond pas, il pose son veston sur son visage pour éviter l'éclairage aveuglant, déboutonne sa ceinture et, les genoux dressés, tente de plonger dans le sommeil. Il s'est couché sur le dos et sa brioche molle retombe légèrement sur le côté droit.

Le Sheik est invisible sous le voile qui masque son visage.

Près de Ben, un des gardes de corps s'est endormi.

La nuit continue.

Minuit.

Cent quarante-deux coups de téléphone se sont succédé depuis 20 h 50 entre Détroit, Newport, San Francisco, Dallas et Paris où se trouvent trois conseillers d'Armstrong W. Carter. À 10 h 30, ils ont acquis les 3/4 de la somme demandée, sans trop de difficultés, soit sous forme de prêts purs et simples, soit sous forme de ventes d'actions et de titres directement négociables. Ils ont refusé entre 11 heures et 11 h 15 neuf transactions proposées par plusieurs débiteurs qui, en débloquent leurs dollars en dépôt dans des banques parisiennes, ont demandé en échange des parts groupées dans plusieurs entreprises, le total de ces parts aurait représenté plus de cinquante pour cent des actions de chaque entreprise ce qui faisait perdre la majorité au prisonnier.

Brice, l'homme de confiance, s'essuie le front, une pile de kleenex de vingt centimètres de haut est placée à cet usage à côté du téléphone de l'hôtel dont il a l'usage exclusif.

Il a un carnet sur la table, il pose des chiffres, additionne, et boit du blanc sec à intervalles fréquents. Soudain, il rote en évier et attire à lui ses deux acolytes qui sont penchés sur des annuaires.

— On y est, il manque juste ce que Lexton peut donner.

Les deux autres se regardent ; c'est à ce moment-là qu'ils se sentent troublés : ils ont dressé en trois heures la liste de tous les hommes susceptibles d'accepter de sortir un maximum de millions en quelques minutes, et ils ont oublié Lexton !

Lexton, l'ami de Carter, l'homme qui a des capitaux dans les principales banques parisiennes et à qui n'importe quel directeur avancera les fonds demandés sans exiger le moindre reçu ; Lexton, la plus grande réputation d'honnêteté parmi les promoteurs immobiliers, Lexton invité si souvent à Pasadena et qui partait au golf bras dessus bras dessous avec son bon vieux copain Armstrong W. !

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Lexton va apporter le complément. Le plus bizarre, c'est qu'il ne se soit pas manifesté. Il est vrai qu'il ne regarde jamais la télé, un poker ou une canasta avec des amis dans la salle de jeux de son hôtel particulier, et il monte se coucher près des deux cents kilos de sa Bluebella Lexton.

Numéro.

Ça sonne.

Décroché.

— Allô ?

La voix est celle d'un loufiat de style.

— Je désire parler à Stuart Lexton, au sujet de Carter, c'est de la part de Brice.

Long silence. Mais qu'est-ce qu'il fout bon Dieu !

— Allô ?

Brice sursaute et sourit par réflexe, il a reconnu la voix cassée du promoteur.

— Lexton, c'est au sujet de Carter, vous êtes devant votre poste ?

— Non, mais je suis au courant, qu'est-ce qu'il y a ?

Ce type a la voix d'un homme que l'on vient de réveiller au moment où il rêvait qu'Ursula Andress lui sautait dessus du haut d'un double matelas.

— Eh bien, c'est pour l'argent, nous n'avons pas pu réunir tout le liquide, il en manque un quart environ et...

C'est à cet instant que Brice eut la plus grosse surprise de sa vie de conseiller financier et de sa vie tout court.

Il y eut une sorte d'explosion dans son oreille, comme si un cri de judoka, et son correspondant raccrocha, avec un bruit évoquant un 505 de marine.

L'oreille sonnante, il se tourna vers Benett qui s'était emparé de l'écouteur.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? balbutia-t-il. Benett reposa l'écouteur, se cura une oreille et racla ses pieds sous la table.

— Il a dit non, dit-il.

Une heure du matin.

Les fils crépitent entre Salonique, Corfou, Athènes, Ankara, Le Caire et Paris.

Les répondants de Kobinski traitent à perte avec leurs agents français. Sur la machine à calculer d'Edijha Caracoban, les chiffres s'accumulent.

Pas un seul prêt.

Même le gouvernement grec a refusé son aide, mais à cela il fallait s'attendre, les caisses sont vides. Les partis nationalistes ont versé des sommes symboliques, mais cela ne serait rien sans l'action souterraine de Nyarsis.

Deux indiscretions, l'une en provenance de Smyrne, l'autre de Marseille, ont permis à Edijha de savoir que les hommes de Nyarsis contactaient toutes les fortunes capables d'aider Kobinski et, par toutes sortes de pressions, tentaient de les dissuader de verser leur argent.

Edijha ne s'indigne pas, cela fait partie du jeu. En effet, si Kobinski meurt, Nyarsis devient sans concurrent dans les phosphates du bassin méditerranéen, et il pourra traiter avec le gouvernement en ce qui concerne la métallurgie lourde sans passer par les fourches caudines d'Athanagore qui reçoit un pourcentage de taille sur les transports terrestres et maritimes dont il possède la quasi-exclusivité.

Mais il y a plus, Edijha sait que la haine ardente qui sépare les deux hommes a d'autres raisons, plus profondes que leur antagonisme économique. Il y a dix ans, Nyarsis s'est rendu à une réception offerte par Kobinski dans sa villa de Delphes. Après le premier échange de politesses, Athanagore a invité son rival à plonger dans la piscine pleine à ras bord de Mumm Cordon Rouge millésimé où déjà s'ébattaient quelques membres de la haute société athénienne.

Nyarsis a refusé sèchement et, avec un soupçon d'ironie dans la voix, a ajouté qu'il ne buvait que du Bourgogne.

Kobinski a serré les dents et, pendant le repas, a fait vidanger les six mille litres de champagne et les a remplacés par du vin rouge.

Après le dessert, sous le prétexte d'une promenade vespérale, Kobinski a passé son bras sous celui de Nyarsis et l'a amené près du plongeoir. Une odeur épaisse de cellier montait vers eux.

Atbanagore a désigné le gouffre de pourpre sombre et liquide.

— Bonnes Mares 1963, dit-il.

Depuis, Nyarsis cherche la peau d'Athanagore, et ce soir, c'est l'occasion.

Edijha Caracoban soulève sa calotte crasseuse et masse son front plissé. Il n'a pas besoin de compulser les registres, il a tous les noms dans la tête et il sait qui peut payer. Il sait surtout qui doit payer.

Il regarde l'heure à la vieille montre sphérique qui gonfle la poche de son gousset et souffle sur sa cravate graisseuse pleine de la poudre sucrée du rahat-loukoum.

Allons, pense Caracoban, ce ne sera pas facile, mais on doit y arriver.

2 h 14.

Ben, d'un coup de pied dans les côtes casse à ses pieds le ronflement d'un dormeur.

On frappe à la porte.

Son coup de sifflet secoue Bourrier dont les paupières vacillent, Kobinski s'est dressé, tenant son pantalon à deux mains.

Reiner se lève lentement, les yeux fixés sur la feuille de papier blanc que Ben tient à la main à l'autre bout de la salle.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ben a un large sourire que le masque dissimule aux trois quarts.

— Le premier arrivage.

Les trois otages ont tressailli. Machinalement, Carter cherche sa veste comme s'il allait partir.

— Attention, dit Reiner, pas de fausses manœuvres. S'il y a dans le couloir des plaisantins qui cherchent à faire une entourloupette, qu'ils sachent bien qu'elle ne pardonnera pas. Je suppose que vous avez des postes portatifs, alors vous allez suivre mes instructions point par point. Ce sera simple : déposez le fric devant la porte et dégagez les abords. Mon coéquipier va ouvrir la porte dans trois minutes et prendre l'argent. S'il aperçoit la moindre silhouette humaine ou s'il y a le moindre accident du genre colis piégé, grenade à gaz ou autre bricole, je descends un des trois

hommes au hasard. L'argent pris, le compte sera vérifié et, s'il est exact, l'otage sera libéré dans les trente secondes. Dans trois minutes, l'opération commence.

Bourrier cadre en gros le poignet de Reiner où brille le chronomètre.

Qui va sortir ? Lequel des trois sera libre dans quelques minutes ?

Les trois hommes réfléchissent à toute vitesse, supputent leurs chances...

Kléber Court, les aisselles moites, a maintenant deux ministres à ses côtés, tous les deux soufflent comme des phoques. L'Europe tire la langue. Dans les ambassades, les téléphones se sont tus pour la première fois depuis le début de la nuit.

Dans le micro, la toux nerveuse d'Armstrong Carter résonne deux fois.

Il reste une minute.

Reiner enroule la bride du Strawberry autour de son poignet, empoigne la crosse stratifiée et se place face aux trois hommes.

— Arm, stram, gram, pic et pic et colégram, arm, stram, gram.

La mire de l'arme s'est arrêtée sur Kobinski.

— C'est à toi, dit Reiner, s'il y a un pépin quelconque lors de l'ouverture des portes, tu sautes.

Le canon se pose sur le crâne du milliardaire dont les glandes sudoripares fonctionnent à plein régime.

Vingt secondes.

Sam, discrètement, s'est écarté de Bourrier et est venu se placer de l'autre côté de la porte pour aider son frère au cas où.

— Vas-y.

Ben ouvre. Le bruit du lourd verrou se confond avec le couinement de frayer d'Athanagore qui tombe à genoux.

Le couloir est vide, il y a trois valises superposées sur le seuil que Sam tire à lui.

La porte se referme. Un carton est épinglé à la poignée.

Ben sourit.

Cette rançon est celle du Sheik Ibn El Khamsas.

Le vieil homme avance lentement dans la lumière.

Reiner écarte son arme de la tempe du Grec et arrête le Sheik.

— Une seconde, vous ne sortirez qu’après vérification.

Ben, d’un coup d’œil connaisseur, palpe les liasses : sterling, dollars quelques yens, des escudos.

— Ça va, dit-il, le compte y est.

Reiner s’incline vers Khamsas.

— Vous avez subi une détention de six heures ; par rapport aux souffrances qu’endurent vos sujets, cela est sans importance, vous êtes une vieille fripouille puant le pétrole, n’attendez pas de moi des excuses. Sortez.

Bourrier filme le Sheik qui, sans un regard, marche vers la porte ; Ben ouvre et referme.

Pour Kobinski et Carter, l’attente continue.

Reiner se rassied.

— Messieurs, dit-il, c’est le pétrole qui l’a emporté. Il est 2 h 30, il vous reste un peu moins de six heures et demie.

La déception se lit sur le visage de Kobinski, mais l’Américain en a pris un coup. Le Grec aurait donné sa tête à couper qu’il allait être libéré le premier. Que fabrique donc Edijha ? Tous ceux qui peuvent casquer ont déjà dû le faire. Alors ?

Carter repose la veste sur le bras du fauteuil et s’en veut d’avoir eu ce geste qui a trahi son impatience à fuir ces lieux.

— Nerveux, Armstrong ?

Carter se tourne vers Reiner et serre les dents. Ce type est un démon ; il semble capable de connaître les pensées les plus enfouies dans les boues de l’inconscient et de les pêcher comme de vulgaires ablettes.

— Non, je n’ai aucune raison de l’être.

— Parfois, dit Reiner, la nervosité vient justement du fait que nous n’avons aucune raison d’être nerveux.

Carter regarde Kobinski qui s’emmaillote le crâne dans son smoking et tourne vers son compagnon des fesses lourdes et oblongues.

— Vous pourriez vous tenir autrement, Kobinski, je vous signale que nous sommes toujours en direct.

Le Grec se détortille et son visage hébété émerge.

— Qu’est-ce qui ne vous plait pas ?

Le ton rogue, tremblant d'une rage crasseuse, jette immédiatement Carter hors de lui.

— Cela fait deux heures que vous montrez votre cul aux caméras, vous croyez que c'est un spectacle ?

Kobinski a bondi sur ses chaussettes et sa paume flasque s'écrase sur la joue d'Armstrong.

Flop.

Carter recule et son gauche part dans la panse d'Athanagore qui se plie ; il s'assoit et éclate en sanglots. La graisse a fait matelas mais Kobinski mime une douleur démente.

Bourrier a suivi l'action de bout en bout et s'en veut de ne pas avoir eu le temps de cadrer en profondeur. Il suit le Grec qui se tord à terre.

À son oreille, Sam murmure :

— Ça s'anime un peu hein ? Il était temps.

Les trois hommes sont debout, l'extrémité de leur nez au ras de l'écran.

— Bon Dieu, dit Klébert Court, ils se battent à présent !

— N'ayez pas peur, dit le ministre en pyjama, ils ne risquent pas de se faire mal, et puis le bandit les séparera s'ils s'empoignent sérieusement.

Le deuxième ministre pousse un soupir.

— Heureusement qu'il est là !

Silence.

Les deux autres le regardent, peiné mais non surpris. L'homme qui vient de parler est un spécialiste de l'impair, un champion de la bourde. D'ordinaire, il ne s'en aperçoit pas. Là, il a le sentiment très confus d'avoir proféré une observation curieuse.

— Eh bien oui, ajoute-t-il, cet homme n'a pas intérêt à les laisser se massacrer, il ne toucherait plus son argent...

Il n'y a pas de réplique et ils continuent à regarder.

Une fois de plus, le téléphone retentit.

Le pyjama décroche, c'est le colonel.

— Allô oui...

— ...

— Non.

— ...

— Non...

— ...

— Non et non.

Il raccroche.

Kléber Court se tourne.

— Quelle nouvelle idée avait-il ?

— L'eau.

— Comment ?

— L'eau. Il perce le plafond en douce et, avec des lances d'incendie, il noie tout le monde.

— Intéressant, j'attends avec impatience son prochain projet.

Sur l'écran, tout est redevenu calme. Kobinski, endolori, s'est replié sur son divan. Carter s'est assis, le menton dans les mains et semble perdu dans ses pensées.

La main du ministre pyjama happe le poignet de Kléber Court.

— Regardez Carter...

Kléber Court fixe l'image blanche et noire du milliardaire, la dévore des yeux.

— Je ne vois pas...

Le ministre, main tendue insiste.

— Regardez-le, regardez bien son expression depuis quelques minutes : c'est celle d'un homme qui vient de prendre une décision.

Kléber Court fixe son attention avec une telle intensité que les lignes se brouillent et que les traits du richard se noient dans le flou. En même temps, la panique lui mord le ventre.

— Seigneur, souffle-t-il, j'espère qu'il ne va pas tenter de fuir...

Le ministre hoche la tête.

— Non, il n'y arriverait jamais, il a dû calculer autre chose, mais je me demande bien quoi...

Téléphone. Dès qu'il a l'écouteur contre l'oreille, le visage de Kléber Court exhale la déférence la plus totale.

— Certainement, Monsieur le Président.

— ...

— Oui, nous avons remarqué également.

— ...

— Non, nous ne pouvons pas communiquer avec eux de l'extérieur, nous pouvons envoyer un émissaire, c'est tout.

— ...

— N'ayez aucune crainte, les forces massées autour de l'immeuble ont l'ordre de ne pas intervenir.

— ...

— Mes respects, Monsieur le Président.

Klébert Court repose l'appareil.

— Lui aussi a remarqué le visage de l'Américain, il craint qu'il ne se laisse aller à un coup de tête et il faudrait...

Le cri des deux ministres coupe aux ciseaux les mots au ras des lèvres.

Carter vient de plonger en gardien de but et il tient à présent entre ses mains l'arme automatique.

Bourrier se rejette en arrière avec un cri de terreur et rebondit sur le thorax de son gardien.

— Filme, dit Sam, fais ton boulot, t'occupe de rien d'autre.

À la régie, tout le monde s'est levé. Lio fait un pas en avant.

— Calme, dit-il, restez à vos postes.

Illuminés par les projecteurs, les deux hommes sont face à face. Kobinski s'est rétracté en mygale et les regarde.

Le doigt de Carter tâtonne et se pose sur la double détente. Sa langue humecte plusieurs fois ses lèvres avant qu'il puisse parler. Ses pupilles semblent immenses.

— Vos complices ne peuvent pas me tuer, dit-il à Reiner, si je meurs ils perdent l'argent et finissent sur la chaise électrique, mais moi je peux vous abattre.

Reiner secoue la tête tristement.

— Mon pauvre Carter...

Le canon trace un cercle étincelant.

— Debout, dit Carter, on sort tous les deux, vous devant, vous ouvrirez les portes.

Une jubilation forcenée semble monter des tripes de l'Américain vers son cerveau : le coup d'audace a payé ! Cinq milliards d'économisés et le

coup de pub fabuleux ; Armstrong W. Carter, un homme de la trempe de ses aciers ; il lit déjà les manchettes des canards relatant l'acte héroïque.

— Vous oubliez une chose, Armstrong...

Carter place le point de mire dans le collimateur, et le croisillon au centre de la poitrine de son geôlier.

— Je n'oublie rien.

— Si, dit Reiner, la sécurité.

Carter descend la crosse, pense à un coup de bluff et écrase la détente.

Clac.

Bruit métallique du percuteur qui frappe à vide.

— Sous le levier d'armement, dit Reiner, la tirette près de l'éjecteur automatique.

Les doigts d'Armstrong W. courent et s'affolent sur l'arme, tandis que Reiner vient vers lui. L'Américain comprend que c'est cuit et anticipe un coup de crosse à la volée que le gangster évite en rotative, son gauche suit en éclair et cisaille le bras de Carter qui décolle des talons et s'envole vers les poufs. Reiner repousse du pied le Strawberry que son adversaire vient de lâcher et avance vers lui une main apaisante.

— Un peu d'énervement bien compréhensible, Carter, mais la situation ne doit pas vous faire perdre le sens des convenances. Asseyez-vous et continuons plus calmement la veillée, prenez modèle sur votre petit camarade, Kobinski, qui n'a pas levé le petit doigt pour vous aider pendant votre amusante exhibition...

Carter se masse l'épaule.

— Vous avez eu la chance que je ne connaissais pas cette arme.

— Non.

Carter arrête son mouvement.

— Comment non ?

— Si vous l'aviez connue, je ne l'aurais pas laissée traîner.

Les yeux pâles se rétrécissent.

— Vous voulez dire que vous avez fait exprès de la mettre loin de vous pour que je m'en empare ?

— Exactement, je voulais savoir si vous étiez capable de tirer sur un homme de sang-froid.

Carter baisse la tête. Ses mèches pendent et les joues sont à présent grises de barbe.

— Je vous retrouverai, dit-il, où que vous soyez, je vous retrouverai...

Reiner regarde sa montre et allume une Éluard.

— C'est un espoir qui reconforte considérablement les personnes à qui j'ai affaire, dit-il, laissez-vous aller à cette douce rêverie.

La voix grasse du Grec retentit.

— Quelle heure est-il ?

Reiner tire une bouffée.

— Quatre heures pile, dit-il, l'heure où les braves gens dorment en paix.
4 h 59.

Une minute avant que la cinquième heure ne sonne, le triangle blanc d'une feuille cartonnée est passé sous la porte du studio douze.

Ben l'a ramassé, l'a plié et l'a mis dans sa poche.

— Deuxième arrivage, annonce-t-il, la rançon de Kobinski vient d'être déposée derrière la porte.

Reiner se lève. Près de lui, le Grec dort, la bouche ouverte.

— Debout, Athanagore, vous rentrez chez vous.

Kobinski, hébété, regarde la main qui le secoue, puis le visage masqué tourné vers lui.

— Qu'est-ce que c'est... balbutie-t-il.

Reiner ramasse le veston froissé, les chaussures et les jette dans les bras du gros homme qui chancelle et ne réalise pas qu'il est libre.

Sam lève un bras vers Reiner.

— Le compte y est, dit-il, envoyez le colis.

— Kobinski va sortir, dit Reiner, je rappelle mes recommandations, personne dans les escaliers, sinon nous ouvrons le feu.

Bourrier suit les deux hommes en panoramique.

Reiner soutient Kobinski qui hésite, sa veste et ses souliers d'une main, retenant son pantalon de l'autre.

Ben ouvre la porte, Kobinski fait un pas, la lourde plaque métallique retombe sur ses talons.

Reiner revient lentement dans le cercle de lumière et s'assied face à l'Américain à qui il tend un paquet de Rons Hard.

— Enfin seul, murmure-t-il.

Carter accepte ; il a du mal à empêcher ses mains de trembler.

Reiner souffle sur l'allumette qu'il jette dans le cendrier chromé posé sur l'accoudoir.

— Il semble, dit-il que vos subordonnés aient quelque mal à réunir les fonds nécessaires pour vous récupérer... ou alors ils n'y tiennent pas.

— Que voulez-vous dire ?

Reiner a un geste vague qui fait onduler le panache de fumée de la cigarette.

— On dit souvent que le monde des affaires est une jungle, peut-être y a-t-il quelques tigres qui cherchent à se débarrasser d'un de leurs congénères, ils n'ont pas grand effort à faire pour cela, ils n'ont qu'à maintenir fermés les cordons de la bourse, ce n'est pas compliqué.

Avec entêtement, Carter hoche la tête.

— La rançon arrivera, cela, vous pouvez en être sûr, mais ce que je voudrais savoir, c'est comment vous me rendrez ma liberté, tout en échappant à la police, vous et vos complices.

Reiner sourit.

— Ne vous inquiétez pas pour cela, tout est prévu, vous serez agréablement surpris de l'efficacité et de l'organisation de l'équipe que nous formons.

Grognement de Carter.

— Eh bien, à présent, propose Reiner, voulez-vous que nous bavardions ?

Devant eux. Sam s'est approché de Bourrier et chuchote.

— Déplace la caméra de façon à avoir mon copain de face et Carter de dos. Vas-y.

L'engin se déplace d'un quart de tour devant la scène circulaire et s'arrête.

— Comme ça ?

Sam ferme un œil et regarde dans le viseur.

— Approche encore un peu. Là comme ça.

Sam s'écarte de Bourrier, lève le pouce en direction de Reiner qui a un imperceptible geste de la main.

Là-haut, à la régie, Lio a vu le geste et entre en action.

Il est 5 heures et quart à Paris.

C'est une nuit blanche pour quatre-vingts pour cent des Européens. Les U.S.A. retransmettent les images avec un léger différé, le monde entier suit les événements.

Les rotatives tournent à plein régime et l'intégralité des quotidiens est consacrée à l'affaire du studio 12. Tous les postes de radio lancent des flashes à peu près tous les quarts d'heure.

Devant l'immeuble où se déroulent les événements, les forces de police sont nombreuses. Des hommes en civil, armés de carabines automatiques et de fusils anti-émeutes attendent l'occasion d'intervenir, accroupis derrière des capots de voitures.

Des policiers en uniforme, des officiels, des journalistes vont et viennent dans le hall où des postes portatifs ont été installés en plusieurs points pour permettre de suivre l'action. Ordre a été donné de laisser le premier étage sans surveillance : il suffirait que les bandits perçoivent un bruit quelconque pour s'affoler et tirer ; de plus il ne servirait strictement à rien de surveiller l'étage puisqu'on les voit sur l'écran.

À 5 h 16, l'agent de police Antonin Lamassu se trouvait dans le hall de l'avenue Cognacq-Jay avec quatre de ses collègues, devant l'un des postes. Il était là depuis vingt et une heures et commençait à trouver le temps long, d'autant plus qu'interdiction formelle avait été lancée de jouer à la belote ou autre occupation semblable. Muni d'un fusil lance-grenades, d'un casque qui lui sciait la nuque et d'une musette bourrée de lacrymogènes, il résistait vaillamment au sommeil en fumant des gauloises sans filtre, accroupi contre un des piliers. La voix des deux protagonistes du drame lui parvenait avec netteté mais, s'il en entendait le son, il n'en comprenait plus très bien le sens, dans l'état de semi-hébétude où il sombrait peu à peu.

— Vous êtes sans aucun doute un gangster audacieux, disait Carter, mais il n'empêche que vous n'irez pas loin, vous avez visé trop haut.

Lamassu vit dans un demi-rêve l'homme au masque tirer sur sa cigarette et sa voix lui parvint.

— J'irai où il me plaira d'aller, et, en ce qui concerne ma façon de viser, je vous conseille simplement de ne jamais vous trouver devant ma ligne de mire.

Les voix s'estompèrent et le voisin de Lamassu le poussa du coude avec suffisamment de punch pour qu'Antoine écarquille violemment les yeux et sorte d'un sommeil où il allait brutalement s'enfoncer.

— Roupille pas, mon vieux, c'est bourré de gradés.

Lamassu changea de position, s'assit en tailleur, le canon de son arme contre ses cuisses, et il s'efforça de fixer son attention sur le spectacle.

Les deux hommes étaient toujours face à face et ne se parlaient pratiquement plus, échangeant quelques rares mots au sujet de l'heure, de cigarettes, de choses sans importance. L'agent Lamassu sentit qu'il allait s'enfoncer de nouveau dans de bienfaisantes ténèbres et, avec un sursaut des épaules, essaya de penser à des choses qui pourraient le tenir en éveil. Il tenta d'abord de se poser un problème de mathématiques élémentaires dont l'énoncé était le suivant : si un gendarme avance à quatre kilomètres à l'heure et un voleur à cinq, quelle doit être la longueur de la route pour que le gendarme rattrape le voleur ? Au bout de cinq minutes d'efforts, il abandonna et suivit une autre méthode : il tenta de se remémorer sa vie passée, il se revoit enfant cherchant à voler des confitures, puis adolescent courant les filles sous la tente d'un bal du Lot-et-Garonne, son mariage avec Louisette, son premier enfant, son deuxième enfant, son troisième enfant... Il allait se rendormir au quatrième lorsque l'obligeant voisin le secoua à nouveau.

Lamassu bâilla.

« ... vous conseille simplement de ne jamais vous trouver devant ma ligne de mire. »

Tiens, pensa Lamassu, il a déjà dit ça.

Il regarda l'écran.

Les deux hommes occupaient toujours la même position. Le gangster fumait.

C'était tout de même marrant ce type qui se répétait, il était prêt à parier que c'était bien la même phrase prononcée un quart d'heure plus tôt. Peut-être même pas un quart d'heure d'ailleurs, une dizaine de minutes.

Le flic derrière Lamassu se leva brusquement.

— Bon Dieu, dit-il, ils pourraient quand même envoyer la relève, une nuit à poireauter, ça fait beaucoup.

— C'est le métier, dit Lamassu.

Il se leva à son tour et fit quelques pas pour se désankyloser. Le jour se levait nettement à présent, on pouvait distinctement voir les façades des maisons. Aux fenêtres, les lueurs bleues des écrans s'estompaient peu à peu dans la lumière montante.

Lamassu déambula quelques instants, fuma encore deux cigarettes qui lui brûlèrent les muqueuses, eut une envie brutale de café-croissants-confitures et rebâilla une douzaine de fois à la file, ce qui lui remplit les yeux de larmes. Le casque lui pesait de plus en plus et il en avait marre de se trimbaler cette marmite norvégienne sur l'occiput depuis... oui, ça allait faire neuf heures.

Des flics passaient et repassaient autour de lui, il y en avait des groupes dans tous les coins.

De guerre lasse, il regagna le poste qu'il venait de quitter et jeta un œil distrait.

Les deux protagonistes n'avaient pas bougé, Carter était toujours de dos, l'autre de face.

Lamassu allait s'allumer une autre cigarette lorsque Carter parla :

« Vous êtes sans aucun doute un gangster audacieux, mais il n'empêche que vous n'irez pas loin, vous avez visé trop haut. »

La gauloise que Lamassu tenait entre ses doigts glissa à terre sans qu'il s'en aperçoive.

Sur l'écran, Reiner tire sur sa cigarette.

« J'irai où il me plaira d'aller, et en ce qui concerne ma façon de viser, je vous conseille simplement de ne jamais vous trouver devant ma ligne de mire. »

Lamassu se pince et regarde autour de lui. Tous les hommes somnolent, aucun n'a réagi.

Bon Dieu, ce n'est pas possible... ces deux types ont un disque dans le ventre – trois fois la même chose.

L'agent Lamassu laisse tomber sa mâchoire inférieure, signe d'intense réflexion, et trouve la solution au moment précis où un rougeaud raplot passe littéralement à travers la porte vitrée du hall.

— Foncez, hurle-t-il, vite, ils nous ont refaits...

Lamassu déferle avec les autres dans un tonnerre de bottes cloutées. C'est la ruée sur l'escalier qui pivote, il perd son casque dans la mêlée, le

studio 12 est devant, ses pieds ne touchent plus terre, il pédale à vide, lève son arme, entend des cris, passe une porte et s'arrête avec les autres, stupéfait.

Le studio est vide. Des cameramen et des techniciens sont dans un coin, soigneusement ligotés, les gangsters, le fric et Carter ont disparu.

Pourtant, sur les écrans de contrôle, Carter et Reiner sont toujours face à face.

Un flic maigrelet baisse sa MAT 15 modifiée 52. Il offre la quintessence policière de l'étonnement.

— Mais comment font-ils ? chevrote-t-il, ils sont pas là et on les voit.

Lamassu pose la crosse du lance-grenades sur la moquette et désigne la régie.

— Un film, dit-il.

8 h 50. Palais des Sports.

La conférence de presse va commencer.

Derrière la table, se trouvent le colonel, Kléber Court, trois commissaires, le cousin de Kobinski, un représentant de l'ambassade américaine et diverses autres notabilités.

Devant eux, une marée haute de journalistes et, une fois de plus, les caméras de la télé.

Aucun des hommes présents n'est rasé, aucun d'eux n'a dormi, ce qui explique en partie le décousu des questions et des réponses. Il faudra un bon quart d'heure pour introduire le calme et un semblant d'organisation dans l'assemblée épuisée et surexcitée à la fois.

Il est impossible de passer en revue toutes les questions posées et les réponses fournies, cela n'offrirait pas un grand intérêt car, si toutes ne furent pas capitales, certaines furent totalement indicibles. Nous écarterons également ici tous les reproches adressés aussi bien aux forces de l'ordre qu'à Kléber Court et à ses subordonnés qui n'ont pas su prévoir l'incident de cette nuit.

Un groupe essentiel de questions porta sur la façon dont les bandits étaient sortis, emportant l'argent et un otage ; ce fut le colonel qui prit la parole, apaisant le brouhaha.

— Messieurs... messieurs... Avant toute chose, je voudrais rassurer tous les amis d'Alhanagore Kobinski et du Sheik Ibn El Khamsas qui sont

tous deux en excellente...

Hurlement du fond de la salle : « Et Carter ? »

Geste de protestation polie du colonel.

— Chaque chose en son temps, nous ne pouvons malheureusement pas donner d'indications en ce qui concerne Armstrong W. Carter, qui...

Deuxième hurlement : « Où est-il ? »

— Je n'en sais rien, si vous m'interrompez tout le temps, comment voulez-vous que je vous réponde ?

Sur la gauche, jaillissement d'un moustachu hypertendu.

— Quand vous parlez, c'est pour ne rien dire, êtes-vous sur une piste ?

Bras au ciel du colonel.

— Mais comment voulez-vous que nous soyons sur une piste, il y a à peine trois heures qu'ils ont disparu !

Vacarme, jets de houlettes de papier provenant de pages de calepin déchirées.

Kléber Court se lève, fait mine de partir, on le ramène à sa place.

Un commissaire se dresse et vocifère.

— C'est intolérable, vous offrez un spectacle déshonorant pour votre profession...

Des poings sont brandis sur la droite.

— Vous n'êtes bons qu'à tabasser des journalistes...

Le cousin de Kobinski s'empare du micro, il a un accent turco-syrien prononcé.

— Je tiens à dire que mon parent porte plainte contre l'O.R.T.F. qui n'a pas su le protéger durant son passage à l'antenne et qui, du fait de sa détention d'une nuit, n'a pu réaliser une affaire qu'il devait conclure avec une firme parisienne laquelle, en raison de l'absence de mon parent Athanagore, a accepté les conditions d'une entreprise concurrente. Les sommes qui entrent en jeu...

La violence des huées le jette à demi au bas de sa chaise et une voix puissante sort des premiers rangs.

— Personne ne va être foutu de nous expliquer comment cela s'est passé !

Le colonel revient en flèche.

— Si vous vous taisez trois minutes, dit-il, je vous raconte tout.

Le brouhaha s'atténue et disparaît sur deux raclements de gorge et un de chaise. Le colonel commence.

— Tout s'est déroulé comme vous avez tous pu le voir sur les écrans. Ils étaient quatre, et ont maîtrisé l'ensemble du personnel du studio et ont continué à le faire fonctionner.

« Comme vous avez encore pu le voir, ils ont libéré le Sheik et Kobinski lorsque les rançons ont été versées.

— Oui, ça, on le sait.

Quelques « chut » impétueux font taire l'interrupteur.

— Nous arrivons au moment où il ne reste plus que Carter. C'est là où les difficultés commencent.

Dans la salle, tout se tait à présent. Le colonel mime en parlant.

— L'un des bandits oblige notre opérateur à cadrer d'une certaine façon et, à un signal, un autre resté à la régie passe un film sur l'antenne.

Voix dans la salle.

— Quel film ?

Le colonel agacé tapote la table.

— Un film qu'ils avaient apporté et qui montrait la même chose que ce que les spectateurs avaient sous les yeux quelques secondes avant : le fond blanc du studio, le gangster masqué assis sur un fauteuil identique à celui du studio, dans la même position et, devant lui, de dos pour nous, un homme que tout le monde a pris pour Carter mais qui n'était pas lui.

La bobine durait une dizaine de minutes et se composait d'un plan fixe, les deux acteurs ne prononçant que quelques monosyllabes sans importance, à l'exception de deux répliques assez longues qui, répétées trois fois, nous ont mis la puce à l'oreille. »

— On a donc revu trois fois le même film ?

— Oui, les gangsters avaient en effet branché un système que les techniciens connaissent bien et qui passe inlassablement le même film ; la dernière image projetée, la première revient automatiquement.

Une voix féminine coupe le colonel.

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

— Parce qu’ainsi, avec dix minutes de pellicule, ils ont pu avoir une demi-heure devant eux.

Les questions fusent, percutant les unes dans les autres.

— Je sais, dit le colonel, la question est de savoir comment ils ont occupé cette demi-heure, eh bien, c’est très simple. Ils ont d’abord ligoté les techniciens, ont enlevé leurs smokings et revêtu des tenues de policiers qu’ils avaient emportées avec eux ; ils ont habillé Carter avec l’une d’entre elles et sont sortis tranquillement avec les valises. Ils ont gagné les toits tout aussi tranquillement et ils sont passés au milieu des gendarmes et des C.R.S. armés jusqu’aux dents qui avaient pour mission de bloquer les terrasses.

Une voix méridionale interrompt.

— Mais pourquoi ne leur sont-ils pas tombés dessus ?

Le colonel explose.

— Mais parce qu’au même moment, ils voyaient sur les écrans que les gangsters étaient toujours dans le studio, ils ne pouvaient tout de même pas penser que le type qui passait à côté d’eux était le même que celui qui fumait sa cigarette devant les caméras.

Silence total.

— Et après ?

— Eh bien après, c’est bien simple, ils sont redescendus au milieu des forces de police, très tranquillement, et nous ignorons encore où ils se trouvent.

Le membre de l’ambassade américaine se lève, il ressemble à Nixon, en pire.

— J’élève une protestation solennelle...

Les cris reprennent et il ne peut continuer.

Un inspecteur apparaît sur l’estrade, il passe furtivement, à demi courbé, derrière les officiels et murmure quelque chose à l’oreille du colonel.

Peu à peu, le silence revient, quelque chose va se passer.

Le colonel avale sa salive.

— Une information de dernière minute vient de nous parvenir : un ami intime d’Armstrong W. Carter, qui aurait pu verser la part manquante de la rançon, un nommé Stuart Lexton, en a été empêché par un complice des gangsters.

C'est la bombe dans l'assistance, les stylos griffonnent à toute vitesse.

Le correspondant du *New York Herald* a sauté sur l'estrade.

— Mais c'est impossible, les bandits ne pouvaient pas, à la fois, demander une rançon et faire tout leur possible pour ne pas avoir celle de Carter !

Un barbu de *France-Soir* brame :

— Mais comment l'en a-t-on empêché ?

Le colonel bat des mains et lance dans un trou de silence :

— Un homme l'a menacé avec un revolver toute la nuit et, lorsque le téléphone a sonné, il a décroché en se faisant passer pour un valet puis a obligé Lexton à refuser l'aide financière.

Le même barbu parvient à nouveau à surmonter le tumulte.

— Mais comment sait-on que l'homme en question était complice des gangsters ?

— Lexton l'a reconnu ; c'était un Américain ayant l'allure de Carter, Lexton est persuadé que c'est lui qui jouait le rôle d'Armstrong W. Carter dans le petit film que les bandits ont tourné.

L'immense salle se vida en un clin d'œil et ce fut la ruée sur les cabines téléphoniques. Le même jour, une dizaine d'hypothèses furent lancées pour expliquer les événements de la nuit. Une seule chose était sûre : les bandits avaient poursuivi un double objectif, s'approprier les rançons de deux des milliardaires présents sur le plateau et s'emparer de la personne de Carter. Ils avaient d'ailleurs magnifiquement réussi le doublé. Une question se posait à laquelle personne ne pouvait répondre : pourquoi s'étaient-ils emparés de l'Américain ? La police n'aurait pas été plus avancée si elle avait pu entendre la communication téléphonique qui devait s'établir ce même jour à 14 h 45 entre le bureau de poste d'un petit village du Schleswig et un appartement dont les balcons donnaient sur les jardins du Ranelagh et dont les douze pièces en enfilade servaient de pied-à-terre à Reiner lors de ses déplacements parisiens.

Il terminait des écrevisses flambées à l'armagnac lorsqu'il décrocha.

— Ah, c'est vous Hermann, alors, cela vous a plu ?

— Fantastique, mon cher, vous étiez fantastique, et ce masque, c'était d'un romantisme, d'un mystère, cent fois bravo. Mais dites-moi, Carter est-il en lieu sûr ?

— Ne vous inquiétez pas. Je suis heureux de vous avoir fait passer une agréable nuit.

— J'étais ravi. Quant à Lui, il n'a pas quitté Carter des yeux et l'a parfaitement reconnu malgré les vingt-huit ans passés. Mais il semble que l'opération a été fructueuse pour vous ? En plus de la somme que nous vous donnons, vous voici avec deux milliards, qu'allez-vous faire de tout cet argent ?

Négligemment, Reiner alluma une Poudovkine et jeta l'allumette dans la crème Chantilly qui surmontait le soufflé flambé au marasquin.

— La vie augmente, dit-il, on se demande comment on va pouvoir joindre les deux bouts.

Il y eut un rire forcené au bout du fil puis le correspondant de Reiner retrouva son sérieux.

— Enfin encore merci pour hier, je n'avais jamais passé un aussi bon moment depuis la nuit des longs couteaux. Mais je voudrais vous demander...

Le temps d'arrêt se prolongea.

— Je vous en prie...

— Ce sera plus difficile pour notre deuxième homme, la mésaventure arrivée à Carter va le rendre encore plus méfiant... Comment allez-vous vous y prendre ?

Reiner regarda les volutes de fumée monter vers les caissons du plafond, voilant les angelots d'une brume légère, bleuâtre et parfumée.

— Ne vous inquiétez pas, Hermann. Je vais m'occuper bientôt de Joe Spinelli.

LIVRE III

ACTION II

OceanofPDF.com

I

Il avait hésité longtemps : la mer de Chine était trop connue, les bateaux américains trop fréquents, il y avait aussi les jonques des pirates qui rappliquaient par flottilles et il ne tenait pas à équiper sa résidence privée d'une batterie de 55 et de la truffer de nids de mitrailleuses jumelées.

Les îles grecques étaient pourries par le tourisme et il lui faudrait les fuir six mois de l'année sur douze ; quant à l'archipel des Caraïbes, il était un peu trop fréquenté par des gens qu'il n'aimait pas et qui le lui rendaient bien. Il avait hésité un instant sur l'achat d'une péninsule dans le golfe Persique mais la chaleur l'en avait dissuadé et puis les forages pétroliers sous-marins étaient toujours à craindre.

Il y avait quelques années, il avait presque signé pour l'acquisition d'un rocher triangulaire qui s'élevait à trente kilomètres des côtes d'Hokkaido, mais la pollution recouvrait le flanc des falaises d'une boue noirâtre.

Il se demandait s'il n'allait pas construire sa résidence sur une des îles désolées de la mer polaire lorsqu'un soir, son yacht aborda à Fiticatl.

Trois jours après, l'île était à lui.

Il avait payé le mètre carré de cailloux plus cher que s'il s'était trouvé au cœur des Champs-Élysées ou en plein centre de la V^e Avenue. Mais cela importait peu, Joe Spinelli avait enfin trouvé l'endroit où il bâtirait sa maison.

Située à trois cents kilomètres des côtes désertiques du Yucatan, à l'écart des grandes lignes transatlantiques, Fiticatl correspondait parfaitement à ce que désirait le vieux Joe. Quasiment inabordable, ne pouvant en aucune façon intéresser les promoteurs et autres lanceurs de sites touristiques, elle offrait le spectacle désolé d'un plateau granitique où n'aurait pas poussé un quart de racine de pissenlit. Mais sur la côte Est, face au large, une vallée s'ouvrait au flanc de la montagne, le robinet géant d'une cataracte déversait des eaux fracassantes qui explosaient en écume cinquante mètres plus bas ; sur les bords de la rivière qui se perdait directement dans les hautes lames de l'Atlantique, poussaient l'araucaria, le pin étoilé, le sycomore bleu et

l'eucalyptus géant. C'est là, au creux de cette jungle ignorée de l'univers, que le richissime Spinelli fit bâtir Sweet Mummy of Chattanooga! C'est en effet en hommage à sa défunte grand-mère que Spinelli fit élever la formidable construction dont l'édification demanda quatorze années de travaux consécutifs.

À la fois caserne et pavillon de banlieue, d'une architecture évoquant la pyramide aztèque et la gare Saint-Lazare dont il avait la dimension, Sweet Mummy of Chattanooga se composait de bastions d'angles et d'une avalanche de pièces imbriquées les unes dans les autres, toutes meublées dans le style Dallas 1950. On racontait qu'après avoir visité ce qui était son œuvre le décorateur ensemblier s'était jeté dans la cataracte qui avait vomi son corps démantibulé sur les rochers de la plage.

Spinelli, après avoir fait recouvrir la totalité des murs intérieurs de peaux de fauves toutes différentes, fit peindre l'extérieur en jaune vanille et fraise écrasée et contempla le travail.

Il fit rajouter un fronton sculpté au-dessus de l'entrée principale représentant, grosso modo, une vieille dame donnant la main à un petit garçon auquel le sculpteur s'était efforcé de donner les traits de Spinelli enfant et, sous le bas-relief, s'étalait en hautes lettres l'inscription : Sweet Mummy of Chattanooga.

À partir de cet instant, Spinelli avait divisé son immense fortune en dix parties égales. Chacune de ces parties avait été confiée à une sorte de directeur-gérant. Spinelli avait réuni ses dix employés et, très simplement, leur avait appris le fonctionnement du système, fort simple par ailleurs. Messieurs, avait-il dit, vous êtes chacun à la tête d'un dixième de ma fortune. Vous avez tout pouvoir de décision. Vous pouvez investir chacun dans le domaine qui vous convient et monter l'affaire ou les affaires qui vous plaisent. Ma fortune est à vous. Simplement, à la fin de chaque année, chacun me montrera ses comptes. Celui d'entre vous qui aura réalisé les bénéfices les plus faibles sera mis à la porte et remplacé ; je m'arrangerai pour qu'il ne lui soit pas possible d'obtenir un emploi, même pas de balayeur de rues. Vous êtes libres d'accepter ou non.

C'est ainsi que Joe Spinelli, orphelin, apprenti maçon et ordonnance du commandant Armstrong W. Carter durant la Seconde Guerre mondiale, devint l'une des trois puissances financières du globe tout en ne se penchant sur des chiffres qu'un après-midi par an.

Il refusa systématiquement tout contact avec le monde extérieur et s'enferma dans son île dont il ne sortit plus. Il avait près de lui une trentaine de personnes qui composaient sa domesticité et sa garde personnelle.

Le ravitaillement s'opérait par hélicoptère et il résolut le problème des femmes comme il avait résolu celui de ses affaires. Il en fit venir dix, quatre Sud-Américaines, trois Texanes, une Tchèque, deux jumelles cingalaises, et les accueillit à leur arrivée, sous le bas-relief.

— Vous êtes mes femmes, leur dit-il, vous aurez ici tout ce que vous désirez. À la fin de chaque année, je renverrai celle qui ne me plaira plus et je me débrouillerai pour qu'elle ne puisse même plus trouver un emploi de strip-teaseuse dans un bastringue.

Le système qui avait fonctionné avec les P.-D.G. fonctionna avec les concubines, et toutes rivalisèrent de douceur, d'intelligence, de sensualité, de gentillesse. Cependant, impavide, chaque année, Joe Spinelli renvoyait régulièrement un de ses directeurs et une de ses favorites, immédiatement remplacés. Le système fonctionna pendant un quart de siècle.

Puis Spinelli vieillit.

Désormais sa fortune était assurée puisque immense et il fit comme tout un chacun : il se maria et cessa de renvoyer ses subordonnés. Il sortit même de Fiticatl, contempla sans plaisir des buildings qui portaient son nom sur leur façade, des panneaux publicitaires sur les routes, dans les villes, dans les trains qui vantaient les produits qu'il fabriquait et il apprit sans joie qu'il possédait une chaîne de télévision et même, alors que le dernier film qu'il ait vu remontait à 1937, une cinquantaine de salles de cinéma réparties dans une dizaine d'États des U.S.A.

Vaguement écœuré, il décida de rentrer à Fiticatl et de n'en plus ressortir. Il abrégua son voyage et se retrouva un beau matin à Kennedy-Airport. Il acheta un paquet de cigarettes et prit un livre sans regarder le titre. En général il en lisait les quatre premières pages et le jetait au feu, au panier ou par la portière, selon l'endroit où il se trouvait.

Il s'installa dans le Jet, boucla sa ceinture, renvoya l'hôtesse de l'air qui lui proposait stupidement des bonbons et ouvrit son bouquin.

À l'âge de cinquante-neuf ans, le destin de Joe Spinelli changeait de cap pour la deuxième fois.

Il avait commencé à lire, persuadé qu'il s'agissait d'un roman et s'attendait au classique science-fiction ou au sempiternel policier lorsque, surpris par le premier paragraphe, il regarda le titre ; il s'étalait en lettres orange sur fond bleu : « Les Mystères du parapsychisme. » Par quel hasard miraculeux, dû sans doute à une négligence de la préposée à la librairie, ce bouquin se trouva-t-il au milieu de la littérature d'évasion, nul, évidemment, ne le sut jamais. Toujours est-il que Spinelli flamba d'enthousiasme dès le deuxième chapitre.

En fait, Kay Edwards, l'auteur de l'ouvrage, était un étudiant de psychologie désargenté dont le meilleur ami avait un père éditeur qui avait eu l'idée saugrenue de lancer une collection de poche spécialisée dans les ouvrages de spiritisme. Pour dépanner l'ami de son fils, l'éditeur lui offrit cinq cents dollars et une machine à écrire, en échange de quoi le jeune Edwards devait lui remettre deux cent cinquante pages manuscrites, racontant n'importe quoi, pourvu que cela ait trait à l'énergie mentale et autres phénomènes plus ou moins fumeux.

En mélangeant des thèses, en inventant des anecdotes, en citant des noms absolument inconnus, Edwards bâcla le travail en trois semaines et fut édité sans être lu préalablement. Un mois plus tard, alors qu'il dépensait ses derniers dollars dans un casino de la côte Est, loin de toute université, il apprit avec stupéfaction qu'il avait écrit le best-seller de l'année.

Six mois plus tard, il eut une surprise aussi forte que la première : il était invité dans une île perdue en plein Atlantique chez le richissime Spinelli pour parler de son livre.

En l'attendant, Joe Spinelli n'avait pas perdu de temps. Il avait détaché spécialement deux de ses hommes de confiance sur le continent pour qu'ils lui envoient tous les bouquins touchant de près ou de loin à la pensée supranormale.

Trois hélicoptères chargés de livres s'étaient déjà posés dans la cour intérieure de Sweet Mummy of Chattanooga et, à l'exclusion du temps consacré aux repas et au sommeil, Spinelli étudiait.

Tout y passa, en vrac ; on peut citer parmi l'abondante littérature ingurgitée par Spinelli les titres suivants qui paraissent être les plus représentatifs :

Hypnose, suggestion et délire collectif – par Rabindranath Simpson.

Puissance, de l'esprit et lévitation mentale – par William Styrobljewski.

La pensée dense et la danse pensée – A. Malraux (inédit).

La fleur de l'âme ou la pensée vraie – Sœur Ste Cécile de l'Enfant-Roi.

De la surface au moi profond – J.B. Plouph.

Le jaillissement du caché, exercices communautaires de reptation psychique – Ouvrage non signé.

Cela suffit pour se faire une idée du genre d'études entamées sur le tard mais avec un enthousiasme total.

Dès le retour de Spinelli, tout fut consacré à cette nouvelle science dont il voulait devenir l'un des maîtres, et bientôt, Fiticatl devint un lieu de séjour, quelquefois de refuge, pour des personnages étranges. On y rencontrait des mages orientaux, des gourous hindous, des kabbalistes juifs, des sorciers nivernais, etc.

La nuit, des séances avaient lieu qui variaient avec les visiteurs, cela allait du tournage de tables au jetage de sorts en passant par des exercices extatiques, des cérémonies compliquées dont le but était d'introduire l'Esprit dans le corps préalablement vidé des adeptes. Il y eut une période vaudou, une autre confucéenne, un bouddhiste vint jeter à bas ces cultes inefficaces et commença à enseigner le zen lorsqu'il fut à son tour chassé par une prêtresse ivoirienne volcanique et violeuse, descendante directe de dieux africains et orgiaques. Il y eut également un fils de Mithra qui pocha l'œil du gourou, botta les fesses du Nivernais et s'enfuit avec l'Ivoirienne, bref, la calme demeure, la somptueuse et ineffable Sweet Mummy of Chattanooga devint un pandémonium où se heurtait tout ce que l'univers pouvait contenir d'escrocs, de fous et d'adeptes du supra-normal.

Spinelli planait sur tout cela, enthousiaste, vibrant, toujours persuadé d'atteindre, la seconde suivante, au stade suprême de l'extase, au sommet inégalable de la pensée pure.

Quelques jours après l'enlèvement de Carter, Spinelli eut un coup dur : l'un de ses hôtes, fakir arménien spécialiste de la planche cloutée et du rizotto à la milanaise enleva l'une des cuisinières, remplit un sac de marin avec de la vaisselle de prix et tenta de filer en hélicoptère ; mais, malgré ses élucubrations, Spinelli continuait à diriger l'île d'une main de fer et le fakir fut arrêté, obligé d'avalier son turban et renvoyé dans son Arménie natale, les poches vides et la gorge sèche.

Le vieux Texan se promena toute une journée dans les jardins, adressant chaque fois qu'il passait sous son porche une pensée émue à sa vieille mummy et laissa son moral descendre nettement. Il en arriva même au point de douter d'atteindre jamais un jour son moi véritable, enfoui sous les contraintes sociales. Le front sombre, il rentra dans son hangar-bibliothèque et s'approcha de sa table pour prendre connaissance du courrier.

Il n'y avait qu'une seule lettre, en provenance de New York, signée John Blank, docteur en psychologie, animateur de la société « Libérez votre moi », spécialiste de psychanalyse de groupe.

Le moral de Joe monta au zénith et il donna des instructions immédiates pour que l'on invite le plus rapidement possible le docteur John Blank.

Il ne s'agissait pas celle fois pour Spinelli d'une invitation ordinaire.

Plus il y réfléchissait, plus il avait conscience de la différence qui existait entre Blank et les autres.

Seul, Blank était un homme de science, il ne promettait rien dans sa lettre, il ne s'engageait ni à déplacer des meubles, ni à faire apparaître Sweet Mummy of Chattanooga sur fond de nuages roses, il ne promettait même pas, après les séances pour lesquelles il proposait ses services, une amélioration du niveau de conscience des patients, et plus il y réfléchissait plus il se rendait compte que lui, Spinelli, avait fait fausse route. Un grand nombre de gens qui étaient venus durant ces dernières années à Sweet Mummy of Chattanooga étaient des charlatans et avaient tenté d'abuser de sa candeur en la matière. De cela, il était de plus en plus persuadé et remerciait déjà Blank en son for intérieur de lui en avoir fait prendre conscience.

Dans la semaine qui suivit l'envoi de la première lettre, il y eut un échange de coups de fil entre les deux hommes, et Spinelli sentit que la différence entre Blank et les autres se précisait. Blank ne semblait pas pressé de venir alors que les autres arrivaient en trombe, s'installaient aux cuisines, pratiquaient des siestes furieuses avec le personnel féminin et empuantissaient l'atmosphère avec des parfums brûlant dans des cassolettes. Rien de tel avec Blank, Spinelli crut même un instant qu'il ne viendrait pas.

La voix lointaine finit par dire.

— Écoutez, je dois terminer mes cours à l'université, relire les épreuves d'une thèse à paraître dans le mois qui vient, je dois également achever

quelques expériences en cours à l'hôpital psychiatrique dont j'assume la direction et, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis pas être près de vous avant la fin de la semaine.

— Je patienterai, professeur Blank. Aurez-vous besoin de matériel quelconque, voulez-vous que...

— Il me faut une salle, entièrement vide. Quatre ou cinq personnes seront nécessaires, hommes et femmes, c'est tout. Mes respects, Joe Spinelli.

Le samedi, à 18 h 45, alors que les rayons cuivrés d'un soleil pleinement sphérique martelaient les feuilles charnues des seringats et que l'île tournait doucement au bronze pâle, John Blank franchissait l'immense hacienda et passait pour la première fois le portique surmonté du fronton.

Il s'arrêta, jeta un œil sur le bas-relief, la mummy et son petit garçon, et vit arriver vers lui, du fond des allées bordées de palmes, ce même petit garçon avec une cinquantaine d'années en plus.

Spinelli tendit une main que Reiner serra.

— Je suis très heureux, Professeur, j'ai une telle envie de libérer mes pulsions inconscientes, je n'y suis jamais parvenu et je me doute que cela doit être...

Le bavardage continua et Reiner, tout en se dirigeant vers le corps central du bâtiment, nota les positions des miradors, la vitesse probable de course du yacht ancré dans la rade et conclut que la seule manière de se tirer de Fiticatl, en emmenant le maître de maison, était bien l'hélicoptère. Ceci arrêté, il se dit qu'il serait temps qu'il se mette à jouer son rôle.

— Parlez-moi donc un peu de votre douce grand-maman de Chattanooga, dit-il.

Lentement, le soleil se couchait derrière les hautes falaises cramoisies.

Lorsqu'il pénétra dans sa chambre dont murs, plancher et plafond avaient été recouverts de peaux de panthère noire et de puma canadien, Reiner s'étendit sur son lit, les mains sous la nuque en tirant sur une Pablo Neruda.

Il éclaira une veilleuse recouverte de soie grise et constata que six bouteilles de whisky de marque différente attendaient son bon vouloir sur un guéridon. Il se leva, sonna pour en commander une septième et fit rapidement le point.

Les séances commenceraient le lendemain, il y aurait cinq personnes, six avec lui.

Marpessa Spinelli, épousée par correspondance. Elle avait vécu de son métier de mannequin pendant quatorze ans, elle gagnait en effet petitement sa vie en se faisant photographier vêtue de sous-vêtements confortables et chauds l'hiver munis de glissières, d'élastiques, de sangles diverses ; ces photos paraissaient régulièrement dans un catalogue de vente par correspondance qu'on trouve dans les épiceries de province, et qui propose le château féodal préfabriqué aussi bien que le dernier modèle d'épingle à linge.

Spinelli avait eu une sorte de coup de foudre et avait écrit au magasin en commandant la gaine-culotte n° 7123 et la personne qui la portait.

La gaine était arrivée huit jours après, Marpessa avait suivi vingt-quatre heures plus tard.

Sans être insupportablement stupide, elle n'offrait pas un grand intérêt, ignorant pratiquement tout de son mari et des origines de sa fortune.

Mendoza était d'une autre trempe. Il était régisseur du domaine, et Reiner avait compris dès le premier coup d'œil qu'il n'approuvait pas l'idée fixe de son patron et il n'avait pas mâché ses mots durant le repas au sujet des fakirs et autres inspirés. Plus qu'à Spinelli, c'était à lui que les hommes qui gardaient l'île obéissaient, et de cela, il faudrait tenir compte.

Carmen Coatzcoatl était une vague cousine de Mendoza et jouait le rôle de dame de compagnie de Marpessa ; splendide Indienne de vingt-trois ans, toujours vêtue d'une tunique chinoise laquée rouge, elle exprimait, dans le simple geste de craquer une allumette ou de se verser un verre de coca-cola, une telle sensualité que trois gardiens de l'hacienda avaient porté plainte.

Mensurations pour 1,73 m : 89, 52, 89.

Chargée également des affaires courantes et des relations publiques.

Restait le dernier personnage qui participerait lui aussi à l'expérience : Roy Coward, un vieux copain que Spinelli avait arraché à son Texas où il vendait des jarres de terre cuite, déguisé en Indien apache sur les bords de la route transaméricaine. Coward était de tous le plus pittoresque lorsqu'il était à jeun. Il était aussi le seul à avoir atteint le seuil du bonheur perpétuel et de la félicité sans mélange. Il y parvenait tous les jours avec une régularité de métronome à partir de neuf heures du matin, il lui suffisait pour cela d'une bouteille de tequila. Doté d'un derme si spongieux que

Reiner avait pensé voir l'alcool pur lui jaillir par les oreilles lorsqu'il lui avait serré la main.

Spinelli, sa femme et ses corsets pour paysannes adipeuses, Mendoza et sa méfiance, la belle Carmen et le vieux copain ivrogne, ce serait là son auditoire, et pour compléter l'ensemble, une flopée de gardes tout autour qui tireraient dans tous les azimuts à la moindre tentative d'enlèvement. Ce ne serait pas de tout repos et déjà, Reiner avait pu constater à des tas de signes que Spinelli, malgré sa faiblesse pour le supra-normal, ne se ferait pas embarquer aussi facilement qu'on aurait pu le croire ; le réseau de surveillance semblait sans faille mais Reiner savait depuis toujours que la perfection n'est pas de ce monde et que, seul, l'homme sans foi recule devant le blindage des précautions.

Dans la lueur grise qui adoucissait encore les pelages des panthères, il se déshabilla, s'étira, termina son verre, écrasa son clope et s'endormit.

Ils sont assis en tailleur au centre de la salle. Seule, Carmen s'est appuyée sur un coude et l'ogive prodigieuse de son sein droit masque à demi son visage aux nuances de tabac blond.

Coward oscille légèrement d'avant en arrière sur ses fesses pointues, Mendoza paraît concentré, Spinelli vibre d'une volonté de bien faire, Marpessa est Marpessa.

Des oiseaux passent derrière les hautes fenêtres. Le silence est total.

Il dure.

Il dure encore.

Il dure toujours.

Ils regardent tous Reiner qui ne regarde personne.

Soudain Mendoza se racle la gorge et demande :

— On peut fumer ?

Les paupières de Reiner n'ont pas cillé. Il fixe toujours le vide.

— Pourquoi as-tu peur du silence, Mendoza ?

Le régisseur reste bouche bée, se lèche la moustache et proteste :

— Je n'ai pas peur du silence !

— Alors, pourquoi as-tu parlé ?

L'iris du Mexicain lance une décharge de chevrotine.

— Et pourquoi me tutoyez-vous ?

La voix crissante ne semble pas impressionner le docteur Blank.

— Pourquoi ne me tutoies-tu pas également ?

Mendoza, d'un coup de reins, se lève.

— Qu'est-ce que tu cherches, gringo ?

Reiner sourit.

— Ramon Mendoza, tu as peur du silence et tu détestes être tutoyé par les gringos, tu vas nous expliquer pourquoi.

— Non.

Le cri a jailli, définitif ; Reiner le regarde : d'un pouce rapide, le Mexicain a essuyé une goutte de sueur au ras du sourcil.

— On s'arrête un moment Mendoza. Comment vous sentez-vous ?

Surpris par le ton presque soucieux du psychologue, Mendoza se détend d'un coup et avale une bouffée d'air rapide, comme un boxeur entre deux rounds.

— Ça va, ça va... Je m'excuse mais vous m'avez attaqué si vite...

Blank a un geste signifiant que tout cela est sans importance.

— Vous avez été orphelin de très bonne heure, Spinelli ?

Joe sursaute, mâche violemment son chewing-gum à la chlorophylle.

— Oui.

— Votre grand-mère vous a élevé ?

— Oui.

— Elle faisait des confitures ?

— Toutes les mummies du Texas font des confitures.

— Vous aimez votre grand-mère ?

— Je n'ai jamais cessé de la vénérer.

La voix de Reiner claque en mèche de fouet.

— Alors, pourquoi as-tu volé ce pot, petit salaud ?

Le sang se retire du visage de Spinelli.

— Je ne pouvais pas le prendre, il était trop haut, sur l'étagère.

Reiner le toise d'un regard méprisant et se détourne de lui.

— Carmen, vous êtes la mémé de Spinelli, il a tenté de voler des confitures, grondez-le.

— C'est pas vrai, hurle Spinelli.

— Jamais, brame Carmen, je ne veux ni enfants ni petits-enfants, je ne serai jamais mémé.

— Pourquoi ? lance Reiner.

— Je mourrai vierge, clame Carmen.

— J'ai soif, dit Coward.

— Ah ah ah, fait Marpessa.

— Stop, dit Reiner.

Ils soufflent.

Mendoza retrouve son calme le premier.

— Si vous pouviez nous expliquer un peu ce que nous allons faire.

Reiner s'allonge sur la natte et allume une Villon.

— Le procédé est simple : il s'agit, à travers les échanges que nous allons avoir, d'oublier vos personnalités actuelles ; pour cela, il faut que les rapports que vous avez actuellement disparaissent, c'est-à-dire que Marpessa ne considère plus Joe comme son époux ni inversement, que Ramon voit Joe autrement que comme son maître, etc.

— C'est difficile, murmure Marpessa, Joe est mon mari...

— Justement, il s'agit que vous le considériez sous un autre angle.

— Quel angle ? jette Carmen.

— Le vrai, dit Reiner.

— Et moi, dit Coward, qu'est-ce que je représente dans tout ça ?

Ricanement de Spinelli.

— Comme d'habitude, Roy l'ivrogne.

Silence, Coward se tait.

Doucement, Reiner le regarde.

— Roy, dit-il, pourquoi hésitez-vous à dire à votre vieux copain que c'est un salaud ?

Coward continue un instant à se balancer et s'arrête.

— Il me donne à bouffer et à boire, dit-il, c'est pas des choses qu'on dit à quelqu'un qui peut vous renvoyer vendre des terres cuites sur les autoroutes.

— Vous aimez ce boulot de bouffon qui est le vôtre ?

— Je m'en fous, dit Coward, de toute façon, la maison contient assez d'alcool pour m'y noyer.

— Joe, dit Reiner, trouvez-vous Marpessa belle ?

— Personne ne peut dire ni même penser une chose semblable.

Reiner néglige les larmes soudaines de Marpessa et continue.

— Vous ne connaissiez rien d'elle, simplement une photo, pourquoi l'avez-vous épousée, vous rappelait-elle quelqu'un ?

Spinelli réfléchit avec intensité.

— Je ne pense pas, je ne me suis jamais posé la question.

— Réfléchissez encore, on n'épouse pas une femme parce qu'on l'a vue sur un magazine.

— Je ne vois pas, dit Spinelli, dès que j'ai vu la photo, j'ai senti qu'il fallait qu'elle soit là, c'est tout.

— Vous attirait-elle sexuellement ?

— Pas du tout.

— Et aujourd'hui ?

— Pas davantage.

— Ça vous plairait de savoir qu'elle est la maîtresse de Mendoza ?

Carmen bondit, ses cheveux croulent sur ses reins galbés.

— Je m'en doutais, dit-elle, le monde tourne autour du sexe.

— Un instant, dit Reiner, n'oublions pas que nous sommes sur le terrain du jeu, je demandais à Joe si le fait de savoir que sa femme est la maîtresse d'un autre lui plaît, je n'ai pas dit que cela était vrai.

Marpessa sanglote.

— Je ne comprends rien à toutes vos histoires, je veux sortir.

— Trop tard, susurre Mendoza, nous sommes là tous ensemble pour trois jours et si nous ne nous sommes pas entre-tués d'ici là, nous sortirons de cette épreuve avec une personnalité tout à fait nouvelle.

Carmen fonce sur la porte.

— La mienne me plaît, je n'ai pas envie d'en changer.

Rire aigrelet et cascadeur de Coward. C'est en fait la première fois qu'il intervient pour autre chose que son cas personnel.

— Si je m'étais promis de mourir vierge, dit-il, je me dépêcherais de changer de fond en comble.

Carmen se retourne en furie et siffle, vipérine.

— Vieux satyre, toi aussi tu ne penses qu'à ça, je t'ai vu le soir sous mes fenêtres, à rôder comme...

Reiner se lève, tend la main à la fille qui, subjuguée, la prend et vient se rasseoir.

— Cigarette ?

— Non merci.

— O.K. Voulez-vous que nous parlions de tout cela raisonnablement ?

La voix de Carmen Coatzcoatl tremble encore.

— Je n'en vois guère la nécessité, mais si cela peut vous amuser, allons-y.

Spinelli serre les mâchoires.

— Écoutez, Blank, je vous rappelle que c'est pour mon épanouissement personnel que vous êtes ici, les idées fixes de mon personnel ne m'intéressent pas.

Lentement, Reiner se détourne de la jeune Indienne et regarde son hôte.

— C'est marrant, Spinelli, dès que l'on ne s'occupe plus de vous, vous devenez furieux, je vais finir par croire que votre grand-mère vous a trop gâté.

— Je te l'ai dit cent fois, Joe, lance Coward, tu as trop de fric, ça te rend égoïste.

— Boucle-la, Roy, le fric n'a rien à voir avec mon moi profond ; j'en ai, je m'en sers et c'est tout. C'est le reste qui m'intéresse. Blank, je vous couvrirai d'or si vous vous occupez personnellement de mon cas ; laissez tomber Mendoza et les autres.

— Vous aimeriez que nous ne restions que tous les deux ici, hein ?

Spinelli se dresse sur un bras et se penche vers Reiner.

— Ouais, dites-leur de sortir et faites-moi une bonne analyse.

Marpessa se lève à son tour.

— Tu es révoltant, Joe, toujours tout pour toi et ceux qui te gênent doivent partir, c'est monstrueux.

Ramon Mendoza secoue la tête et dessine de l'index sur le tapis qui recouvre le sol.

— Monsieur Spinelli, dit-il rêveusement, si je vous disais réellement ce que je pense de vous, je ne suis pas sûr que vous soyez capable de l'oublier

lorsque nous sortirons de cette... comment appelle-t-on ça déjà ?

Marpessa se tamponne les yeux d'un mouchoir noir de rimmel.

— Séance collective de rénovation de la personnalité.

Spinelli sursaute et regarde sa femme avec l'air du prof qui voit le cancre de sa classe de cours moyen deuxième année lui démontrer le théorème de Pythagore en utilisant les références de Lobatchevski.

— Comment sais-tu ça ?

— Je lis aussi, cela m'arrive.

Le milliardaire la regarde encore et ses yeux l'abandonnent sans changer d'expression, comme si Marpessa était un objet dans la salle, quelque chose de semblable à une boîte d'allumettes vide.

Reiner se lève et va s'adosser au mur.

— Continuez, dit-il, vous allez me dire séparément quelle est la chose que vous craignez le plus au monde.

Carmen ferme les yeux, esquisse une moue violente de répulsion et serre les jambes.

— Les araignées.

Reiner s'accroupit près d'elle et pose sa main sur son épaule.

— Ne mentez pas.

L'Indienne écarquille les yeux et, sous le grain de la peau, le sang vient battre à folle allure.

— Allons, poursuit Reiner, lorsque vous étiez petite, les sœurs ont dû vous dire qu'il était mal de mentir, dites-nous la vérité.

Carmen le regarde et mâche à vide.

Ramon racle ses amygdales d'un coup sec et définitif comme le dernier coup de lime d'un ajusteur professionnel.

— Écoutez, Blank, vous devez tenir compte d'un fait ; il faut toujours s'occuper en priorité de celui qui vous paie ou vous invite, je répondrai à vos questions plus tard... s'il le faut absolument.

Reiner le regarde comme s'il avait été une sphère de plastique transparent.

— Vous n'aimez décidément pas que l'on s'occupe trop de vous, à la place de votre patron, je me méfiera.

— Pourquoi ?

— Il faut toujours se méfier des gens qui refusent d’être sondés. C’est la preuve qu’ils ont quelque chose à cacher ou qu’ils poursuivent des buts mystérieux, mais vous avez raison, nous allons changer de tactique, je vais m’occuper uniquement de vous, Spinelli. Les autres peuvent sortir.

Ils le regardèrent et, dans les yeux de Carmen, plus nettement que dans ceux des autres, il y eut un flottement d’inquiétude, celui d’une femme menacée qui voit le danger s’écarter et se demande si cet arrêt n’est pas un répit avant quelque chose de pire.

Coward se leva le premier.

— Direction le bar, dit-il ; heureux de ne pas avoir pu vous être utile.

Reiner le regarda et ses lèvres s’écarterent sur un sourire amical.

— Vous l’avez été plus que vous ne le croyez.

Roy stoppa.

— Comment cela ?

Reiner vint vers lui et son index se leva lentement pour se poser sur la joue du vieil homme. Son doigt appuya légèrement en tirant la peau vers le bas, dégageant le blanc de l’œil.

— Combien disiez-vous que vous buviez de whiskies par jour ?

Roy Coward recula. Pour la première fois, il parut mal à l’aise.

— C’est difficile à chiffrer.

Reiner sourit à nouveau et Spinelli perçut la note bizarre qui passait dans sa voix.

— En effet, dit-il, c’est difficilement chiffrable.

Le silence revêtit soudain une qualité inquiétante, tous les regards se tournèrent vers Coward.

— O.K., doc, vous allez me dire que l’enfer des alcooliques est mal pavé et qu’il est temps que je fasse ressemeler mes bottes, mais vous perdriez votre salive.

— Non, dit Reiner, je ne vous dirai pas une chose pareille.

Avant de sortir, Marpessa se retourna vers son mari, parut sur le point de parler mais elle se ravisa et sortit avec les autres.

Reiner et Spinelli sont seuls.

Spinelli a fermé les yeux. Sa bouche a peut-être été belle autrefois, une bouche comme en ont les cow-boys dans les films publicitaires pour des

marques de cigarettes ou de lotions d'après rasage.

— Je voudrais vous montrer quelque chose, Spinelli.

Le milliardaire a ouvert les paupières et l'œil-alligator vacille un instant avant de se fixer sur son interlocuteur qui traverse la pièce en diagonale et s'accroupit dans l'angle opposé à celui dans lequel ils se tenaient tous assis.

Reiner se relève et revient vers Spinelli : dans sa main, un cube métallique brille, de la dimension d'une demi-boîte d'allumettes. Il le tend à l'Américain.

— Qu'est-ce que c'est ?

Reiner s'est rassis.

— Vous n'allez pas me faire croire que vous ne savez pas ce que c'est qu'un micro ?

Spinelli encaisse en faux calme : sous l'apparence d'impassibilité voulue, on sent que ses muscles se sont tendus.

— Qui a déposé ça là-bas ?

— C'est une longue histoire, dit Reiner, en tout cas, cela vous explique pourquoi, jusqu'à présent, nos conversations ont été assez anodines ; ceux qui écoutaient à l'autre bout n'ont pas pu apprendre grand-chose.

Le milliardaire a à présent de la peine à maintenir sa mâchoire inférieure en place ; sa voix sort, plus serrée, plus abrupte.

— Vous saviez que ce micro était là ?

— Bien sûr.

Lentement, Spinelli se lève. Il a peur à présent.

— Qui êtes-vous, Blank ?

Reiner n'a pas bronché.

— Je vous ai dit que c'était une longue histoire, mais à présent que personne ne nous écoute, je vais pouvoir vous la raconter en détail, je suis sûr qu'elle vous intéressera.

Spinelli avale un coup d'air qui le secoue comme un demi-litre de gin pur.

— Je vous ai posé une question, Blank. Vous êtes chez moi, si j'appelle, trente hommes armés vous sauteront dessus et...

— Mon nom est Reiner.

Les mains de Spinelli fouillent son thorax osseux à travers la toile fine de la chemise.

Reiner achève la présentation.

— Je ne suis pas psychologue et je suis envoyé par une de vos vieilles connaissances.

— Je n'ai pas de vieilles connaissances et...

— Carter, dit Reiner. Armstrong W. Carter.

Lentement, les doigts se desserrent.

— Carter, murmure Spinelli, cela fait bien longtemps que nous ne nous sommes pas revus.

— Il y a des raisons à cela.

Brusquement, Spinelli s'écarte, mais Reiner sait qu'il n'essaiera pas de fuir.

Le vieux va jusqu'à l'autre extrémité de la pièce, enfonce ses mains dans ses poches et revient.

— Pourquoi vous êtes-vous fait passer pour Blank ?

— Ce n'était pas pour vous tromper, vous, Spinelli, c'était pour donner le change à votre entourage et je crois que cela a réussi ; tout le monde est persuadé qu'en cette minute même, je suis en train de vous psychanalyser.

Spinelli hésite et se rassied brusquement.

— Allez-y, videz votre sac, tout cela commence à m'intriguer.

Reiner s'appuie sur ses coudes.

— Vous savez que Carter a été enlevé ?

— Personne ne l'ignore.

— Ce que tout le monde ignore, c'est qu'il savait depuis quelques mois qu'il était poursuivi, que des gens essayaient de lui mettre la main dessus et que ces mêmes gens cherchaient à faire la même chose pour vous.

Dans la bouche de Spinelli, la salive tourne en purée de pois.

— Pourquoi ne s'est-il pas méfié alors ? Pourquoi a-t-il accepté de participer à cette émission.

— Connaissez-vous un lieu plus sûr qu'un studio de télévision ? Ce n'est pas en général le genre d'endroit où l'on se fait rapter.

La tête de Spinelli rentre doucement dans ses épaules.

— O.K., dit-il, mais cela n'explique pas votre présence ici.

— Si. Il tenait à ce que vous soyez averti et protégé.

— Pourquoi ?

— Vous devez avoir des intérêts communs. Peut-être un secret commun...

— Supposons, mais Carter sait parfaitement qu'il n'y a pas un homme plus protégé que moi dans cette île.

Le regard de Reiner s'égaré vers le plafond sombre.

— C'est à cet endroit précis que réside votre erreur.

Les cinq litres de sang que contient la carcasse de Spinelli disparaissent de la surface du bonhomme, même ses orteils sont livides.

— Vous voulez dire que je ne suis pas en sécurité à Sweet Mummy of Chattanooga ?

Reiner le regarde rêveusement et se penche vers lui ; son visage exprime une infinie patience.

— C'est exactement ce que je suis venu vous démontrer.

Dans un lent trémoussement des muscles fessiers, Spinelli s'est installé dans la position la plus confortable, sa voix hésite entre le sifflement et le chuchotement.

— Allez-y, démontrez-moi ça, j'adore rigoler.

— Procédons par ordre. Êtes-vous spécialiste en alcooliques Spinelli ?

Lentement, Spinelli agite son encéphale en un signe de dénégation.

— Eh bien, si vous l'aviez été, il aurait été intéressant pour vous d'examiner de près le cas de votre très vieil ami Roy Coward.

— Et qu'aurais-je trouvé ?

Reiner se tait, allume une Banville et jette l'allumette.

— Rien, dit-il.

— Expliquez-vous.

— C'est très simple, n'importe quel toubib vous dirait, en examinant l'œil de Coward, que ce type est pas mal usé, mais qu'il y a sans doute longtemps qu'il n'a pas avalé une goutte d'alcool.

Le torse de Spinelli se redresse sous le voilage de la surprise.

— Vous êtes fou, Coward ne lâche pas sa bouteille, il...

— Ne vous emballez pas et réfléchissez bien : si vous le voyez boire, pouvez-vous affirmer que sa chopine contient bien du scotch, et pourriez-

vous certifier également que, lorsqu'il est ivre, il ne joue pas la comédie ?

Spinelli a posé son menton entre ses mains, une veine bat contre sa tempe, rythmant d'un tambour assourdi le travail des cellules grises.

— Non, murmure-t-il lentement, je ne peux pas l'affirmer, mais pourquoi jouerait-il ce jeu ?

— Ne soyez pas stupide, Spinelli ; qui se méfierait d'un ivrogne ?

La fumée monte et l'Américain la suit des yeux quelques longues secondes.

— O.K., admettons que Roy trame quelque chose, et après ?

— Après, dit Reiner, nous passons à Mendoza.

Reiner, à présent, a tout son temps : il sait que le vieux l'écouterait jusqu'au bout.

— Lorsque je l'ai agressé tout à l'heure, sa réaction a été violente, non pas parce qu'il était attaqué, mais parce qu'il l'était par un gringo.

Sous le talon, la Banville s'écrase : cendre et tabac s'éparpillent sur la moquette.

— Vous aussi Spinelli, vous êtes un gringo, et le pire qui soit : vous êtes Blanc, américain et riche. Je dispose à son sujet d'autres renseignements, mais je ne cherche pas à vous persuader si vous ne voulez pas l'être. Vous avez remarqué que Mendoza s'absente quelquefois ?

— Oui, il prend les congés auxquels il a droit, pas plus...

— Exact ; et vous êtes-vous demandé ce qu'il en faisait ?

— Non.

— Vous n'êtes pas curieux. Suffit pour Mendoza, nous passons aux femmes.

Spinelli se penche et jette, légèrement haletant :

— Et où tout cela nous mène-t-il ?

Il y a dans les yeux de Reiner un brin de commisération qui n'échappe pas à son interlocuteur.

— Vous avez bâti une forteresse, l'ennemi ne peut pas y entrer ; pour vous atteindre, il faut donc qu'il soit déjà dedans.

Spinelli a essuyé la goutte de sueur qui allait briser le barrage des sourcils et dévaler la paupière gauche. Sa voix est rauque.

— Qui est l'ennemi ? Coward ? Mendoza ?

— Non, dit Reiner, tous.

— Vous êtes fou, Marpessa n'est pour rien dans tout ça, elle...

— Vous avez vu une photo de votre femme avant de l'épouser ?

— Oui.

— Vous avez toujours cette photo ?

— Non, je l'ai gardée quelque temps, mais je ne l'ai plus.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— Vous vous seriez rendu compte que la ressemblance entre la fille du cliché et Marpessa était remarquable.

— Vous voulez dire que...

— Exactement. Ce n'était pas la même. Autre chose ; saviez-vous que votre femme était experte en psychologie ?

— Elle n'est pas experte, elle a simplement cité un titre qu'elle a trouvé par hasard sur une table ou dans la bibliothèque.

— Rappelez-vous ses termes exacts, elle a dit : « Je lis aussi, cela m'arrive. »

— Qu'en concluez-vous ?

— Que ce livre ne peut être lu que par quelqu'un qui a une bonne formation scientifique.

— Vous êtes fou ; et en supposant que Marpessa soit en effet plus forte qu'elle veut bien le dire, à quoi cela lui servirait-il ?

— L'analyse préalable du comportement d'un individu est un atout majeur lorsque l'on cherche à se rendre maître d'une façon ou d'une autre de ce même individu, elle vous étudie depuis des années.

— Ce n'est pas pensable, Marpessa est une idiote, elle est incapable de...

— Il n'y a pas de gens plus intelligents que ceux qui arrivent à paraître le contraire de ce qu'ils sont. C'est aussi le cas de Carmen Coatzcoalt.

— Vous vous trompez totalement, il n'y a jamais eu la moindre ambiguïté dans le comportement de Carmen à mon égard, pas un geste, pas un regard qui aurait pu être...

— Faites marcher votre crâne, Spinelli, si cette moindre ambiguïté avait eu lieu, vous l'auriez foutue à la porte, elle ne pouvait capter votre

confiance qu'en étant inapprochable, car vous avez toujours séparé les choses, Spinelli ; pour le plaisir vous aviez des femmes que vous payiez pour ça, Carmen était gouvernante et pas autre chose, étant donnée sa fonction dans cette maison, tout écart lui aurait été fatal. Elle en était tellement persuadée qu'au bout de trois minutes de séance, elle a tenu à affirmer qu'elle était vierge et le resterait, cela prouve une chose, c'est qu'elle tient à rester ici.

— Qui vous prouve qu'elle ment ? Elle a horreur des hommes.

— Non.

— Comment le savez-vous ?

— Elle a passé les trois quarts de la nuit dernière dans mon lit.

— ...

— Vous avez surveillé sa correspondance ?

— Non, enfin au début seulement.

— Vous avez eu encore tort de cesser votre surveillance.

— Qui est-elle alors ?

— Une complice.

Reiner ne regarda pas le cadran de la montre qui cerclait son poignet gauche, il savait que cela faisait plus de six heures qu'ils se trouvaient dans la pièce et Spinelli recherchait son deuxième souffle.

Il avait été salement sonné et il était temps de le laisser récupérer un peu pour qu'il puisse attaquer à nouveau, alors il suffirait de frapper par l'ouverture pour l'étendre au-delà du compte.

La rêverie du vieil Américain semblait ne devoir plus finir mais il ramena soudain ses jambes sous lui et posa les mains à plat sur ses cuisses. Il regarda la salle nue comme s'il la voyait pour la première fois.

— Partons, dit-il, nous serons mieux dans mon bureau pour finir l'entretien.

Reiner ne bougea pas.

— La vérité ne change pas suivant l'endroit où l'on se trouve, Spinelli, elle est la même partout.

— Je sais, mais...

— Que vous soyez devant un scotch tassé, les fesses dans la plume ou assis ici, ce sera pareil, alors économisez-vous le voyage.

— Passez-moi une cigarette.

Sans se presser, Reiner extirpa une Wordsworth et l'expédia d'une pichenette à Spinelli qui manqua la réception. Il la ramassa et la porta à ses lèvres.

La boîte d'allumettes atterrit sur ses genoux.

— Quatre personnes vivent près de moi en permanence, ce sont mes proches : ma femme, mon ami, mon conseiller, la gouvernante du domaine. Je les ai choisis, je les paye très bien, ils n'ont jamais manifesté le moindre mécontentement, la moindre hargne, et vous voudriez me faire croire qu'ils cherchent à m'abattre ? Ce n'est pas possible.

Il toussa dans la fumée, balaya le nuage bleu de la main et ses yeux se glacèrent.

— Et de toute façon, cela ne servirait à rien : j'ai ma garde.

Reiner soupira et se leva pesamment.

— Salut, Spinelli, heureux d'avoir fait votre connaissance.

Désespéré, le vieux le regarda marcher vers la porte.

— Pourquoi partez-vous ?

Reiner fit volte-face.

— Carter m'a expliqué beaucoup de choses, mais il a oublié de me dire le principal.

— C'est-à-dire ?

— Que Joe Spinelli était devenu gâteux.

Spinelli se rétracta en mygale et essuya la salive qui séchait au coin de sa bouche.

— J'aimerais que vous me démontriez cela également.

La main sur la serrure, Reiner le toisa.

— Il était une fois un chef d'État que sa famille et ses amis avaient trahi et qui s'imaginait que l'armée lui serait toujours fidèle. Vous auriez dû délaisser vos traités parapsychologiques et lire quelques bouquins d'histoire, ils vous auraient appris que le gardien trahit toujours le gardé.

Spinelli se mit à entamer une sarabande dans la salle déserte, déjà la voussure du dos indiquait l'homme traqué, le relâchement des muscles du cou annonçait la débandade.

— Ce n'est pas possible, aucun d'eux n'oserait.

Reiner fonça et crocha de la gauche dans la chemise de Spinelli, amenant le visage ravagé à quelques centimètres du sien.

— Vous êtes un abruti, vous êtes cerné de tous les côtés, vous avez trente flingues dans le dos, le poison de Marpessa dans votre tasse, le poignard de Carmen entre les omoplates et Mendoza vous passe la corde au cou, et vous ne vous apercevez de rien.

Violemment, Spinelli tenta de s'arracher en force.

— Non, hurla-t-il, c'est faux, ou alors qui les paye pour ça ? Qui ?

Les yeux affolés roulaient comme les roues de la diligence poursuivie par dix mille Apaches.

Reiner, sans prendre d'élan, repoussa violemment Spinelli.

— Ils t'ont retrouvé, imbécile, ils ont eu Carter et c'est ton tour à présent.

Joe s'écroula, il se retourna sur lui-même et se tint à quatre pattes, immobile : « Qui ? » hurla-t-il.

Reiner s'agenouilla, face à lui, et murmura.

— Ils n'ont pas été pendus à Nuremberg, certains vivent encore et, depuis, ils cherchent ; à force de chercher, on finit par trouver. Ils vous ont trouvé depuis près d'un an, à peu près à la même époque où ils avaient repéré Carter. Depuis, ils sont rentrés en contact avec votre entourage et l'ont soudoyé. Cela a été long à mettre au point, mais à présent, l'étau se resserre.

Joe cracha une salive épaisse et la sueur pissa de chaque pore.

— Ce n'est pas vrai, haleta-t-il.

— Vous êtes peinard dans votre île, Spinelli, vous vivez à l'écart du monde mais je vous parie votre fortune contre un clou rouillé que vous n'avez plus quatre fidèles autour de vous.

Spinelli eut une sorte de sanglot rauque et il lança un crochet dans le vide ; la rage fit vibrer la voix comme une corde d'arc.

— Tant d'années se sont passées... qui aurait pu croire...

— Quand il s'agit de fric, le temps ne compte pas. Ils veulent récupérer leur trésor et ils l'auront...

Joe Spinelli fit craquer ses jointures comme du bois sec.

— Jamais.

— Et ils l’auront, poursuivit Reiner inexorablement, si vous restez les deux pieds dans vos pantoufles comme vous l’avez fait jusqu’il présent, vous contentant de puiser dans les réserves lorsque les fonds baissent...

On racla à la porte, deux grattements sur le panneau.

Reiner et Spinelli s’écartèrent.

— Ouvrez, chuchota Reiner, restez naturel ; s’ils constatent la moindre défiance, ils passeront à l’attaque immédiatement.

Spinelli regarda la porte comme si elle allait s’ouvrir sur dix mille chiens enragés et tourna le verrou.

Carmen Coatzcoatl se tenait sur le seuil, elle ressemblait à une réclame de coca-cola pour obsédés sexuels.

— Désirez-vous que je vous fasse apporter le repas ou le prendrez-vous à la salle à manger ?

Spinelli ne répondit pas tout de suite et elle se mit à onduler sous le silence lourd.

— Je crois qu’il avait été décidé que nous ne serions point dérangés, intervint Reiner.

Elle eut un rapide regard sur lui et s’adressa à son patron.

— Vous n’avez rien pris depuis huit heures, je pensais qu’il serait bon que...

— Vous êtes très prévenante pour moi depuis quelque temps, Carmen.

Elle regarda Spinelli, surprise.

— Je ne fais que mon devoir, Monsieur.

— Je vous ferai appeler si je désire quelque chose. Pour l’instant, vous pouvez vous retirer.

Carmen rejeta ses boucles en arrière d’un mouvement d’épaules à enflammer trois monastères et disparut.

Reiner referma derrière elle.

Spinelli mit les mains dans ses poches, racla les talons et jeta un œil torve sur Reiner.

— Supposons que vous ayez dit vrai, que feriez-vous à ma place ?

— La solution s’impose, il vous faudrait quitter l’île, mais il est trop tard.

Joe Spinelli se retourna brusquement.

— Comment cela, trop tard ?

Reiner eut un geste fataliste.

— Il y a huit jours, un message radio a été envoyé à Mendoza du continent, les spécialistes travaillant pour Carter l'ont décodé facilement : vous ne devez plus quitter l'île et ordre a été donné de passer à l'action directe.

— Qu'est-ce que vous entendez par « action directe » ?

— S'assurer de votre personne, vous confronter avec Carter et vous faire avouer tous les deux.

Le rire de Spinelli sonna aussi joyeusement qu'un hurlement de coyote piégé.

— Et quand, d'après vous, cela doit-il avoir lieu ?

— Le 18, dit Reiner, à 15 h 30.

Spinelli grogna, sembla songer à quelque chose et, soudain, bondit comme une chèvre.

— Mais nous sommes le 18 !

Reiner sourit et colla sa montre-bracelet sous le nez de son compagnon.

— Exact, et il est 15 h 29.

Spinelli cracha sur la moquette et il prit une inspiration qui lui creusa le ventre.

— Je vais sortir, dit-il, et si vous m'avez menti, je vous offrirai un bain de mer dans la crique, il ne doit pas y avoir plus d'une quinzaine de requins mangeurs d'hommes.

Reiner alla à la porte, l'ouvrit violemment et le soleil chargea dans la pièce.

— Courez, Joe, dit-il, vous avez quinze secondes pour atteindre l'hélicoptère et vous tirer.

Spinelli fit deux pas raides et parut sur le seuil. Comme il allait le franchir, Reiner shoota dans sa cheville, l'Américain fit un vol plané et s'écrasa sur le gravier.

À vingt centimètres au-dessus de sa tête, les balles blindées d'un pistolet mitrailleur crevèrent le mur dans le hurlement de l'air scié.

Spinelli toussa dans la poussière et les débris de plâtre, Reiner s'envola et s'étala contre lui.

— Il manque quinze secondes, dit-il, ils sont en avance.

Il y eut deux rafales plus lointaines et des chevrotines groupées soulevèrent un geyser de gravillons au ras des oreilles de Spinelli qui roula sur lui-même, hurlant de terreur.

Reiner s'accroupit, se rua vers lui, l'empoigna par le collet et sprinta en zigzag à travers les massifs de seringats, ils foncèrent jusqu'aux escaliers et Spinelli, les poumons vidés, se craqua la cheville en plongeant derrière le vase de granit style Versailles.

— Entorse, gémit-il.

La peau violacée gonflait à vue d'œil.

— Il faut traverser la baraque, jeta Reiner, l'hélicoptère est de l'autre côté, on se ferait descendre à coup sûr en faisant le tour. Vous pouvez marcher ?

Spinelli grimaça.

— Non.

— O.K., dit Reiner, je vais vous porter. Une dernière question, est-ce que vous êtes convaincu à présent ?

Un filet de sang coulait sur la pommette de l'Américain.

— Je les tuerai, dit-il, tous.

— Entendu, dit Reiner, pour le moment, tâchez de rester vivant. Vous avez des armes ?

— Un revolver dans le tiroir de mon bureau.

Reiner ne répondit pas. À vingt mètres, deux hommes surgirent, portant des carabines à pompe ; ils prirent le virage en dérapant sur leurs bottes et disparurent vers les dépendances.

— Qui est-ce ?

Spinelli s'essuya la joue.

— Forest et Gordon, ils étaient à mon service depuis cinq ans.

D'un coup de reins, Reiner chargea Spinelli sur son épaule et courut vers la porte d'entrée.

Le hall était vide.

Il le traversa, longea la salle des masques du Bas-Congo. Malgré l'épaisseur des murs, il entendit le son sourd d'un fusil de guerre d'un gros calibre et pénétra dans le fumoir. Il posa le pied droit sur la moquette et la

tenture se souleva sur la gauche. Mendoza apparut. Il ressemblait à une pelote d'épingles et avait un Diamondback à canons courts à la main.

Il s'arrêta, stupéfié, et ouvrit la bouche.

Reiner maintint Spinelli d'une main et rafla un vase de Sèvres de l'autre.

Le bibelot de douze kilos ronfla en obus et éclata sur l'épaule du régisseur qui tourbillonna dans la pièce, son index se crispa par réflexe sur la détente et l'explosion fit vibrer les vitres ; Reiner fit demi-tour et se lança dans l'escalier à colonnettes qui menait au premier étage.

— Lâchez Spinelli, Blank, hurla Mendoza.

Reiner se propulsa à l'abri d'une bergère, balançant son fardeau gigotant.

— Viens me chercher, Mex.

Mendoza brandit son flingue à deux mains et tira trois fois. Son cri emplît la pièce.

— Ils sont ici, venez vite !

Les yeux de Spinelli doublèrent de volume et la terreur lâcha ses vannes.

— Sauvez-moi, dit-il, si vous me sortez de là, on partage.

— C'est ça, dit Reiner, et on se fera des bises.

Il empoigna la rampe du balcon, s'envola en rouleau ventral et plongea en saut de l'ange sur Mendoza qui le vit arriver douze mètres plus bas.

Ramon tira à deux reprises, pulvérisant un lustre vénitien et croula sous le choc. Reiner, les tympanes vibrant des détonations, releva le Mexicain d'une traction et plaça une droite à renverser un camion-benne. Ramon franchit la pièce en diagonale, parallèle au sol, et s'encadra dans une horloge flamande.

Reiner mit sa montre à l'heure et le régisseur, récupérant à toute vitesse, se releva. Il décrocha une lance emplumée d'Indien Arapaoes et déclencha son bras avec un cri de bûcheron.

La hampe vrombit et dix centimètres de fer se fichèrent dans la cloison, les plumes dont elle était ornée chatouillèrent la joue de Reiner qui vit Mendoza arriver sur lui.

— C'est ta fête, gringo, grogna le Mexicain.

Reiner para le coup de boule, feinta en balayeur et suivit d'une manchette doublée.

Mendoza entra dans une vitrine de porcelaines fines, en rejaillit sans ses dents et chargea à nouveau, aux trois quarts sonné.

Reiner prit son temps, leva le poing droit et frappa du pied gauche. Mendoza prit la semelle en plein buffet et s'endormit tout habillé.

Reiner saisit le Diamondback et regrimpa les escaliers quatre à quatre. En haut, Spinelli l'attendait, en se massant la cheville.

Dehors, la fusillade crépitait comme une averse sur un toit.

— Téléphone !

Spinelli désigna la porte d'une des pièces qui ouvraient sur le couloir.

Reiner y entra et parcourut les cadrans d'un œil rapide.

Poste central de garde : n° 6.

Il y eut un échange brutal entre deux carabines qu'il identifia comme étant, l'une une Flying Master 8020, l'autre une King Bell Super. Les coups venaient de l'ouest, on devait se battre vers la grille.

À la première sonnerie, il y eut un déclic.

— Mendoza, à l'appareil, dit Reiner, réunissez tous les hommes sans exception et envoyez-les en direction de l'embarcadère, les attaquants cherchent à s'enfuir.

Il y eut un bafouillis à l'autre extrémité.

— Mais... et Monsieur Spinelli ?

— Ne vous inquiétez pas, il est avec moi, sous ma protection, faites ce que je vous ai dit.

Reiner raccrocha et ne se retourna pas. Il savait qu'il ne se trouvait plus seul dans la pièce.

Il entendit à nouveau le glissement des pieds nus sur le parquet et il y eut un bruit liquide, comme si l'on avait agité une bouteille.

Reiner desserra les doigts sur la crosse quadrillée et se détendit légèrement.

— Comment va Roy ? dit-il sans se retourner.

— S'kisspass ?

Reiner le regarda. Le vieux avait les paupières au milieu des yeux et le bourbon coulait à la commissure de ses lèvres flasques.

— Rien, va te coucher Roy, en vitesse.

— Hic, fit Roy.

Reiner sortit.

Spinelli était toujours roulé en boule auprès du canapé.

— On s'en va, dit Reiner, il faut rejoindre l'aire de départ, sinon on est cuits.

Il réinstalla sans ménagement Spinelli sur son dos. Le blessé cria de douleur et ils dévalèrent les escaliers ; malgré les cahots, Spinelli articula :

— Je ne voudrais pas partir avant de régler mes comptes avec Marpessa.

Reiner se jeta dans l'enfilade des salons qui prolongeaient le hall d'entrée et courut ; on entendit encore quelques coups isolés et des cris de ralliement. La tête de Spinelli battait contre son bras.

— Joe !

Reiner pila.

Échevelée, les mollets zébrés du fouet irritant des orties, Marpessa Spinelli surgit devant eux.

Le rimmel avait coulé et la brave dame nageait dans la pure épouvante depuis les premiers coups de feu. Spinelli arquait le cou et la regarda. Ses yeux projetèrent une telle giclée de haine qu'elle chancela jusqu'au mur tendu de peaux de couguars femelles.

— Passez-moi le pétard, murmura Spinelli.

Reiner le lui donna et Spinelli visa avec soin la tête de Marpessa. Quand la ligne de mire s'aligna avec la racine du nez de sa femme, il appuya sur la détente. Au même moment, Reiner donna un coup d'épaule pour répartir mieux le poids de sa charge et un trou de deux centimètres de diamètre apparut à quelques millimètres de la tête de Marpessa. Elle prit un air de reproche.

— Oh, dit-elle, oh, oh.

Elle soupira avec force et disparut comme la foudre.

— Vous réglerez ça plus tard, Joe, dit Reiner.

Il ouvrit une porte-fenêtre et se remit à courir vers la hutte qui surplombait la propriété. Au centre d'un espace découvert, l'hélicoptère attendait, scarabée noir aux ailes déployées et immobiles.

Sans prêter attention aux gémissements de Spinelli, Reiner grimpa la pente et s'arrêta à nouveau.

De chaque côté de l'allée qui menait à l'aire de départ se tenaient deux gardes. Celui de gauche avait des rangers dégrafés, un slip de bain, un blouson de l'armée anglaise et une casquette à visière rouge, l'autre avait des tennis, un pantalon de golf et une cartouchière en X sur un torse bronzé. Ils avaient tous les deux une sale gueule et leurs fusils à canons rayés étaient pointés sur le nombril de Reiner. Avec précaution, il posa à terre Spinelli qui se tint sur son pied valide. Le propriétaire de Sweet Mummy of Chattanooga tremblait comme feuille en novembre.

Reiner les regarda sans cligner des paupières et se tourna vers son protégé.

— Vous avez beaucoup de chance, dit-il, je vous ai dit tout à l'heure que certains de vos hommes vous étaient restés fidèles, c'est le cas de ces deux-là. Parlez-leur, ils vous obéiront.

Reiner les appela d'un geste et les deux hommes descendirent vers eux.

— Aidez-moi, dit Spinelli, je dois partir à l'instant avec ce monsieur.

Le costaud à visière baissa son arme et s'approcha le premier, l'autre suivit. Ils saluèrent respectueusement, Cartouchière tenta même une révérence.

— M'sieur Spinelli, dit la Visière, on est bien heureux d'avoir vu.

— Moi aussi, dit Joe, les visages d'hommes fidèles sont rares en ce moment, je vous récompenserai royalement, menez-nous à l'hélicoptère, vite.

Perplexes, les deux gardes encadrèrent Spinelli et l'aidèrent à franchir les cinquante derniers mètres.

— Mais, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Cartouchière.

— On a cherché à s'emparer de la personne de Joe Spinelli, expliqua Reiner, certains ont trahi dans la garnison, tout est réglé à présent.

— Ah ben ça alors, ah ben ça alors, ah ben, tiens ça alors par exemple, dit Visière.

— Tout de même, ben vrai, non, ça, alors, c'est pas mal ça, tiens, dit Cartouchière.

Reiner fit glisser la porte bombée du cockpit et s'installa aux commandes. Visière et Cartouchière hissèrent Spinelli à l'intérieur et se

courbèrent pour éviter le souffle du rotor.

Dans un déchaînement d'enfer, le moteur démarra, les pales firent deux tours puis tourbillonnèrent à une vitesse folle.

Lentement, l'engin s'éleva à la verticale, s'inclina en hirondelle et prit la direction de l'ouest. Reiner se pencha.

Sous lui, l'île n'allait bientôt plus être qu'un point blanc sur la mer et, lorsque les diamants du soleil percutèrent la carlingue de plein fouet illuminant le cube transparent d'un insupportable éclat, elle disparut, escamotée sous l'avalanche de lumière. Reiner tourna encore, se pencha, le visage fouetté par le vent et aperçut ce qu'il cherchait : un canot blanc sortait du port de l'île ; malgré la distance, on constatait facilement que sa vitesse était grande, le sillage creusait sur la surface immobile et bleue un V toujours grandissant, et Reiner sourit. Il ne lui était pas nécessaire de descendre pour savoir qui se trouvaient dans le canot. Ben devait être à la barre, Sam et Lio à l'arrière devaient s'enivrer du parfum amer des brises océanes, et des vers et des chants devaient monter de leurs âmes sensibles à leurs lèvres érudites. Ils avaient fait du bon travail.

La voix de Spinelli domina un instant le bruit du vent et du moteur.

— Vous m'avez sorti d'un mauvais pas, et je saurai me montrer généreux.

Reiner fixa le soleil sans ciller et monta vers l'infini de l'azur comme une alouette ivre. — Ça, mon petit père, songea-t-il, tu peux en être certain.

LIVRE IV

DÉNOUEMENT

OceanofPDF.com

I

Il y a plus de vingt ans que nul vaisseau n'a fendu de son étrave la mer de Belgigshausen.

Grise et blanche, elle roule inlassablement, inviolée, et les rouleaux sombres frappent les falaises de glace qui s'élèvent désertiques et cernées de brouillards permanents.

Au-delà de ces remparts s'étendent à l'infini les hauts plateaux d'Ellsworth, le monde du froid pur où soufflent sans trêve les poignards du vent.

Nulle vie n'est possible ici, aucune respiration ne pourrait résister à la morsure terrible qui brûle les poumons d'une flamme blanche et pétrifiante, les pingouins ont fui, les ours et les phoques se trouvent à des milliers de kilomètres de là, à la limite des glaces flottantes, vers le septentrion, là où s'élevait les icebergs et où, parfois, un rayon blanc de soleil voilé caresse les neiges inamovibles.

Au-delà du plateau, au cœur du territoire antarctique, les glaces s'épaississent encore et montent, immaculées, à l'assaut d'un ciel violet dont l'encre touche, semble-t-il, les terres surgelées; c'est la pointe extrême du monde, celle dont les écoliers pensent que, si un homme s'y promenait, il aurait la tête en bas : le Pôle Sud.

Une montagne s'élève, déchiquetée, et son ultime pic semble être la pointe fine sur laquelle tourne la planète, toupie géante lancée, tournoyante, dans les éthers cosmiques.

C'est la montagne du roi Haakon VII.

Les vents y soufflent éternellement et il y fait – 40 au 15 août.

Pourtant, dans cette partie du monde oubliée des hommes, à plus de trois mille mètres d'altitude, dans cet univers de solitude, un œil attentif pourrait discerner une trace insolite : au cœur des glaces, un chemin rectiligne s'ouvre et pénètre sous un auvent dont le béton gris tranche sur la blancheur environnante.

Nul doute n'est possible, il y a là la preuve d'un travail humain. Au cœur des plus basses températures du monde, des hommes vivent là, enterrés.

Soudain, malgré les sifflements du vent de la quotidienne tempête, on peut entendre le son d'une plaque d'acier grinçant sur le roc.

L'homme est apparu. Il est couvert de fourrures épaisses dont l'extrémité des poils se givre déjà. On distingue mal son visage.

Il fait quelques pas et ses épaisses semelles antidérapantes l'empêchent de dévaler d'insondables précipices.

Il a levé les yeux vers le ciel impitoyable et on peut s'apercevoir alors qu'il fume une cigarette, une Selma Lagerlöf.

Son haleine se glace dans l'air dur.

Un deuxième homme vient d'apparaître et s'approche du premier. Sa silhouette, que sa fourrure épaissit encore, évoque celle d'un super-yéti.

— Le thermomètre vient d'exploser, dit-il.

L'homme qui fume hausse les épaules et contemple le ciel. Puis, sans y porter les mains, il crache son mégot dans le ravin qui s'ouvre à ses pieds.

— Que veux-tu, c'est un temps de saison...

Lentement, Reiner et Sam reprennent le chemin de l'abri.

Depuis quarante-huit heures, Joe Spinelli a rejoint Armstrong W. Carter au sein de l'enfer polaire.

Le monde entier suit l'affaire, les polices des deux hémisphères recherchent les deux hommes, le monde des banques et de la finance est en ébullition, la Bourse a violemment réagi aux U.S.A. et en Europe.

En plus des polices officielles, des officines privées de grande envergure ont été contactées pour retrouver les deux milliardaires.

Comme toujours à propos de ce genre d'événement, des renseignements anonymes ont été fournis en avalanches et les enquêteurs se sont lancés sur des pistes qui les ont déjà conduits à Bahia Blanca, dans le haut Niger, à Mourmansk, New Delhi, au Tuamotu et à Brisbane, cela sans succès jusqu'à présent.

Ce qui surprend le plus et inquiète l'opinion, c'est qu'aucune demande de rançon n'ait été lancée. Pourquoi alors a-t-on enlevé ces deux hommes ? L'hypothèse de la vengeance a été retenue, c'est celle qui paraît la plus solide. Ceux qui, de près ou de loin, pouvaient avoir une animosité

quelconque envers Carter et Spinelli sont surveillés de près. Aucune arrestation n'a eu lieu, cependant une trentaine d'anciens directeurs d'entreprises que la réussite des deux hommes a ruinés ont été longuement interrogés, sans résultats.

C'est le noir total.

Dans la résidence privée de Joe Spinelli, personne n'arrive à comprendre pourquoi le maître des lieux a tiré sur sa femme et s'est volontairement enfui avec un psychologue d'université américaine. La folie ? C'est peu probable. Des recherches ont permis de se rendre compte qu'il n'existait aucun professeur du nom de John Blank. Son signalement a été transmis mais il offre peu de précisions ; il s'agirait d'un homme assez grand, entre 1,80 m et 85, les témoins n'ont pu se mettre d'accord sur la couleur de ses yeux, il est plus brun que blond mais n'est ni l'un ni l'autre, l'âge est également difficile à déterminer, entre trente et quarante, peut-être moins, peut-être plus. Il fume des cigarettes aux noms étranges et semble posséder un sang-froid à toute épreuve ; Ramon Mendoza ajouta à ce portrait une autre indication : l'homme possède un crochet du gauche dont la puissance et la rapidité évoquent celles d'un marteau piqueur de modèle récent.

Déjà, des hommes de loi, appointés par des sociétés appartenant aux deux disparus, tentent de régler les immenses problèmes juridiques susceptibles de se poser au cas où ni Carter ni Spinelli ne seraient retrouvés.

Nul évidemment ne se doute qu'en ce moment même, les deux milliardaires se trouvent face à face sous des tonnes de roches glacées. Leurs genoux se touchent, la température est agréable ; il fait + six degrés centigrades et ils évoquent en anciens combattants les souvenirs de la dernière guerre.

Ils se sont retrouvés sans joie et sans surprise. Ils savent que personne ne viendra les chercher dans cet enfer de glace et de vent. Ils mangent, boivent du thé chaud et ont de l'alcool à volonté. Des cigares de luxe par caisses de trois cents attendent leur bon vouloir. Les hommes qui les gardent se montrent corrects, presque affables.

Les journées sont longues, ils les passent la plupart du temps étendus sur leur couchette et fixent les murs dont les parois ont été recouvertes de plaques isolantes. Cela ressemble un peu à une cellule sans barreaux, ou à une chambre d'hôpital.

Ils peuvent sortir comme ils le veulent, mais toute fuite est impossible. Rester à l'air libre plus de dix minutes, c'est s'exposer à avoir les poumons gelés ou à rester brusquement figé, aussi raide qu'une barre de fer. Ils ont demandé un jeu de dames, des cartes, cela leur a été fourni immédiatement. Carter a voulu des journaux, on leur a donné les éditions du 14 décembre 1911, jour où le monde apprit qu'Amundsen avait, le premier, posé son pied sur le pôle. Lio qui les leur a apportés s'est excusé en expliquant que la région était peu fréquentée et que, si bizarre que cela paraisse, dès qu'une région du globe avait une température moyenne de -35 les nouvelles n'étaient plus fraîches.

Dire que les deux hommes sympathisent serait exagéré, mais leur complicité d'autrefois, leur situation d'aujourd'hui les amènent à souhaiter une coexistence qu'ils cherchent à rendre la plus agréable possible. Spinelli a surmonté la période d'accablement qui l'a envahi lorsqu'il a compris qu'il s'était fait rouler de fond en comble.

Ils ont convenu de ne plus chercher à prévoir le destin qui les menace.

Ils attendent.

— Full aux as par les rois.

Carter soupire et regarde Spinelli ramener à lui le tas de papiers découpés.

Être l'homme le plus riche du monde et jouer au poker en utilisant comme mises des morceaux de vieux journaux d'une surface équivalente à celle de billets de cent dollars, c'est toucher le fond du malheur.

Spinelli bat les cartes joyeusement et souffle dans ses doigts.

Ben s'encadre soudain à la porte.

— Je m'excuse, Messieurs, d'interrompre votre partie mais vous êtes attendus au salon.

Les deux richissimes se regardent. Ils viennent de comprendre au ton presque solennel de leur geôlier qu'enfin l'explication qu'ils attendent depuis leur enlèvement va avoir lieu.

Sans hâte, Carter enfile ses bottes sur ses triples chaussettes et se lève. Spinelli, plus nerveux sous sa pelisse, est déjà à la porte.

Derrière Ben qui ouvre la voie, ils suivent l'étroit couloir dont l'exiguïté évoque un sous-marin. Ici, le ronflement des moteurs produisant lumière et chaleur est plus intense. Des tuyaux courent le long des murs.

Ben s'arrête et frappe à la porte blindée, l'ouvre et s'efface pour laisser entrer les prisonniers.

Assis à un bureau métallique, Reiner attend. Sur le bureau, il y a trois verres et une bouteille d'aquavit, limpide comme une eau pure.

Une applique encastrée dans le plafond jette une lueur pâlichonne sur les murs ferreux.

— Asseyez-vous.

Les deux Américains prennent chacun une des chaises de bois et se posent.

— Soif ?

Carter acquiesce de la tête, Spinelli refuse.

Reiner débouche du pouce et emplit le verre d'Armstrong W. aux trois quarts. Il s'en verse une rasade, ouvre un tiroir et en sort une boîte de cigares ouverte qu'il dépose sur le bureau.

— Servez-vous.

Il pose ses avant-bras sur la surface polie, joint les mains et se penche vers eux dans l'attitude d'un homme qui va prendre la parole et ne la lâchera plus.

— Messieurs, dit-il, à présent que nous voici réunis, il est temps, je pense, que je vous explique les exactes raisons de votre présence dans cette caverne dont le confort, s'il n'est pas inexistant, est néanmoins insuffisant ; et, avant toute chose, je tiens à m'excuser de tout ce que mon hospitalité représente de précaire.

Il boit.

— Cela dit, venons-en à notre problème. Tout d'abord, vous vous êtes déjà sans doute demandés pourquoi vous aviez été enlevés ?

Spinelli grogne. Carter essaye de prendre un air dédaigneux.

— Je ne crois pas que la devinette soit difficile à trouver : il s'agit d'argent.

— Formidable, dit Reiner, vous avez mis dans le mille du premier coup.

Spinelli s'éclaircit la gorge et sa voix monte, hargneuse.

— Finissons-en, fixez la rançon une fois pour toutes.

Reiner baisse la tête.

— C'est bien ce que je craignais, dit-il, vous n'avez pas compris de quoi il s'agissait.

— Expliquez-vous alors.

— L'histoire vaut la peine d'être racontée.

Reiner repousse sa chaise, met ses pieds sur le bureau et commence.

— Au cours de la dernière guerre, les nazis constituent un immense trésor qu'ils répartissent dans des cachettes aux quatre coins de l'Europe. Rares sont ceux qui possèdent la liste exacte, en dehors d'Hitler lui-même, quelques dignitaires, dont certains sont tués, d'autres, arrêtés, qui ne parleront pas.

« En 1945, deux officiers pénètrent dans le repaire du Führer, ils ont peu de temps devant eux, leurs hommes les suivent. Ils ont cependant quelques minutes pour opérer une transaction de taille : en échange de la liste des adresses, ils s'engagent à faire fuir quatre personnes dont Hitler lui-même.

« Les soldats fouillent le bunker, mais les architectes allemands avaient tout prévu : ils ne découvrent pas la cachette où le chef du Troisième Reich est tapi, un espace restreint qui ne dépasse pas six mètres.

« Le soir même, les deux officiers reviennent, reçoivent le carnet qui leur permettra d'être les maîtres du trésor, mais ils vont apporter un changement à ce qui a été prévu : ils n'aideront pas les vaincus à s'enfuir, ils abattront le chef de l'État nazi et brûleront son corps au lance-flammes.

« Dorénavant, ils ne craignent plus rien, nul ne peut savoir qu'ils se sont rendus coupables de trahison, de crime et de vol.

Ils l'écoutaient. Carter posa son verre à ses pieds. Malgré la fraîcheur du lieu, Spinelli commença à sentir la sueur couler entre ses omoplates.

Reiner prit un cigare et l'alluma.

— C'est le premier temps de l'opération, vous la connaissez. Je pense que la suite vous intéressera davantage.

Ils ne répondirent pas.

— Dès le lendemain de l'opération, poursuivit Reiner, les deux officiers décident de se séparer. Ils ont convenu de se partager l'immense fortune qui est à présent la leur. Sur le carnet, en face de chaque cachette, les sommes sont indiquées, il leur est donc facile de couper la poire en deux. Une très grosse poire.

Il tira une bouffée et l'anneau de fumée oscilla avant de se défaire.

— La décision était sage : les deux officiers n’avaient aucune sympathie l’un pour l’autre et le secret qu’ils partageaient était trop lourd à porter, il était plus prudent de se résoudre à ne plus avoir aucun contact, d’aucune sorte ; c’est ce qui fut fait.

Il sourit.

— En effet, pendant vingt-cinq ans, les deux officiers ne se revirent pas...

Spinelli toussa, une quinte brutale qui lui secoua les bronches. Reiner s’interrompit.

— La fumée, peut-être ?

L’Américain retrouva sa respiration avec peine et essuya ses paumes moites.

— Non, continuez.

Reiner croisa ses deux pieds l’un sur l’autre.

— Je suis ravi de voir que mon histoire vous intéresse, en voici la suite. Pendant vingt-cinq ans, nos deux hommes vont vivre sans aucun contact, ils vont pénétrer dans le monde des affaires et cela était inévitable ; disposant de fonds aussi colossaux, il ne pouvait pas en être autrement. Leur nom n’est pas très connu du grand public, ils cherchent l’anonymat et, alors que l’homme de la rue évoque encore Rockefeller, il ignore la plupart du temps ces deux nouveaux noms qui, pourtant, resplendissent au firmament du fric.

Reiner but délicatement en conférencier et essuya d’une paume distraite l’auréole de son verre qui maculait le brillant du bureau.

— Au fait, dit-il, je pense que ce n’est pas une précision indispensable, mais je crois avoir omis de dire que nos deux officiers s’appelaient Armstrong Carter et Joe Spinelli.

Carter hocha doucement la tête, ses yeux de layette semblaient sourire.

— Si tout n’est pas le produit de votre débordante imagination, dit-il, je serais curieux de savoir qui a bien pu vous fournir des renseignements aussi hautement fantaisistes...

Reiner le regarda amicalement.

— C’est ce que vous allez être surpris d’apprendre, nous arrivons à la partie la plus intéressante de l’histoire.

Spinelli se moucha violemment.

— Il est temps, dit-il, je n’ai jamais entendu un tel déluge d’absurdités.

Reiner négligea l'interruption et écrasa son corona.

— Vingt-huit ans plus tard donc, je me promène en voiture dans les Ardennes, la radio retransmet une chanson qui m'est consacrée et quelqu'un entre en contact avec moi. C'est alors que commence le côté rocambolesque de l'histoire, quelque chose de si énorme qu'aucun auteur de roman n'aurait pu l'imaginer, pourtant Dieu sait si certains sont gonflés.

Carter se penche et reprend son verre.

— Allez-y, dit-il, vous finissez par devenir palpitant.

— Vous n'avez aucune idée de ce que cela va le devenir.

Depuis quelques instants, les yeux de Spinelli ont acquis une fixité inquiétante.

— Ne vous interrompez pas.

Reiner s'est tourné vers lui.

— Je vois que vous êtes pris par le drame, mais rassurez-vous, Spinelli, nous allons à présent passer à la farce. L'homme qui m'a contacté a une voix qui me rappelle quelque chose, je me rends à un rendez-vous et je suis introduit dans une sorte de construction souterraine, et là, au centre d'une piste de cirque, je me trouve face à face avec une espèce de mannequin à moitié vivant monté sur socle à roulettes, et cet homme...

Carter tressaille sous le cri de Spinelli.

— Qui était cet homme ?

Reiner les regarde tous deux.

— Adolph Hitler.

Ils se sont dressés. Carter est le plus rapide et ses doigts agrippent le rebord du bureau.

— C'est impossible, dit-il, totalement impossible.

Sous la peau tendue de Spinelli, les os apparaissent comme si le squelette cherchait à jaillir de sa prison de peau.

— Vous êtes fou, complètement fou, Hitler est mort.

Reiner croise les bras.

— Comment en êtes-vous sûr ?

Spinelli chancelle et regagne sa chaise à tâtons.

— Je l'ai tué, râle-t-il, de ma main.

Carter, à son tour, reprend sa place.

— Il est mort, murmure-t-il, tout ce qu'il y a de plus mort...

Reiner s'est adossé plus confortablement.

— Je suis, sur ce point, tout à fait d'accord avec vous. La mascarade qui m'a été offerte ne pouvait pas tromper un nouveau-né.

L'homme à qui j'ai parlé n'était pas le Führer.

Le silence est tombé dans la pièce. Les deux Américains récupèrent et les taches rouges qui marbraient les joues d'Armstrong W. Carter se résorbent peu à peu.

— Mais alors, souffle-t-il, qui était-ce, et où tout cela nous mène-t-il.

— C'est aussi ce que je me suis demandé et je crois bien avoir résolu le problème. Cela n'a pas été très facile mais, si vous voulez bien me pardonner mon immodestie, je crois y être arrivé.

Spinelli se lève à nouveau. Ses mains étreignent la chaise, il a une vilaine couleur autour de la bouche, ses yeux se sont cerclés, comme si un maquillage violent venait de lui être placardé sur la face.

— Il faut que je sorte, je suis malade.

— Au fond du couloir à droite.

Comme une ombre, Joe quitte la pièce.

— Mauviette, murmure Carter.

Reiner contemple rêveusement la chaise vide.

— L'argent l'a amolli. Il avait plus de punch autrefois.

Le sourcil de Carter s'est redressé.

— Comment le savez-vous ?

— Il fallait en avoir pour faire ce que vous avez fait.

Carter contemple ses mains, une lassitude soudaine l'a envahi.

— C'était la guerre, nous ne faisons plus attention à la mort, elle était devenue...

— Ça va, coupe Reiner, je connais la chanson.

L'Américain a un long frisson qui le secoue, prunier maltraité par une main impitoyable.

— Froid ?

— Un peu.

— C'est le pays qui veut ça.

Le silence est tombé. Carter change trois fois de position, soupire et se racle la gorge. Reiner n'a pas bougé.

Spinelli revient, il est très pâle. Il remet dans sa poche le mouchoir roulé en boule qu'il tenait dans sa main. Reiner contemple son auditoire à nouveau au complet.

— Nous poursuivons ?

Ils inclinent la tête et la conférence reprend.

— Lorsque je suis sorti de cet étrange rendez-vous, j'ai décidé de ne pas chercher à savoir quel était l'homme qui me payait pour vous rechercher. J'ai, le plus simplement possible, accompli ce qu'il voulait, c'est-à-dire m'emparer de vos personnes. Je pensais vous enlever ensemble, lors d'une émission de télévision, mais vous vous êtes dérobé, Spinelli, et j'ai dû aller vous chercher moi-même, mais à présent... cela est fait et je devrais vous amener devant lui, devant le faux Hitler.

Spinelli coupe.

— Cela veut dire que vous n'allez pas le faire ?

— En effet, je ne vais pas le faire.

Un lent sourire flotte sur les lèvres de Carter.

— Et pourquoi cette décision ?

Reiner lève son verre, boit, le repose.

— Parce que je sais à présent qui est le pantin qui a cherché à se faire passer pour Hitler.

Aucun des deux hommes n'ouvre la bouche.

— Je vous dois une explication, Messieurs, je vais vous la donner, même s'il faut pour cela remonter assez loin. Tout en mettant au point le plan de vos enlèvements, je me suis renseigné sur vous de façon très précise. Oh, n'ayez crainte, je n'ai pas examiné votre vie privée, elle ne m'intéresse pas et je suis trop discret pour ce genre de chose. Non, je ne me suis intéressé qu'à l'état de votre compte en banque.

Carter se carre sur son siège, un pli moqueur vient d'apparaître au coin externe de la bouche.

— Vous devez avoir de bonnes relations...

— Excellentes.

Le pli a disparu.

Spinelli commence un rire qui n'aboutit pas.

— Et qu'est-ce qu'ont donné vos investigations ?

— Commençons par vous puisque vous posez la question ; vous avez eu beaucoup de chance ces vingt dernières années, les types qui se sont occupés de gérer votre fortune ont bien travaillé, ils vous ont fait faire des affaires et, sans rentrer dans les détails, il vous reste aujourd'hui les deux tiers de votre part du trésor que vous vous étiez octroyée en 45. Il s'agit bien sûr d'une approximation, mais je crois que nous pouvons tomber d'accord sur ce chiffre.

— Admettons, dit Spinelli, mais où voulez-vous en venir ?

— À Carter. Pour vous, les résultats que vous avez obtenus pendant la même période n'ont pas été aussi brillants. Loin de là.

— J'ai eu des difficultés dans certains secteurs, mais...

Reiner lève une main apaisante.

— Vous n'avez pas à vous disculper, je ne fais pas partie de votre conseil d'administration, et chacun peut commettre des erreurs. Vous avez été beaucoup plus audacieux que votre ancien complice, plus joueur aussi, et pas toujours envers des valeurs sûres, et le magot initial est sacrément écorné.

Carter hausse les épaules.

— J'ai investi, voilà tout...

— La plupart de vos investissements n'ont guère été rentables, permettez-moi de vous en faire la remarque toute amicale.

Carter serre les dents.

— Je suis patient, je vous écoute, vous vous êtes emparé de ma personne, et je suis là à vous entendre déblatérer sur ma façon de diriger ma fortune, cela est...

— Vous n'avez plus de fortune, Carter.

Spinelli regarde son compagnon. Celui-ci s'est figé et attend.

— Oh, bien sûr, peu de gens le savent, votre nom figure toujours en tête de sociétés importantes, votre image de marque n'a pas pâli, mais vous n'ignorez pas que cela ne va pas durer et qu'un jour ou l'autre, votre nom va figurer à la une des journaux, comme l'exemple du krach le plus spectaculaire de l'histoire des États-Unis.

Brusquement, Carter se détend ; c'est presque amicalement qu'il reprend la parole.

— D'accord, nous savons tous qu'il y a des zones de lumière et des tunnels. Disons que je suis actuellement dans un tunnel.

Reiner sourit.

— Bravo Carter, voici une belle franchise, c'est tout ce que je vous demandais.

— Et où nous mènent toutes ces investigations ? demande Spinelli.

Les sourcils de Reiner se relèvent.

— Comment, vous n'avez pas compris ?

Les deux prisonniers échangent un bref coup d'œil.

— Non.

— J'en suis attristé, c'est pourtant là qu'est la solution à toute cette affaire. Résumons-nous : trois hommes au monde ont été au courant de la véritable mort du Führer et du vol du trésor.

L'index de Reiner se pointe.

— Joe Spinelli, Armstrong W. Carter et Adolph Hitler. Hitler disparaît : trois – une = deux. Le type qui m'a raconté toute l'histoire dans le souterrain savait tout, il ne peut donc être qu'un de vous deux.

Carter bondit.

— Mais vous êtes fou, aucun de nous ne pouvait vous demander de l'enlever lui-même !

— Laissez-moi poursuivre : qui de vous a intérêt à s'emparer de la part du trésor de l'autre ? Celui qui a dépensé entièrement la sienne et qui a besoin d'être renfloué immédiatement, c'est-à-dire vous, Armstrong Carter.

L'Américain s'est rassis. Ses doigts passent sur ses tempes avec application, lissant les mèches grises. Il semble plus petit soudain, plus tassé.

— C'était bien monté, Carter, vous auriez pu faire une carrière remarquable dans le théâtre ; l'éclairage, la mise en scène, le maquillage, c'était remarquable, l'imitation de la voix en particulier était fort bien travaillée, tout était très au point. Votre faux Goering n'était pas mal non plus, vous faisiez un joli couple. Si je vous avais obéi totalement, je vous ramenaïs tous deux dans votre caverne du Schleswig et là, avec l'aide de complices, vous me liquidiez et obliez votre vieux copain Spinelli à

avouer où se trouvait sa part ; vous l'auriez tué ensuite. Après, vous seriez ressorti en racontant que vous étiez parvenu à vous enfuir, et le tour était joué. Le trésor était entièrement à vous.

— Pourquoi me serais-je fait enlever moi-même ?

— Parce qu'ainsi les soupçons ne pouvaient pas tomber sur vous ; étant la victime, vous ne pouviez être en même temps le coupable. Vous avez joué splendidement votre rôle, vos colères, votre calme, tout était parfait. Vous avez même poussé le scrupule jusqu'à mimer une tentative d'évasion devant les caméras, en vous emparant de mon arme... Si vous aviez enlevé Spinelli seul, l'enquête aurait montré qu'il avait été votre ordonnance autrefois, cela aurait pu être dangereux. Au contraire, qui pouvait vous soupçonner en ayant opéré comme vous l'avez fait ? On vous recherche tous les deux en pensant qu'un gang de spécialistes de l'enlèvement est à l'origine de votre rapt. Vous n'avez rien à craindre de la police.

Reiner se tait quelques secondes et écarte les bras.

— Voilà l'affaire, le chapitre de l'explication a été un peu long, mais c'est le cas de la plupart des romans policiers. *Ite, missa est.*

Imperceptiblement, Spinelli a décollé les fesses de son siège et sa main a empoigné le dossier. Il se soulève et catapulte la chaise sur Carter. Les barreaux pètent sur le crâne et l'homme croule. Spinelli lève le siège à nouveau et frappe deux fois en faucheur. Armstrong hurle, rebondit contre le mur, renifle le sang et charge en aveugle. Spinelli balance des coups de latte frénétiques, s'effondre sous un retour de coude et croche dans les cheveux de l'adversaire glapissant. Bouche ouverte, Spinelli avale une bouffée d'air et frappe le mur avec le crâne de Carter comme s'il voulait enfoncer un clou. Au deuxième aller-retour, Carter tombe, trouve la force d'écraser la rotule de Joe d'un coup de talon et pique une crise de nerfs. Reiner s'est levé.

— Eh bien, eh bien, est-ce une tenue, cela, jeunes gens ?

Hors d'haleine, les combattants, asphyxiés, ramassent leurs morceaux et tentent de reconstituer leur unité d'ensemble.

Péniblement, ils se relèvent. Il ne reste rien du gommeux calamistré qui s'est assis il y a peu de temps sous les sunlights de la télévision, il n'y a plus qu'un vieux type mort de peur qui s'essuie le tarin du revers de la manche et qui flageole comme un ivrogne roulant sur le verglas, monté sur des patins à roulettes passés au savon noir.

— À présent, vous allez cesser de faire les garnements et écouter ce que j'ai décidé pour vous. En ce qui concerne Carter, il serait trop difficile d'exiger une rançon, déjà vos associés sentent que vous n'êtes guère solvable, vous avez cherché à me rouler mais je ne suis pas rancunier, dans deux mois, vous serez sur la paille. Je vous conseille simplement de ne pas venir me taper. Quant à vous Spinelli, je vous ai sauvé la peau en fin de compte, et cela mérite une récompense bien que vous ne valiez pas très cher. Vous allez donc me remettre ce qui reste du trésor. Je suis persuadé que vous l'avez fourré dans une excellente cachette.

Spinelli regarde Reiner.

— Jamais.

Reiner acquiesce.

— O.K.

Il se lève, fait le tour du bureau et tend la main droite.

— Chaussures, chaussettes, pantalon, et tout le reste, vite.

Spinelli avale un quart de litre de salive.

— Je ne comprends pas...

— Ce n'est pourtant pas difficile : mettez-vous à poil.

Les doigts du vieux se crispent sur son blouson molletonné.

— Et pourquoi ?

— Parce que, après, je vous prends par la peau du dos et je vous balance dehors, vous irez vous balader dix minutes dans la nature et vous reviendrez, vous pourrez nous dire ainsi s'il fait aussi frisquet que le thermomètre semble le dire.

— Vous n'avez pas le droit de...

— Je le prends.

Lentement, Spinelli murmure comme pour lui-même.

— Ce serait un meurtre...

— Vous êtes connaisseur en la matière. Avec entêtement, le vieux branle la tête.

— Vous ne ferez pas ça.

— Celui qui a tué par le feu périra par le froid, c'est dans l'Écriture ou à peu près. Debout, Spinelli.

L'Américain est resté assis, sa voix est devenue imperceptible : un filet de peur brute coulant dans une vallée de panique.

— D'accord. Vous aurez le trésor.

— Bravo, vous allez pouvoir bientôt retrouver Marpessa, toujours fidèle, et votre ivrogne de copain.

Reiner ouvre la porte. Ben dans le couloir sort son nez de son Musset, les yeux perdus dans un rêve bleuté.

« Le temps emporte sur son aile

Et le printemps et l'hirondelle,

Et la vie et les jours perdus... »

— Très beau, dit Reiner, mais un brin de mièvrerie dans le deuxième vers, qu'est-ce que tu penses de ceux-là ?

« Te voilà revenu, dans mes nuits étoilées,

Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,

Amour, mon bien suprême, et que j'avais perdus... »

De stupéfaction, Ben lâche le livre.

— Ben merde alors, dit-il en le ramassant, tu connais Musset ?

— Par cœur et de fond en comble.

Une lueur rusée pointe dans l'œil de Ben.

— Cinquante dollars que je te colle.

— O.K.

« La nuit je vois dans l'ombre une pâle auréole... »

Il s'est arrêté.

— À toi la suite.

Reiner sourit.

« Où flottent doucement les contours d'un beau front. »

— Remerde, dit Ben tristement, je devrais savoir que tu gagnes toujours tes paris.

— Toujours. Au fait, il faudrait que tu surveilles un peu ces deux lascars, ils ont tendance à s'étriper depuis quelques minutes, tu vas me les garder au chaud encore quelques jours, le temps que je revienne avec un peu d'avoine.

Reiner se retourne vers la pièce où se trouvent les deux hommes, effondrés.

— Au fait, Spinelli, si vous aviez l'intention de me raconter des craques concernant les adresses, il faut abandonner votre vilain projet, vous resterez ici jusqu'à mon retour et, si par hasard, je revenais les mains vides, je ne serais pas de très bonne humeur à votre endroit.

Joe a tourné vers lui un œil lamentable et poché.

— Vous pouvez me relâcher tout de suite, dit-il.

Reiner a glissé une Super Vielle entre ses lèvres.

— J'ai frété une expédition il y a vingt ans, poursuit Spinelli, ce que vous cherchez est ici, sous le Pôle.

Reiner allume et souffle l'allumette ; Ben le regarde.

— Toi, dit-il, tu le savais.

Reiner jette l'allumette.

— Vous n'êtes pas un explorateur, Spinelli, et j'ai trouvé étonnant en me renseignant sur votre passé que vous soyez allé vous balader dans des contrées glaciaires pendant trois semaines au cours de l'été 1953. C'est la raison pour laquelle nous sommes ici. Vous allez nous guider.

Vaincu, Spinelli grimace en frictionnant son genou douloureux.

— Il faut des traîneaux, dit-il.

Reiner regarde la fumée qui stagne au-dessus de sa tête contre le plafond bas.

— Ils sont devant la porte, dit-il.

ÉPILOGUE

Ils roulaient.

Sur la plage arrière, on pouvait lire le gros titre du journal qui y avait été jeté et dont les feuilles battaient doucement, glissant dans les virages : « Carter et Spinelli échappent à leurs ravisseurs. »

Laurence souleva le bas de son manteau d’opossum bleu et ses dents sectionnèrent le fil qui retenait la petite étiquette blanche. Le carré de carton était recouvert d’une série impressionnante de zéros suivant le chiffre huit. Elle portait également une rivière de diamants dont le premier rang lui serrait le cou et dont le dernier lui arrivait à la hauteur du nombril.

Elle caressa les cailloux et se tourna vers Reiner.

— Un peu voyant, non ?

Il ne quitta pas la route des yeux, fixant l’asphalte mouillé.

— Les rangs sont un peu chargés, dit-il, mais tu peux te consoler en te disant que c’est un placement.

Elle regarda le feutre sombre dont l’ombre masquait les yeux du conducteur. Il portait un costume strict et la noirceur de la cravate tranchait sur la chemise qui paraissait phosphorescente dans le crépuscule violet.

— C’est drôle, dit-elle, tu ne t’achètes jamais rien, pourtant tu pourrais.

Elle le vit sourire.

— Exact, dit-il, je pourrais.

Il doubla une Ferrari et redescendit à 210 où il se maintint, pépère.

Elle allait reprendre la parole lorsqu’il continua.

— C’est peut-être par paresse, disons que je ne suis pas coquet.

Elle réfléchissait, sourcils froncés et, machinalement, baissa la manette du climatiseur.

— C’est peut-être ton enfance qui explique cela. J’ai lu un bouquin là-dessus. Est-ce que ta mère ne t’a pas fait porter des couches beaucoup trop tard ?

— J'en porte toujours, dit-il, si un jour tu entres à l'improviste dans ma chambre, tu as des chances de me surprendre en train de me langer moi-même.

Elle ouvrit le bar, mit une cassette et appuya sur le bouton qui fit pivoter la glace de la coiffeuse, libérant les tiroirs. Elle se donna un coup de brosse, regarda autour d'elle et constata.

— Ce qui est bête dans cette bagnole, c'est qu'il n'y ait pas de salle de bains.

Reiner cisaila le tournant et débraya la quatrième.

— Patience, dit-il, je vais faire installer le tout à l'égout. Sers-moi un scotch.

Les cristaux tintèrent et, lâchant le volant, il but de la main gauche.

Elle le débarrassa de son verre et mit la tête sur son épaule.

— En tout cas, dit-elle, cette fois ça y est, c'est les vacances, huit jours devant nous.

Il se tourna vers elle et l'embrassa, une bise zéphyr qui ne fit pas frémir un cheveu mais la secoua jusqu'aux talons.

— Heureux de t'avoir là, Laurence, murmura-t-il.

Elle se renversa dans les coussins profonds et ferma les yeux. Le moteur surpuissant n'aurait pas couvert un ronronnement de chat nouveau-né enfoui sous trois édredons.

Sa main rencontra un des diamants et le contact la ramena à la réalité présente.

— Au fait, tu ne m'as pas dit comment ça s'était passé là-bas ?

Il régla les phares et amorça une côte rectiligne qui semblait grimper droit vers la nuit.

— Très simple, dit-il, Spinelli nous a menés au refuge sous lequel il avait planqué les malles, il y avait une douzaine de vieilles cantines de l'armée allemande bourrées de lingots ; c'était bien caché, il a fallu faire sauter un bloc de glace à la dynamite. Ils se sont bagarrés encore, Ben les a calmés avec un manche de pelle, après ça, on les a embarqués dans l'hélicoptère et déposés aux Falklands, à quinze kilomètres d'un village en rase campagne, ils ont prétendu avoir réussi à s'évader, leur histoire est très au point, c'est Carter qui a dû monter le scénario. Spinelli a déjà dû retrouver sa Mummy of Chattanooga.

— Et voilà la fin d'une nouvelle aventure, conclut Laurence.

Elle regarda par la portière le défilé rapide des arbres et se colla contre Reiner.

— Kiss me my love, dit-elle.

Il coupa les phares et s'arrêta sur le bas-côté.

— C'est un titre de chanson ?

— Non, c'est une envie.

Les feuilles des buissons agitées par le vent frôlaient la carrosserie, caressant de toutes leurs nervures la calandre et les portières.

Laurence dégrafa le lourd collier qui croula sur ses genoux et tomba en une cascade étincelante sur la moquette.

— L'hôtel est trop loin, dit-elle, je n'ai pas la patience d'attendre.

Reiner enleva son feutre, desserra sa cravate et appuya sur un bouton crémeux marqué d'un cœur, encastré dans la boiserie du tableau de bord, les dossiers s'inclinèrent à l'horizontale, les accoudoirs pivotèrent, formant traversin, tandis que la veilleuse s'éclairait doucement, diffusant le jaune tamisé que prennent, l'automne venu, les roses tardives. Le combiné radio-cassette s'enclencha automatiquement sur la voix de Dean Martin. Laurence s'étira de bien-être.

— À présent, dit-elle, je commence à comprendre pourquoi tu as acheté cette voiture.

— C'est pas fini, regarde.

Dans un lent glissement, la plaque métallique recouvrant le plafond s'écarta, découvrant une estampe japonaise surchargée et puissamment érotique, tandis que, par les conduits d'aération de la voiture, un parfum lourd et sensuel se répandait, évoquant des divans incarnats ployant sous les corps blancs de femmes onduleuses.

— Fantastique, murmura-t-elle, la bagnole érotique, le dernier gadget.

Reiner s'étendit confortablement et croisa les mains sous sa nuque.

— Et voilà, dit-il, grâce à elle, vous pouvez en même temps être sur l'autoroute et dans un superbordel d'Ankara ou du Caire.

Le fou rire commença à la prendre et il se pencha sur elle.

Il y eut un bruit de fermeture Éclair.

— Quand cesseras-tu de porter des slips vert pomme, murmura-t-il.

Elle sourit et ferma les yeux, ses muscles se relâchèrent.

À cet instant précis, le téléphone sonna.

Reiner s'assit.

— Merde, dit-elle avec conviction.

Il laissa retentir la sonnerie trois fois et finit par décrocher.

— Allô ?

La voix à l'autre bout du fil lui rappelait quelque chose mais il n'aurait su dire quoi, l'accent était bizarre, fortement prononcé mais difficilement identifiable, quelque chose d'asiatique peut-être... non, moins loin que cela.

— Qui est à l'appareil ?

Il y eut un silence peuplé de grésillements puis la voix resurgit.

— Il m'est difficile de vous dire mon nom, je ne crois pas que cela soit pour l'instant nécessaire de...

Reiner regarda Laurence appuyée sur un coude, la lumière tamisée rendait sa peau encore plus chaude, elle semblait avoir été pétrie dans un amas de pétales.

— Je suis très occupé, coupa-t-il, et je ne travaille qu'à condition de connaître le nom des gens qui m'emploient, vous avez cinq secondes pour vous décider.

L'autre se tut et Reiner se mit à compter mentalement jusqu'à cinq.

Arrivé à quatre, le correspondant murmura quelque chose, mais si faiblement que Reiner n'entendit pas.

— Qui, demanda-t-il, répétez-moi ça...

Il plaqua plus fortement l'écouteur contre son oreille et, cette fois, perçut distinctement les syllabes.

Il resta quelques secondes rêveur et raccrocha avec soin. Il enleva sa chemise, son pantalon et revint se coucher près de Laurence qu'il prit dans ses bras.

— Qui était-ce ?

Il l'embrassa.

— Devine ?

Elle eut une moue d'ignorance.

— Sais pas.

— Staline, dit-il, Joseph Djougatchvili Staline.

OceanofPDF.com

4^e de couverture

Reiner s'arrêta net.

Seul dans la salle souterraine, au centre de la piste nue, venait d'apparaître le clown le plus funèbre de toute l'histoire du cirque.

Le feldmaréchal claqua les talons et son bras se tendit.

— Heil ! hurla-t-il.

Son œil unique fermé sur une émotion de mélomane, l'ancien maître du Troisième Reich dansait dans la lumière agonisante.

— Aïe, murmura Reiner.

OceanofPDF.com